

Le capitalisme patriarcal

Silvia Federici

**Le capitalisme
patriarcal**

Traduit par Étienne Dobenesque

La fabrique
éditions

© La Fabrique éditions, 2019
ISBN : 978-235872-178-3

La Fabrique éditions

64, rue Rébeval

75019 Paris

lafabrique@lafabrique.fr

www.lafabrique.fr

Diffusion : Les Belles Lettres

Sommaire

**En guise d'introduction
Marxisme et féminisme :
histoire et concepts — 7**

***Le Capital* et le genre — 27**

***Omnia sunt communia* — 63**

Le capital et la gauche — 111

L'invention de la ménagère — 125

**Origines et développement
du travail sexuel aux États-Unis
et en Grande-Bretagne — 143**

Bibliographie — 173

En guise d'introduction Marxisme et féminisme : histoire et concepts¹

Alors que la nécessité d'un changement économique, social et culturel se fait sentir au niveau mondial, il est important d'avoir à l'esprit les principaux enjeux du rapport entre marxisme et féminisme. La première étape est d'analyser ce que nous envisageons par marxisme et par féminisme, avant de lier ces deux perspectives, ce qui est non seulement possible mais absolument nécessaire au changement auquel nous travaillons. Ce processus de jonction doit aboutir à une redéfinition mutuelle.

Même en considérant le marxisme comme la pensée de Karl Marx, et non à partir des usages qui en ont été faits par la suite comme, par exemple, l'idéologie soviétique ou de la Chine populaire, il y a déjà, dans la pensée même de Marx, bien

1. Conférence de Silvia Federici prononcée en espagnol le 7 septembre 2017 à l'occasion des Sixièmes rencontres de jeunes chercheurs en histoire contemporaine de Saragosse. Les notes de bas de page reviennent sur des points évoqués au cours

du débat qui a suivi la conférence. Le texte a été publié pour la première fois dans Silvia Federici, *El patriarcado del salario. Críticas feministas al marxismo*, Madrid, Traficantes de sueños, 2018, p. 11-23 [Ndé].

Le capitalisme patriarcal

des éléments de sa conception de la société et du capitalisme dont il faut nous libérer; dans le même temps, nous devons nous réapproprier ce qui est utile et important aujourd'hui dans sa théorie de l'histoire et du changement social. Le fait est que Marx a considérablement contribué au développement de la pensée féministe, envisagée comme composante d'un mouvement de libération et de changement social non seulement pour les femmes mais pour l'ensemble de la société.

On peut compter en premier lieu sur sa philosophie de l'histoire. Pour Marx, l'histoire est un processus de lutte, de lutte des classes, de lutte des êtres humains pour se libérer de l'exploitation. Si l'histoire n'est autre que l'histoire des conflits, des divisions et des luttes, il devient alors impossible d'analyser le processus historique du point de vue d'un sujet universel et unique. Pour le féminisme, cette perspective est très importante. Du point de vue féministe, il est fondamental de souligner que cette société se perpétue en générant des divisions, des divisions fondées sur le genre, sur la race, sur l'âge. Une vision universalisante de la société, du changement social, depuis un sujet unique, finit par reproduire la vision des classes dominantes.

Un autre apport de la contribution marxienne réside dans sa conception de la nature humaine. Elle est thématiquée par Marx comme le résultat des rapports sociaux – non comme une chose éternelle mais comme le produit de la pratique sociale. C'est

là une idée centrale de la théorie féministe. En tant que féministes et en tant que femmes, nous avons lutté contre la naturalisation de la féminité, au nom de laquelle on assigne des tâches, des façons d'être, des comportements. Cette naturalisation remplit une fonction disciplinaire essentielle. Si une femme se prend à refuser certaines tâches (domestiques par exemple) qu'elle s'est vu attribuer, on aura plutôt tendance à la qualifier de « mauvaise femme » qu'à la désigner comme « une femme en lutte ». On présume que le fait d'accomplir ces tâches fait partie de la nature des femmes, de notre système psychologique. L'idée de Marx nous a permis de lutter contre l'idée de l'éternel féminin.

Un troisième bénéfice tiré de Marx réside dans le rapport qu'il a établi entre la théorie et la pratique. Il a sans cesse insisté sur le fait que c'est en transformant la société qu'on peut en produire la connaissance, que la théorie ne naît pas ex nihilo, en soi, ou dans l'esprit d'un seul individu. Elle naît de l'échange social, de la pratique sociale.

On garde également de Marx l'idée, absolument centrale, de travail humain comme source principale de la production de la richesse, surtout dans la société capitaliste.

Enfin, et plus généralement, nous endossons l'analyse du capitalisme faite par Marx. S'il est clair que, depuis l'écriture du *Capital*, le capitalisme, l'organisation du travail, les formes

d'accumulation du capital ont profondément changé, il reste indéniable que certains éléments soulignés par Marx sont toujours aussi importants pour envisager les mécanismes qui constituent ce système et lui permettent de se perpétuer.

Dans le même temps, le féminisme nous a donné des outils pour produire une critique de Marx. C'est là l'un des apports les plus importants au niveau théorique du mouvement féministe des années 1970 auquel j'ai participé, et en particulier des femmes associées à la campagne «*Wages for Housework*» («Un salaire pour le travail ménager»), comme Mariarosa Dalla Costa et Leopoldina Fortunati en Italie et Maria Mies en Allemagne – qui ont énormément contribué au développement d'une théorie marxiste-féministe. Ces femmes ont formulé une critique puissante de Marx en constatant qu'il s'était attaqué à l'histoire du développement du capitalisme en Europe et dans le monde du seul point de vue de l'invention du travailleur industriel salarié, de l'usine, de la production de marchandises et du salariat, omettant des problématiques cruciales par la suite pour la théorie et la pratique féministes : toute la sphère des activités essentielles à la reproduction de notre vie comme le travail domestique, la sexualité, la procréation ; le fait est qu'il n'a pas analysé la forme spécifique d'exploitation des femmes dans la société capitaliste moderne.

Marx a reconnu l'importance du rapport entre les hommes et les femmes dans l'histoire dès ses premiers travaux. Il a dénoncé l'oppression des femmes, surtout dans la famille capitaliste, bourgeoise. Ainsi, dans les *Manuscrits de 1844*, il écrit (évoquant Fourier, en un sens) que le rapport entre les femmes et les hommes dans toute société et à toute époque de l'histoire est la mesure de la capacité des êtres humains à humaniser la nature – ce sont les termes qu'il emploie. Dans *L'Idéologie allemande*, il parle de l'esclavage latent dans la famille et de la façon dont les hommes s'approprient le travail des femmes. Dans *Le Manifeste du Parti communiste*, il dénonce l'oppression des femmes dans la famille bourgeoise, comment elles sont traitées comme propriété privée et utilisées dans la transmission de l'héritage. Il y a donc bien une conscience féministe relativement présente, mais sous la forme de commentaires ponctuels qui ne se traduisent pas en une théorie en tant que telle. Ce n'est que dans le livre 1 du *Capital* que Marx analyse le travail des femmes dans le capitalisme, mais il n'analyse que le travail des ouvrières dans la grande industrie. Il est vrai que peu de théoriciens ont dénoncé avec tant de passion et de force l'exploitation brutale dans les usines des femmes et des enfants, et des hommes bien entendu, en décrivant la journée de travail, les conditions dégradantes (certes non sans un certain moralisme, comme quand il parle de la dégradation

des femmes qui, faute de pouvoir vivre de leur salaire, très bas, doivent le compléter par la prostitution) mais dans les trois livres du *Capital*, on ne trouve aucune analyse du travail de reproduction. Il n'en parle que dans deux petites notes : dans l'une il écrit que les ouvrières, étant toute la journée à l'usine, sont obligées d'acheter ce dont elles ont besoin et dans l'autre, il signale qu'il a fallu une guerre civile pour que les ouvrières puissent s'occuper de leurs enfants, référence à la guerre de Sécession aux États-Unis qui avait mis fin à l'esclavage et interrompu l'arrivée de coton en Grande-Bretagne, conduisant ainsi à la fermeture des usines.

Il est curieux qu'il n'ait pas été capable de considérer le travail de reproduction. Il dit pourtant lui-même au début de *L'Idéologie allemande* que si nous voulons envisager les mécanismes de la vie sociale et du changement social, nous devons partir de la reproduction de la vie quotidienne. Il reconnaît aussi dans un chapitre du livre 1 du *Capital* intitulé «Reproduction simple» (c'est ainsi qu'il désigne la reproduction de la main-d'œuvre) que notre capacité de travail n'est pas une chose naturelle mais une chose qui doit être produite. Il reconnaît que le processus de reproduction de la force de travail est partie intégrante de la production de valeur et de l'accumulation capitaliste («la production du moyen de production le plus indispensable au capitaliste, le travailleur lui-même»). Mais, très

paradoxalement d'un point de vue féministe, il considère que cette reproduction reste entièrement pensable à partir du processus de production des marchandises, autrement dit : le travailleur gagne un salaire et avec ce salaire, il satisfait ses besoins vitaux par l'achat de nourriture, de vêtements¹... Marx ne reconnaît jamais qu'il faut du travail, le travail de reproduction, pour cuisiner, pour nettoyer, pour procréer.

Marx note que la procréation d'une nouvelle génération de travailleurs est fondamentale pour l'organisation du travail mais il la voit comme un processus naturel, et il écrit que les capitalistes n'ont pas à s'en soucier et qu'ils peuvent se fier à l'instinct de conservation des travailleurs ; il ne pense pas que les hommes et les femmes

1. Marx omet aussi, du reste, que les marchandises les plus importantes pour la reproduction de la main-d'œuvre en Europe, celles qui ont été à la base de la Révolution industrielle (sucre, thé, tabac, rhum, coton), étaient produites par des esclaves et que, dès la fin du xviii^e siècle, si ce n'est plus tôt encore, il s'était créé une division internationale du travail, une chaîne de montage internationale, qui réduisait le coût de production de la main-d'œuvre industrielle en associant travail salarié et travail des esclaves sous des formes préfigurant l'usage actuel des travailleurs immigrés. Le système

des plantations a été une étape essentielle dans la formation d'une division internationale du travail qui intégrait le travail des esclaves dans la (re)production de la main-d'œuvre industrielle européenne tout en les maintenant séparés socialement et géographiquement. Cependant, on ne trouve pas d'analyse du travail des esclaves dans la discussion du processus d'accumulation ou du travail quotidien dans *Le Capital*, sinon quelques références ponctuelles, bien que, par exemple, l'Internationale ait soutenu le boycott du coton pendant la guerre de Sécession.

peuvent avoir des intérêts différents par rapport à la procréation, il ne l'envisage pas comme un terrain de lutte, de négociation. En même temps, il pense que le capitalisme ne dépend pas de la capacité de procréation des femmes puisque les révolutions technologiques assurent la création constante d'une «surpopulation» ; cependant, un indice évident de la préoccupation du capital et de l'État à l'égard du volume de la population est le fait qu'avec le capitalisme le contrôle des naissances exercé traditionnellement par les femmes s'est vu de plus en plus prohibé (il en reste encore aujourd'hui de nombreuses traces) et les peines punissant ces pratiques ont gagné en sévérité. Par ailleurs, Marx ne parle des relations sexuelles qu'en rapport avec la prostitution – pratique qu'il considère dégradante et qui s'impose aux femmes du fait de leur paupérisation, comme nous l'avons déjà signalé.

C'est là un véritable point aveugle de la théorie de Marx. C'est parce qu'il n'a pas pu voir au-delà de l'usine et qu'il s'est refusé à envisager la reproduction comme un aspect du travail social (largement féminisé) qu'il ne s'est pas non plus rendu compte qu'il se tenait – à l'heure où il écrivait son *Capital* – au seuil même de l'émergence de la famille prolétaire nucléaire.

Autour de 1870, un grand processus de réforme commence en Angleterre et aux États-Unis, avant de s'étendre ailleurs en Europe, qui aboutit à la

création de la famille prolétaire. Ce processus est l'expression d'un changement historique de la politique du capital. Jusqu'aux années 1850-1860, le capitalisme se fondait sur ce que Marx a appelé l'« exploitation absolue », un régime où la journée de travail est allongée au maximum et le salaire réduit au minimum. Ainsi, pendant toute la Révolution industrielle, les ouvriers ne pouvaient pratiquement pas se reproduire, puisqu'ils travaillaient entre quatorze et seize heures par jour et qu'ils mouraient à 40 ans. La classe ouvrière se reproduit alors avec beaucoup de difficulté et meurt très jeune, avec une mortalité infantile et maternelle élevée.

Marx voit tout cela mais il ne se rend pas compte du processus de réforme en cours qui engendre une nouvelle forme de patriarcat, de nouvelles formes de hiérarchies patriarcales. Il continue à penser, comme Engels, que le développement capitaliste, et particulièrement la grande industrie, constitue un facteur de progrès et d'égalité. C'est la fameuse idée selon laquelle l'expansion industrielle et technologique abolit la nécessité de la force physique dans le processus de travail et permet l'entrée des femmes à l'usine, de sorte que s'instaure une coopération entre les femmes et les hommes, une plus grande égalité, libérant les femmes du contrôle patriarcal du travail à domicile, première forme de travail manufacturier au début du capitalisme. Marx partage donc l'idée que le développement

industriel, capitaliste, favorise un rapport plus égalitaire entre les hommes et les femmes.

Mais ce qu'on voit à partir de la fin du ^{xix}^e siècle, avec l'introduction du salaire familial, du salaire ouvrier masculin (qui est multiplié par deux entre 1860 et la première décennie du ^{xx}^e siècle), c'est que les femmes qui travaillaient dans les usines en sont chassées et sont renvoyées au foyer, si bien que le travail domestique devient leur premier travail, au point d'en faire des personnes dépendantes. Cette dépendance à l'égard du salaire masculin définit ce que j'ai appelé le « patriarcat du salaire » ; à travers le salaire se crée une nouvelle hiérarchie, une nouvelle organisation de l'inégalité : l'homme a le pouvoir du salaire et il devient le contremaître du travail non rémunéré de la femme. Et il a aussi le pouvoir de discipliner. Cette organisation du travail et du salaire, qui divise la famille en deux – les salariés et les non-salariés –, crée une situation où la violence est toujours latente.

Cette nouvelle organisation de la famille marque un tournant historique. Elle a permis un développement capitaliste impossible jusqu'alors. La création de la famille nucléaire accompagne le passage de l'industrie légère (textile) à l'industrie lourde (le charbon, la métallurgie) qui nécessite un type d'ouvrier différent, non plus le travailleur sans force, faiblement productif, produit du régime d'exploitation absolue. Du reste, ces travailleurs

qui mouraient à 35 ans se rebellaient contre leur situation. Toute la première moitié du XIX^e siècle est une période de rébellion (chartisme, syndicalisme, communisme, socialisme). Cette nouvelle domesticité a provoqué deux phénomènes : d'une part, le travailleur est pacifié, il est exploité mais il a une domestique à disposition, ce qui permet de conquérir la paix sociale ; d'autre part, le travailleur est plus productif. On peut ici employer la catégorie marxienne de « subsumption réelle », un concept forgé par Marx pour décrire le processus par lequel le capitalisme, par son histoire et son développement, restructure la société à son image, afin de la mettre au service de l'accumulation ; par exemple, il restructure l'école pour qu'elle soit productive dans le processus d'accumulation et de la même manière il restructure la famille. Évoquer ce processus de création de la famille nucléaire, entre 1870 et 1910, c'est bien se référer à un processus de subsumption réelle du processus de reproduction ; le quartier, la communauté sont transformés, les boutiques apparaissent, etc.

Ce modèle de famille s'est perpétué jusqu'aux années 1960, et c'est contre celui-ci que le mouvement féministe et les femmes en général se sont soulevés dans les années 1960 et 1970, s'élevant ainsi contre cette conception de la femme comme un être dépendant. Le féminisme était alors synonyme de recherche d'autonomie, de rejet de la soumission des femmes dans la famille et dans la

société (en tant que travailleuses non reconnues et non payées), de soulèvement contre la naturalisation des tâches domestiques et pour la reconnaissance du travail domestique comme travail.

C'est à partir de cette rébellion que des femmes (dont moi et celles que j'ai mentionnées plus haut) se sont saisies de Marx. À gauche, il était d'usage de lire Marx, d'étudier les pères du socialisme, mais il était clair, pour nous féministes, que ces textes n'apportaient que peu d'éléments pour penser notre situation. C'est dans ce contexte que nous avons engagé une critique de l'œuvre de Marx et que nous avons commencé à étudier le champ de la reproduction, secteur du travail exploité jusqu'alors complètement ignoré. Pour mener à bien cette lecture critique, c'est à Marx lui-même que nous nous sommes référées : nous avons fait jouer Marx contre Marx.

Par exemple, quand Marx dit que la force de travail doit être produite, qu'elle n'est pas naturelle, comme on l'a vu plus haut, cela nous a semblé très juste, au point de nous dire : « bien sûr, c'est le travail domestique qui produit la force de travail ». Cette force de travail ne se reproduit pas uniquement par les marchandises mais, en premier lieu, au sein des foyers. Notre tâche a consisté à repenser les catégories de Marx, ce qui nous a amenées à penser le travail de reproduction comme le pilier de toutes les formes d'organisation du travail dans la société capitaliste. Il

ne s'agit pas d'un travail précapitaliste, un travail primitif, un travail naturel mais bien d'un travail façonné par le capital pour le capital, un travail absolument adapté à l'organisation du travail capitaliste. Cela nous a amenées à penser la société et l'organisation du travail sous la forme de deux chaînes de montage : une chaîne de montage qui produit les marchandises et une autre qui produit les travailleurs et dont le centre est le foyer. C'est ainsi que nous en sommes venues à considérer le foyer et la famille comme un centre de production de la force de travail.

Nous avons dès lors cessé d'envisager le salaire comme une simple quantité d'argent, pour plutôt le considérer comme une façon d'organiser la société. Le salaire joue un rôle essentiel dans le développement capitaliste, dans la mesure où cette forme sociale favorise des processus de hiérarchisation, d'exclusion de groupes d'individus de la sphère des droits, d'invisibilisation de pans entiers du travail exploité (notamment le travail domestique) et de naturalisation des mécanismes d'exploitation.

Nous avons également revisité l'histoire de l'accumulation primitive, concept employé par Marx, après Adam Smith, pour décrire le moment historique qui a créé les conditions d'existence du capitalisme. Comme on le sait, Marx a décrit un processus de dépossession, d'expulsion du paysan de sa terre, dont participaient aussi l'esclavage et

la colonisation aux Amériques. Ce que Marx n'a pas vu, c'est que dans le processus d'accumulation primitive, ce ne sont pas seulement le paysan et sa terre qui sont séparés, mais c'est là aussi qu'a lieu la séparation entre le processus de production (production pour le marché, production de marchandises) et le processus de reproduction (production de la force de travail); ces deux processus commencent à se séparer physiquement, mais aussi à être mis en œuvre par des sujets distincts. Le premier est majoritairement masculin, le second féminin; le premier salarié, le second non salarié. Avec cette division entre salaire et non-salaire, toute une part de l'exploitation capitaliste commence à disparaître.

Cette analyse a été cruciale pour comprendre les mécanismes et les processus historiques qui ont conduit à la dévalorisation et à l'invisibilisation du travail domestique et à sa naturalisation comme «travail des femmes». Au cours de mes recherches, j'ai été saisie par un événement historique extraordinairement important, la chasse aux sorcières, qui n'a pas eu lieu uniquement en Europe mais aussi en Amérique latine; elle y a été exportée par les missionnaires et les conquistadors, de la zone andine au Brésil, où elle a été utilisée contre les révoltes des esclaves (leurs rites et leurs cérémonies étaient accusés d'être démoniaques). La chasse aux sorcières a été un événement fondamental de la société moderne qui a

généralisé nombre de ses structures, comme la division sexuelle du travail, la dévalorisation du travail féminin et surtout la dévalorisation des femmes en général, en créant et en répandant l'idée selon laquelle les femmes ne sont pas des êtres totalement humains, mais des êtres sans raison, qui se laissent plus volontiers séduire par le démon, etc. En ce sens, elle a ouvert la porte à de nouvelles formes d'exploitation du travail féminin.

Pour revenir à notre temps, je crois que cette synthèse entre marxisme et féminisme est importante non seulement pour lire le passé, pour comprendre l'histoire du capitalisme, mais pour envisager ce qui se passe aujourd'hui, pour lire le présent. Cela nous permet de réaliser que nous assistons aujourd'hui à une nouvelle vague d'accumulation primitive – le processus que Marx a désigné comme l'origine de la société capitaliste – qui sépare les producteurs des moyens de leur reproduction, qui crée un prolétariat qui ne dispose de rien d'autre que de sa force de travail, qui peut être exploité sans limite, etc. Ce processus, depuis les années 1970, se reproduit de façon toujours plus brutale au niveau mondial, en réponse aux grandes luttes des années 1960, qui ont affaibli les mécanismes de contrôle du système capitaliste : luttes anticoloniales, luttes des ouvriers de l'industrie, luttes féministes, étudiantes, contre la militarisation de la vie, contre le Vietnam... Toutes ces luttes ont mis en crise les systèmes de domination capitalistes. Ce n'est

pas un hasard si, à partir de la fin des années 1970, nous avons vu apparaître tous ces processus qui, ensemble, ont formé ce qu'on a baptisé le néolibéralisme. Le néolibéralisme, sous son dénominateur commun, est une attaque violente contre les formes de reproduction au niveau mondial ; il se focalise sur l'extractivisme, la privatisation de la terre, les ajustements structurels, les attaques contre le système de protection sociale, les retraites et contre le droit du travail. En ce sens, le processus de reproduction a un rôle central. On a vu que les luttes les plus puissantes et significatives des dernières années se sont déroulées non seulement dans les lieux du travail salarié qui sont, de fait, en crise, mais aussi en dehors de ceux-ci : luttes pour la terre, contre la destruction de l'environnement, contre l'extractivisme et la pollution de l'eau, contre la déforestation. Et de plus en plus, à la tête de ces luttes, on trouve des femmes, qui comprennent qu'on ne peut plus séparer aujourd'hui la lutte pour une société plus juste, sans hiérarchies, non capitaliste – non fondée sur l'exploitation du travail humain – de la lutte pour la préservation de la nature et de la lutte antipatriarcale : il s'agit d'une seule et même lutte que l'on ne peut pas diviser.

Dans ce contexte, une vision marxiste-féministe, avec les apports et les critiques du marxisme énumérés ici, peut nous aider à nous libérer de certaines idéologies. L'une d'elles, par exemple, présente chez Marx et aussi chez certains marxistes

importants d'aujourd'hui, défend l'idée que le développement capitaliste est nécessaire parce que c'est une source de progrès et que, de lui-même, il nous mène à un processus d'émancipation. Aujourd'hui, il existe un courant baptisé « accélérationniste » qui veut accélérer le développement capitaliste parce qu'il l'envisage comme un facteur d'émancipation. Un autre exemple est celui des marxistes autonomes qui pensent qu'étant obligé dans la phase actuelle d'utiliser la science et la connaissance, le capitalisme est aussi obligé de donner plus d'autonomie aux travailleurs ; beaucoup considèrent ainsi que le développement capitaliste génère plus d'autonomie pour les travailleurs. Je crois qu'un regard marxiste-féministe, et pour moi « féministe » signifie « centré sur le processus de reproduction », nous permet de contester ces visions. Car comme le disait une camarade équatorienne : « Ce que beaucoup appellent développement, nous les femmes nous l'appelons violence ». Développement est aujourd'hui synonyme de violence, d'expulsion, d'expropriation, de migration, de guerre.

On dit aussi que le capitalisme crée les conditions matérielles pour dépasser la rareté et libérer les êtres humains du travail. On pense que le capitalisme, avec le développement technologique et scientifique, nécessite toujours moins de travail. Pour moi, c'est là un point de vue très masculin et qui n'envisage le travail que comme production

de marchandises. Car si dans le travail, on inclut le travail de soin, le travail de reproduction de la vie, qui reste statistiquement le premier secteur de travail dans le monde, il est évident que la plus grande part de ce travail ne peut pas être « technologisée ». Certains aspects de ce travail le sont : beaucoup de gens utilisent la télévision pour garder les enfants, par exemple, ou rêvent que des petits robots fassent le ménage et accomplissent toutes les tâches – on annonce même qu'ils vont devenir nos colocataires. Je crois que ce n'est pas la société que nous voulons¹. On nous

1. Au sujet de la gestation pour autrui, on tente de nous convaincre qu'il s'agit d'un enjeu d'émancipation des femmes et de maîtrise de nos corps mais en réalité, ce n'est que la manifestation de l'exploitation brutale d'un grand nombre de femmes dans le monde, obligées de vendre non seulement leur force de travail, mais aussi les produits de leur procréation. Il n'y a rien à célébrer dans cette entrée sur le marché. Dans les années 1970, beaucoup de *libérales* disaient : « Le problème, ce n'est pas le marché, c'est que nous ne sommes pas sur le marché » ; aujourd'hui on peut dire que le marché s'est tellement étendu qu'on peut vendre ses enfants. Ce n'est pas de l'émancipation, c'est une nouvelle forme d'esclavage. Des procédés semblables avaient d'ailleurs

cours dans les plantations, comme l'a dénoncé Angela Davis : les femmes pauvres procréent pour ceux qui peuvent se permettre la paternité/maternité, tout comme les esclaves étaient obligées de procréer pour se voir ensuite retirer leurs enfants, qui étaient vendus comme esclaves. Cela a lieu aujourd'hui et nous devons le dénoncer, nous ne pouvons pas être complices d'un commerce international d'enfants. Un des effets de cette marchandisation est d'alimenter une image dégradante de la maternité en la montrant comme une chose mécanique. Le corps de la femme apparaît comme un contenant qui n'a aucune créativité, la créativité est chez ceux qui l'ont inséminé, le corps de la femme n'est qu'un lieu de passage. Nous devons dénoncer tout ce qu'implique cette forme de maternité.

prépare une société où les gens seront toujours plus isolés. Je crois qu'on peut affirmer que cela ne cadre pas avec une perspective d'émancipation. Le féminisme nous permet de corriger les visions marxistes actuelles qui pensent que la technologie peut être émancipatrice en elle-même.

Pour conclure, je voudrais souligner que le problème du travail de reproduction et de sa dévalorisation est un problème construit dans une société où ce travail n'est pas en soi particulièrement dégradant ou peu créatif, comme beaucoup de féministes le pensent aussi malheureusement. C'est devenu un travail qui opprime celui qui l'accomplit parce qu'il est accompli dans des conditions qui restent hors de notre contrôle. En ce moment de nécessité d'un changement social, et avec ce regard marxiste-féministe, je crois que la transformation doit commencer par une réappropriation du travail de reproduction, des activités de reproduction, par leur revalorisation, dans la perspective de la construction d'une société dont la fin, dans les termes de Marx, serait la reproduction de la vie, le bonheur de la société même et non l'exploitation du travail.

***Le Capital* et le genre¹**

Alors que la question du rapport entre marxisme et féminisme connaît un regain d'intérêt et que les idées de Marx sur le « genre » font l'objet d'une attention nouvelle, on voit apparaître chez les féministes un certain nombre de terrains d'entente qui déterminent également ma propre approche du sujet². Tout d'abord, si l'on trouve très tôt chez Marx des condamnations des inégalités entre les genres et du contrôle patriarcal sur la famille et la société, il « n'avait pas grand-chose à dire sur le genre et la famille³ » et, même dans *Le Capital*, ses idées sur le sujet doivent être reconstruites à partir d'observations éparées.

Toutefois, l'œuvre de Marx a apporté une contribution significative au développement de

1. Ce texte a été publié pour la première fois dans Ingo Schmidt et Carlo Fanelli (éd.), *Reading Capital Today. Marx After 150 Years*, Londres, Pluto Press, 2017, p. 79-96 [Ndé].

2. Parmi ces signes d'un intérêt nouveau pour la théorie du genre chez Marx, mentionnons les livres récents de Heather A. Brown, *Marx On Gender and the Family*,

A Critical Study, Leiden/Boston, Brill, 2012, et de Shahrzad Mojab (éd.), *Marxism and Feminism*, Londres, Zed Books, 2015, ce dernier publié à l'occasion du colloque sur le sujet organisé par la Fondation Rosa Luxemburg à Berlin la même année.

3. Heather Brown, *op. cit.*, p. 143.

la théorie féministe. Non seulement sa méthode historico-matérialiste a aidé à démontrer le caractère construit des hiérarchies et des identités de genre¹, mais son analyse de l'accumulation capitaliste et de la création de valeur a donné aux féministes de ma génération des outils puissants pour repenser les formes spécifiques d'exploitation auxquelles les femmes sont soumises dans la société capitaliste et le rapport entre « sexe, race et classe ». Cependant, l'usage que les féministes ont fait de Marx les a, dans le meilleur des cas, portées dans une autre direction que celle qu'il a tracée.

Écrire sur le genre dans *Le Capital*, c'est donc composer avec deux Marx et deux points de vue différents sur le genre et la lutte des classes. Par conséquent, le texte qui suit est divisé en deux parties. Dans la première partie, j'examine les idées de Marx sur le genre telles qu'elles sont énoncées dans son analyse du travail des femmes dans l'industrie dans le livre 1 du *Capital*. Je commente aussi ses silences, en particulier sur le travail domestique, puisqu'ils en disent long sur les sujets de préoccupation qui structuraient sa pensée au moment de l'écriture. Mon argument central ici est que si Marx a laissé la question du

1. Voir Nancy Holmstrom, « A Marxist Theory of Women's Nature », in Nancy Holmstrom (éd.), *The Socialist Feminist Project*.

A Contemporary reader in Theory and Politics, New York, Monthly Review, 2002, p. 360-376.

genre non théorisée, c'est notamment parce que l'«émancipation des femmes» avait une importance secondaire dans son travail politique ; par ailleurs, Marx naturalisait le travail domestique et, de même que l'ensemble du mouvement socialiste européen, il idéalisait le travail industriel, qui était considéré comme la forme normative de la production sociale et un niveleur potentiel des inégalités sociales. Il croyait ainsi qu'avec le temps, les distinctions fondées sur le genre et l'âge se dissiperaient et il n'a pas su voir l'importance stratégique, tant pour le développement du capitalisme que pour la lutte contre celui-ci, de la sphère des activités et des rapports par lesquels nos vies et notre force de travail sont reproduites, à commencer par la sexualité, la procréation et, d'abord et avant tout, le travail domestique non payé des femmes.

La conséquence de cet «oubli» de l'importance du travail reproductif des femmes, c'est que, malgré sa dénonciation des rapports patriarcaux, Marx nous a laissé une analyse du capital et de la classe imprégnée du point de vue masculin – celui de l'«homme qui travaille», le travailleur salarié de l'industrie au nom duquel l'Internationale s'est formée, censée porter l'aspiration universelle à la libération humaine. Autres conséquences : de nombreux marxistes se sont sentis autorisés à traiter le genre (et la race) comme des questions culturelles, séparées de la classe. Dès lors, le

mouvement féministe a dû commencer par faire une critique de Marx.

C'est pourquoi, si cette partie porte sur le traitement du genre dans le principal texte de Marx, dans la seconde, je revisite brièvement la reconstruction des catégories de Marx développée par les féministes dans les années 1970, en particulier dans le mouvement « *Wages For Housework* » (« Un salaire pour le travail ménager »), auquel j'ai pris part. Je soutiens que les féministes de *Wages For Housework* ont trouvé chez Marx le fondement d'une théorie féministe centrée sur la lutte des femmes contre le travail domestique non payé parce que nous avons lu son analyse du capitalisme politiquement, à partir d'une expérience personnelle directe, en cherchant des réponses à notre rejet des rapports domestiques. On a alors pu emmener la théorie de Marx en des lieux que son œuvre même tenait dissimulés. Dans le même temps, lire Marx politiquement a révélé les limites de son cadre théorique en démontrant que si une perspective féministe anti-capitaliste ne pouvait ignorer l'œuvre de Marx, du moins tant que le capitalisme restera le mode de production dominant¹, elle ne devait toutefois pas en rester là.

1. Martha E. Gimenez, « Capitalism and the Oppression of Women: Marx Revisited »,

Science and Society, 69 (1), 2005, p. 11-32 (p. 11-12).

Marx et le genre dans l'atelier industriel

C'est dans le livre 1 du *Capital* que les limites de la théorie de Marx apparaissent le plus clairement puisque c'est dans cet ouvrage que Marx a examiné pour la première fois la question du « genre », non quant à la subordination des femmes dans la famille bourgeoise mais sous l'aspect des conditions de travail des femmes dans les usines pendant la révolution industrielle. Des deux côtés de la Manche, c'était la « question féminine » de l'époque¹, alors qu'économistes, hommes politiques et philanthropes vitupéraient contre le travail des femmes dans les usines qui provoquait la destruction de la vie familiale, donnait une indépendance nouvelle aux femmes et contribuait à la contestation ouvrière, ce dont témoignait la montée des syndicats et du chartisme. Ainsi, au moment où Marx commençait à écrire, un certain nombre de réformes étaient mises en œuvre et il pouvait compter sur une abondante littérature sur le sujet, constituée principalement de rapports rédigés par les inspecteurs d'usines engagés par le gouvernement britannique dans les années 1840 pour s'assurer que la limitation du nombre d'heures de travail des femmes et des enfants était respectée.

Des pages entières de ces rapports sont citées

1. Voir Joan Wallach Scott, *Gender and the Politics of History*,

New York, Columbia University Press, 1988, p. 139-160.

dans le livre 1, en particulier dans les chapitres sur « La journée de travail » et sur « La machinerie et la grande industrie », pour illustrer les tendances structurelles de la production capitaliste (la tendance à allonger la journée de travail jusqu'aux limites de la résistance physique des ouvriers, à dévaluer la force de travail, à tirer le maximum de travail d'une quantité minimum de travailleurs) et pour dénoncer les horreurs auxquelles les femmes et les enfants ont été soumis à chaque stade du développement industriel.

Par ces rapports, nous apprenons que des couturières mouraient par « excès de travail, manque d'air et manque de nourriture¹ », que des jeunes filles travaillaient quatorze heures par jour sans prendre de repas ou rampaient à moitié nues dans des galeries pour remonter le charbon à la surface, ou que des enfants étaient arrachés à leur lit au milieu de la nuit, « forcés, uniquement pour survivre, de travailler », « immolés » par une machine vampirique qui continuait à sucer leur vie « tant qu'il y a[vait] encore un muscle, un nerf, une goutte de sang à exploiter² ».

Peu d'analystes politiques ont décrit la brutalité du travail capitaliste – en dehors de l'esclavage – avec

1. Karl Marx, *Capital*, Vol. 1, Londres, Penguin Classic, 1990, p. 365 [éd. en français : *Le Capital*, Critique de l'économie politique, livre 1 (trad. entièrement révisée

par Jean-Pierre Lefebvre), Paris, Éditions sociales, 2016, p. 248, n. 89].

2. *Ibid.*, p. 365, 353, 416 [éd. en français : p. 237, 230, 293].

autant de force que Marx, et nous ne pouvons que le louer pour cela. Sa dénonciation de l'exploitation barbare du travail des enfants, sans équivalent dans la littérature marxiste, est particulièrement impressionnante. Mais malgré son éloquence, sa présentation est généralement plus descriptive qu'analytique et elle se signale par l'absence de discussion des questions de genre qu'elle soulève.

On ne nous dit pas, par exemple, comment le travail des femmes et des enfants dans les usines a influé sur les luttes des travailleurs, quels débats il a provoqués dans les organisations de travailleurs, ou comment il a influé sur les rapports que les femmes avaient avec les hommes. Au lieu de cela, on trouve des commentaires moralistes sur les effets du travail en usine qui dégradait la moralité des femmes en encourageant un relâchement des mœurs et les amenait à négliger leurs devoirs maternels. Les femmes ne sont presque jamais représentées comme des figures capables de combattre pour elles-mêmes. La plupart du temps, elles apparaissent comme des victimes, bien que leurs contemporains aient noté leur indépendance, leur comportement tumultueux et leur capacité à défendre leurs intérêts contre les propriétaires d'usines qui tentaient de réformer leurs habitudes¹.

1. Voir Wally Seccombe, *Weathering the Storm. Working Class Families From the Industrial*

Revolution to the Fertility Decline, Londres, Verso, 1993, p. 121.

Dans la présentation que Marx fait du genre dans l'atelier capitaliste, manque aussi une analyse de la crise qu'a représenté pour l'expansion des rapports capitalistes la quasi-extinction du travail domestique dans les communautés prolétaires, et du dilemme auquel le capital a dû faire face – hier comme aujourd'hui – quant à la place et à l'usage optimaux du travail des femmes. Ces silences sont d'autant plus significatifs que les chapitres que j'ai mentionnés sont les seuls où des questions liées aux rapports de genre apparaissent.

Les questions liées au genre ont une place marginale dans *Le Capital*. Sur les milliers de pages des trois volumes que compte le texte, une centaine seulement comportent des références à la famille, à la sexualité et au travail reproductif des femmes, souvent de simples observations en passant du reste. Les références au genre manquent même là où on les attendrait le plus, comme dans le chapitre sur la division sociale du travail ou celui sur les salaires. Ce n'est qu'à la fin du chapitre sur la machinerie et la grande industrie qu'on trouve quelques indices de la position politique sur le genre que Marx défendait dans son travail politique, en tant que secrétaire de la Première Internationale, poste depuis lequel il s'est opposé aux tentatives d'exclure les femmes du travail à l'usine¹. Elle correspond à sa conviction de toujours que – malgré sa violence

1. Lire Brown, *op. cit.*, p. 115.

et sa sauvagerie – le capitalisme était un mal nécessaire et même une force progressiste, puisqu'en développant les forces productives le capitalisme crée les conditions matérielles de production « qui seules peuvent constituer la base réelle d'une forme de société supérieure dont le principe fondamental est le plein et libre développement de chaque individu¹ ».

Appliqué au genre, cela signifiait que, en « libérant » la main-d'œuvre des contraintes de la spécialisation et du besoin de force physique et en intégrant les femmes et les enfants à la production sociale, le développement capitaliste, et en particulier l'industrialisation, préparaient la voie à des rapports plus égalitaires entre les genres. Car, d'une part, ils libéraient les femmes et les enfants de la dépendance individuelle et de l'exploitation de leur travail par les parents – caractéristiques de l'industrie domestique – et d'autre part, ils leur permettaient de participer sur un pied d'égalité avec les hommes à la production sociale.

Comme le dit Marx quand il évoque l'introduction de l'instruction élémentaire pour les enfants qui travaillaient à l'usine :

quelque effrayante et choquante qu'apparaisse la décomposition de l'ancienne

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 739
[éd. en français : p. 575].

institution familiale à l'intérieur du système capitaliste, la grande industrie n'en crée pas moins, en attribuant aux femmes, aux adolescents et aux enfants des deux sexes un rôle décisif dans les processus de production organisés socialement hors de la sphère domestique, la nouvelle base économique d'une forme supérieure de la famille et du rapport entre les sexes¹.

À quoi ressemblerait cette nouvelle famille, comment elle réconcilierait « production et reproduction », ce sont des choses que Marx n'examine pas. Il se contente d'ajouter prudemment : « la composition du personnel ouvrier combiné à partir d'individus des deux sexes issus des tranches d'âge les plus variées, tout en étant une source empoisonnée de ruine et d'esclavage sous sa forme brutale naturelle, sous sa forme capitaliste, où c'est le travailleur qui existe pour le processus de production et non le processus de production pour le travailleur, ne peut, à l'inverse, dans des circonstances propices, que se renverser en source bienfaisante du développement de l'humanité² ».

Bien qu'elle ne soit pas prononcée explicitement, la clé du présupposé de Marx selon lequel le remplacement de l'industrie domestique par

1. *Ibid.*, p. 620-621 [éd. en français : p. 471-472].

2. *Ibid.*, p. 621 [éd. en français : p. 472].

la grande industrie produirait une société plus humaine était certainement aussi l'idée (sur laquelle il est revenu dans plusieurs sections du *Capital*) que le travail industriel est davantage qu'un multiplicateur de la force de production et une garantie (présumée) d'abondance sociale. C'est – potentiellement – le créateur d'un autre type d'association coopérative et d'un autre type d'être humain, libéré de la dépendance individuelle et non « assigné » à un ensemble de compétences particulières, et donc capable d'exercer une grande variété d'activités et d'avoir le type de comportement régulier qu'impose une organisation « rationnelle » du processus de travail.

Dans la continuité de sa conception du communisme comme fin de la division du travail et de sa vision, dans *L'Idéologie allemande*¹, d'une société où on irait à la chasse et à la pêche le matin et on écrirait des poèmes le soir, l'idée d'une société industrielle, coopérative, égalitaire, où (pour paraphraser une déclaration provocatrice du *Manifeste du Parti communiste*²), les différences entre les genres auraient perdu toute « incidence

1. Karl Marx et Friedrich Engels, *The German Ideology* (éd. C. J. Arthur), New York, International Publishers, 1988 [éd. en français : *L'idéologie allemande* (traduction de Henri Auger, Gilbert Badia, Jean Baudrillard, Renée Cartelle), Paris, Éditions sociales, 1968].

2. Karl Marx et Friedrich Engels, *The Communist Manifesto*, Londres, Penguin Classics, 1967 [éd. en français : *Manifeste du Parti communiste* (trad. de Laura Lafargue, revue par F. Engels puis Gérard Cornillet), Paris, Messidor/Éditions sociales, 1986, p. 65].

sociale » dans la classe travailleuse, pourrait sembler séduisante et, naturellement, elle a inspiré des générations de militants socialistes, y compris féministes.

Pourtant, comme des féministes l'ont découvert pendant les années 1970, cette perspective a ses limites. Quatre d'entre elles méritent d'être soulignées, toutes liées à la conception marxienne de l'industrialisation et du développement capitaliste comme forces d'émancipation et conditions de la libération humaine, et avec des implications qui débordent chaque fois la simple question du genre. En louant l'industrie moderne d'avoir libéré les femmes des chaînes du travail domestique et de la domination patriarcale et d'avoir rendu possible leur participation à la production sociale, Marx présupposait que : (i) les femmes n'avaient jamais pris part à la production sociale auparavant, autrement dit, le travail reproductif ne devait pas être considéré comme un travail nécessaire à la société ; (ii) ce qui avait limité leur participation au travail dans le passé était leur défaut de force physique ; (iii) un bond technologique était nécessaire à l'égalité entre les genres ; (iv) surtout, annonçant l'argument que les marxistes devaient répéter génération après génération, le travail d'usine était la forme paradigmatique de la production sociale, et par conséquent le lieu de la lutte anticapitaliste était l'usine, et non la communauté. Chacun de ces points mérite d'être interrogé.

On peut vite évacuer l'argument de la « force physique » qui expliquerait la discrimination entre les genres. Contentons-nous de dire que la description des conditions de travail des femmes et des enfants dans l'industrie que donne Marx constitue déjà un contre-argument, et les rapports qu'il cite montrent bien que les femmes étaient recrutées dans l'industrie non parce que l'automatisation réduisait la charge de leur travail mais parce qu'on pouvait les payer moins et qu'elles étaient jugées plus dociles et plus disposées à mettre toute leur énergie dans leur métier¹. On doit aussi écarter l'idée que les femmes étaient condamnées au travail au foyer avant l'avènement de l'industrialisation. Car l'industrie domestique dont les femmes ont été libérées n'employait qu'une petite partie du prolétariat féminin, et il s'agissait d'ailleurs d'une innovation assez récente issue de l'effondrement des corporations d'artisans². En réalité, avant et pendant la révolution industrielle, les femmes ont exercé toutes sortes de métiers, du travail agricole au commerce, aux services et au travail domestique. Ainsi, comme ont pu le montrer Bock et Duden, il n'y a pas de

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 527 [éd. en français: p. 392, n. 142].

2. Voir Max Henninger, « Poverty, Labour, Development: Toward a Critique of Marx's Conceptualizations », in Marcel

van der Linden et Karl Heinz Roth (éd.), *Beyond Marx, Theorising the Global Labour Relations of the Twenty-First Century*, Leiden/Boston, Brill, 2014, p. 281-304 (p. 296-297).

fondement historique à l'idée – que Marx partageait avec d'autres socialistes – que « le développement du capitalisme, avec l'industrialisation croissante du travail (productif) des femmes, les a libérées et les libère des vieux règnes féodaux du travail ménager et de la tutelle masculine¹ ».

En concevant la grande industrie comme une niveleuse des distinctions sociales et biologiques, Marx a aussi minimisé le poids des hiérarchies sexuelles héritées et reconstruites qui faisaient que les femmes vivaient le travail à l'usine d'une manière spécifique, différente des hommes. Il notait que les préjugés sur les genres régnaient toujours dans l'industrie, utilisés, par exemple, pour justifier que le salaire des femmes reste inférieur à celui des hommes ; ou que le travail dans des conditions de « promiscuité » pouvait impliquer une vulnérabilité aux violences sexuelles, aboutissant souvent à des grossesses précoces². Mais, comme on l'a vu plus haut, il supposait que ces violences n'auraient plus lieu quand les travailleurs s'empareraient du pouvoir politique et réorienteraient les objectifs de l'industrie vers leur propre bien-être. Cependant, après deux siècles

1. Gisela Bock et Barbara Duden, « Labor of love – Love as labor : On the genesis of housework in capitalism », in Edith Hoshino Altback (éd.), *From Feminism to Liberation*, Cambridge

(Mass.), Schenkman Publishing Company, Inc., 1980, p. 153-192 (p. 157).

2. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 852 [éd. en français : p. 674].

d'industrialisation, on peut voir que, si la fin du capitalisme n'est toujours pas à l'horizon, partout où l'égalité sur le lieu de travail a été réalisée ou améliorée, c'est le résultat de la lutte des femmes et non un cadeau de la machine.

Le fait que Marx identifie le travail industriel comme la forme normative du travail et le lieu privilégié de la production sociale est plus crucial encore puisque cela ne laisse aucun espace pour penser les activités domestiques de reproduction que, comme Fortunati l'a souligné, Marx ne mentionnait que pour observer que le capital les détruisait en s'appropriant la totalité du temps des femmes¹. Il y a là un contraste intéressant avec l'approche du rapport usine-foyer dans l'œuvre d'Alfred Marshall, le père de l'économie néo-classique. La conception marxienne du travail industriel comme un type de travail plus rationnel rappelle l'« habileté générale » de Marshall, qu'il décrivait comme une nouvelle capacité, possédée (à l'époque) par peu de travailleurs dans le monde : « pas spéciale à un métier mais [...] nécessaire dans

1. Fortunati ajoute que Marx a découvert le travail de reproduction des femmes « à travers la lecture des rapports gouvernementaux qui avaient compris bien plus tôt le problème posé par l'usurpation du travail ménager [par le travail à l'usine] » (Leopoldina Fortunati, *The*

Arcane of Reproduction. Housework, Prostitution, Labor and Capital, Brooklyn, Autonomedia, 1995 [éd. originale en italien : *L'Arcano della Reproduzione. Casalinghe, Prostitute, Operai e Capitale*, Venice, Marsilio Editore, 1981], p. 169).

tous», permettant aux travailleurs de «poursuivre pendant un temps un peu long un genre quelconque de travail», d'«être capable de penser à plusieurs choses à la fois, [de] se plier rapidement aux modifications de détail à apporter dans un travail, [d']être régulier et exact¹».

Marshall, cependant, dans la droite ligne des réformateurs de l'époque, était convaincu que le principal facteur de cette «habileté générale» était la vie au foyer et tout particulièrement l'influence de la mère², de sorte qu'il s'opposait vigoureusement au travail des femmes à l'extérieur. Marx, au contraire, accorde peu d'attention au travail domestique. Il ne l'évoque pas dans son analyse de la division sociale du travail, où il affirme seulement que la division du travail dans la famille a une base physiologique³. Plus remarquable encore est son silence sur le travail domestique des femmes dans son analyse de la reproduction de la force de travail, dans le chapitre intitulé «Reproduction simple».

Il en vient là à cet élément crucial pour la compréhension du processus de création de valeur

1. Alfred Marshall, *Principles of Economics. An introductory volume*, Londres, Macmillan and Co., 1938 [1890], p. 206-207 [éd. en français : *Principes d'économie politique* (traduction de F. Sauvaire-Jourdan), Paris, V. Giard et E. Brière, 1906, p. 383, 382, 383].

2. *Ibid.*, p. 207 [éd. en français : p. 384].

3. «Au sein d'une famille [...], il se crée une division naturelle du travail, à partir des différences de sexe et d'âge, donc sur une base purement physiologique» (Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 471 [éd. en français : p. 345]).

sous le capitalisme : la force de travail, notre aptitude au travail, n'est pas un donné. Consommée jour après jour dans le processus de travail, elle doit être continuellement (re)produite et cette (re)production est aussi essentielle à la valorisation du capital que « le nettoyage de la machine », car « elle est production et reproduction du moyen de production le plus indispensable au capitaliste, le travailleur lui-même¹ ».

En d'autres termes, comme il l'a aussi suggéré dans les notes publiées après sa mort sous le titre *Théorie sur la plus-value*², dans *Le Capital* également, Marx indique que la reproduction du travailleur est une condition essentielle de l'accumulation capitaliste. Cependant, il ne la conçoit que sous l'aspect de la « consommation » et il inscrit sa réalisation dans le seul circuit de la production de marchandises. Les travailleurs – imagine Marx – utilisent le salaire pour acheter les produits dont ils ont besoin pour vivre – et en les consommant se reproduisent eux-mêmes. Il s'agit, littéralement, de la production des travailleurs salariés par les marchandises produites par les travailleurs salariés. Ainsi, « la valeur de la force de travail est la valeur des moyens d'existence nécessaires à la conservation de celui qui la

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 718 [éd. en français : p. 555].

2. Karl Marx, *Theories of Surplus Value*, Part 1, Moscou, Éditions du Progrès, 1969 [éd. en français :

Théories sur la plus-value, 1 (traduction sous la responsabilité de Gilbert Badia), Paris, Éditions sociales, 1974].

possède», et elle est déterminée par le temps de travail nécessaire à la production des marchandises consommées par les travailleurs¹.

Marx ne reconnaît nulle part dans *Le Capital* que la reproduction de la force de travail suppose le travail domestique non payé des femmes – préparer à manger, laver le linge, élever les enfants, faire l'amour. Au contraire, il insiste pour représenter le travailleur salarié comme un être qui se reproduit tout seul. Même quand il considère les besoins que le travailleur doit satisfaire, il le représente comme un acheteur de marchandises autosuffisant, citant parmi ses nécessités vitales la nourriture, l'habitation, les vêtements, mais omettant étrangement le sexe, qu'il soit obtenu dans le cadre familial ou acheté, suggérant l'image d'un travailleur à la vie immaculée, seules les femmes étant souillées par le travail industriel². La prostituée n'est donc pas reconnue comme une travailleuse et elle est citée comme un exemple de dégradation féminine, reléguée parmi «le précipité le plus bas de la surpopulation relative³», le *lumpenproletariat* que, dans *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*, il avait décrit comme «ce rebut, ce déchet, cette écume de toutes les classes⁴.»

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 274 [éd. en français : p. 167].

2. *Ibid.*, p. 275 [éd. en français : p. 167-168].

3. *Ibid.*, p. 797 [éd. en français :

p. 625].

4. Karl Marx, *The 18th of Brumaire of Louis Bonaparte*, New York, International Publishers, 1968, p. 75 [éd. en français :

Il y a quelques passages où Marx n'est pas loin de briser ce silence et d'admettre implicitement que ce qui apparaît comme de la « consommation » pour le travailleur salarié pourrait bien être du travail reproductif du point de vue de son homologue féminine. En marge d'un développement sur la détermination de la valeur de la force de travail dans « La machinerie et la grande industrie », il écrit : « on voit comment le capital, pour se valoriser, a usurpé le travail familial nécessaire à la consommation¹ », ajoutant que :

[c]omme certaines fonctions familiales, tels la grossesse et l'allaitement, etc., ne peuvent être totalement opprimées, les mères de famille confisquées par le capital sont plus ou moins obligées d'engager des remplaçants. Les travaux imposés par la consommation familiale, comme la couture, le raccommodage, etc., doivent être remplacés par l'achat de produits finis. À la diminution de la dépense de travail domestique correspond donc une augmentation de la dépense monétaire. Les coûts de production de la famille ouvrière s'accroissent donc et compensent

Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte (trad. de Marcel Ollivier revue par Gérard Cornillet), Paris, Messidor/Éditions sociales, 1984, p. 136].

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 518, n. 38 [éd. en français : p. 385, n. 120].

l'augmentation de recette. Ajoutez à cela qu'il devient impossible de consommer et de préparer les moyens d'existence de manière économique et rationnelle¹.

Cependant, sur ce travail domestique qui « ne peut être totalement opprimé » et qui doit être remplacé par des articles achetés, il ne dira rien de plus, et nous ne saurons pas non plus si le coût de production augmente seulement pour le travailleur ou s'il augmente également pour le capitaliste, vraisemblablement sous l'effet des luttes des travailleurs pour obtenir de meilleurs salaires.

Même quand il parle de la reproduction généralisée de la main-d'œuvre, Marx ne mentionne pas la contribution des femmes et il écarte toute possibilité de décision autonome de leur part quant à la procréation, dont il parle comme de l'« accroissement naturel de la population », remarquant que « [l]e capitaliste n'a pas de souci à se faire, il peut faire confiance à l'instinct de conservation et à l'instinct sexuel des travailleurs² » – en contradiction avec la remarque citée plus haut où il assimilait pratiquement à de l'infanticide le manquement des ouvrières d'usine à leurs tâches maternelles. Il suggère aussi que le capitalisme ne dépend pas de la capacité procréatrice

1. *Ibid.*, p. 518, n. 39 [éd. en français : p. 385, n. 121].

2. *Ibid.*, p. 718 [éd. en français : p. 555].

des femmes pour son expansion, ses révolutions technologiques assurant la création constante d'une «surpopulation».

Pour tenter d'expliquer l'aveuglement de Marx face à cette forme de travail pourtant si omniprésente, le travail reproductif, qu'il devait avoir sous les yeux jour après jour dans sa propre maison, j'ai souligné dans de précédents essais sa quasi-absence dans les foyers prolétaires à l'époque où écrivait Marx, puisque toute la famille était employée dans les usines du lever au coucher du soleil¹. Marx lui-même invite à cette conclusion quand, citant un médecin envoyé par le gouvernement anglais pour évaluer l'état de santé dans les quartiers industriels, il notait que la fermeture des filatures de coton provoquée par la guerre civile américaine avait au moins un effet bénéfique. Car les femmes avaient maintenant «le loisir d'offrir le sein à leurs nourrissons au lieu de les empoisonner au Godfrey's Cordial (qui est un opiat) [et] elles ont trouvé le temps d'apprendre à faire la cuisine. [...] Malheureusement elles acquièrent ce talent culinaire à un moment où elles n'ont rien à manger. [...] De la même façon, on s'est servi de la crise dans certaines écoles pour apprendre à coudre aux filles de travailleurs.

1. Silvia Federici, *Revolution at Point Zero – Housework, Reproduction and Feminist Struggle*, Oakland, PM Press, 2012, p. 94 [éd. en français: *Point zéro*,

propagation de la révolution: travail ménager, reproduction sociale, combat féministe (trad. de Damien Tissot), Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016, p. 149].

Il aura donc fallu [conclut Marx] une révolution américaine et une crise mondiale pour que les filles de travailleurs, qui font du fil pour le monde entier, apprennent à coudre¹! »

Mais la réduction catastrophique du temps et des ressources nécessaires à la reproduction des ouvriers que Marx décrit n'était pas une situation universelle. Les ouvrières d'usine ne représentaient que 20 à 30 pour cent de la population active féminine. Et parmi elles, beaucoup quittaient l'usine quand elles avaient un enfant. En outre, comme on l'a vu, le conflit entre le travail à l'usine et les « tâches reproductives » des femmes était une question essentielle à l'époque de Marx, comme le démontrent les rapports qu'il cite et les réformes auxquelles ils ont donné lieu. Pourquoi, alors, cette exclusion systématique ? Et comment Marx a-t-il pu ne pas voir que les initiatives parlementaires pour limiter le travail des femmes et des enfants dans les usines recouvraient une nouvelle stratégie de classe qui devait changer le cours de la lutte des classes ?

Incontestablement, une partie de la réponse est que, comme les économistes politiques classiques, Marx considérait le travail ménager non comme un type de travail historiquement déterminé avec une histoire sociale spécifique, mais comme une

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 517-518 [éd. en français : p. 385, n. 120].

force naturelle et une vocation féminine, l'un des produits de ce grand garde-manger qu'était pour nous (selon lui) la Terre. Quand, par exemple, il remarquait que le surmenage et l'épuisement produisaient une « désaffection contre nature » des ouvrières d'usine pour leurs enfants¹, il en appelait à une image de la maternité conforme à la conception naturalisée des rôles de genre. Le fait que, pendant le premier stade du développement capitaliste, le travail reproductif des femmes n'ait été que (dans sa terminologie) « subsumé formellement » sous la production capitaliste², c'est-à-dire qu'il n'ait pas été encore reconfiguré pour s'adapter aux besoins spécifiques du marché du travail, n'est peut-être pas pour rien non plus dans cette vision. Reste qu'un historien aussi puissant que Marx, et doté d'un tel sens de l'histoire, aurait dû se rendre compte que même si le

1. *Ibid.*, p. 521 [éd. en français : p. 388].

2. Marx utilise le concept de subsumption « formelle » (par opposition à subsumption « réelle ») pour décrire le processus par lequel, lors du premier stade de l'accumulation capitaliste, le capital s'approprie le travail sans qu'il y ait de « transformation essentielle affectant le mode réel du procès de travail » (*ibid.*, p. 1021 [éd. en français : *Le Chapitre VI, manuscrits de 1863-1867, Le Capital, livre 1*, trad. de Gérard

Cornillet, Laurent Prost et Lucien Sève, Paris, Éditions sociales, 2010, p. 181 – ce premier « Chapitre VI », écarté du manuscrit ultérieur par Marx, est inclus dans l'édition anglaise citée par l'auteure mais il ne figure pas dans l'édition en français du livre 1 du *Capital* à laquelle nous faisons référence partout ailleurs, d'où le renvoi à cette édition]). Au contraire, il y a subsumption réelle quand le capital donne forme au processus de travail/production directement pour ses propres fins.

travail domestique *apparaissait* comme une activité séculaire, qui ne faisait que satisfaire des « besoins naturels », sa forme était en réalité une forme de travail très spécifique historiquement, le produit d'une séparation entre la production et la reproduction, entre travail payé et travail non payé, qui n'avait jamais existé dans les sociétés précapitalistes ni, plus généralement, dans des sociétés non gouvernées par la loi de la valeur d'échange. Après nous avoir prévenus contre la mystification produite par le rapport salarial, il aurait dû voir que, dès son commencement, le capitalisme a subordonné les activités de reproduction, sous la forme du travail non payé des femmes, à la production de la force de travail et, par conséquent, le travail non payé que les capitalistes extorquent aux travailleurs est bien plus considérable que le travail extorqué pendant la journée de travail salarié, puisqu'il comprend le travail ménager non payé des femmes, même quand celui-ci est réduit à un minimum.

Marx a-t-il gardé le silence sur le travail domestique parce que, comme on l'a déjà suggéré, il « ne voyait pas de forces sociales capables de transformer le travail domestique dans une direction révolutionnaire » ? La question est légitime si on « lit Marx politiquement¹ » et si l'on tient compte

1. Harry Cleaver, *Reading Capital* Anti/Theses, 2000.
Politically, Leeds,

du fait que sa théorisation s'est toujours souciée de ses implications et de son potentiel en termes d'organisation¹. Cela ouvre la possibilité qu'il soit resté circonspect sur la question du travail ménager parce qu'il craignait que l'attention portée à ce sujet puisse faire le jeu des organisations de travailleurs et des réformateurs bourgeois qui glorifiaient le travail domestique pour exclure les femmes du travail d'usine². Mais dans les années 1850 et 1860, le travail ménager et la famille étaient au cœur d'un débat très vif depuis déjà plusieurs décennies entre socialistes, anarchistes et un mouvement féministe naissant, et des réformes du foyer et du travail ménager étaient également expérimentées³.

On doit donc en conclure que le désintérêt de Marx pour le travail domestique avait des racines plus profondes, provenant à la fois de sa naturalisation et de sa dépréciation qui le faisaient apparaître, à côté du travail industriel, comme une forme archaïque qui serait bientôt supplantée par

1. Antonio Negri, *Marx Beyond Marx: Lesson on the Grundrisse*, Brooklyn, Autonomedia, 1991, p. 182 [éd. originale en italien, 1979; éd. en français: *Marx au-delà de Marx: cahiers de travail sur les « Grundrisse »*, trad. de Roxane Silberman, Paris, Christian Bourgois, 1979, p. 314].

2. Comme l'a montré Wally Secombe, entre autres,

même au sein des syndicats, la revendication de salaires plus élevés pour les travailleurs s'appuyait souvent sur l'argument que leurs femmes pourraient revenir au rôle qui leur convenait. Voir Secombe, *op. cit.*, p. 114-119.

3. Voir Scott, *op. cit.*; Dolores Hayden, *The Grand Domestic Revolution*, Cambridge, MIT Press, 1985.

le progrès de l'industrialisation. Quoi qu'il en soit, la conséquence de la sous-théorisation du travail domestique par Marx est que *sa description de l'exploitation capitaliste et sa conception du communisme ignorent la principale activité sur cette planète, et un terrain majeur de divisions au sein de la classe ouvrière.*

On peut faire un parallèle ici avec la place de la « race » dans l'œuvre de Marx. Même s'il reconnaissait que « le travail en peau blanche ne peut pas s'émanciper là où le travail en peau noire demeure marqué d'infamie¹ », il n'a pas accordé beaucoup de place dans son analyse au travail des esclaves et à l'utilisation du racisme pour imposer et naturaliser une forme d'exploitation plus intense. Par conséquent, son œuvre ne pouvait pas mettre en cause l'illusion – dominante dans le mouvement socialiste – que l'intérêt du travailleur salarié blanc représentait l'intérêt de toute la classe travailleuse – une mystification qui, au xx^e siècle, a amené les combattants anticoloniaux à conclure que le marxisme ne concernait pas leurs luttes.

Plus près de chez lui, Marx n'a pas prévu que les formes d'exploitation brutales qu'il a décrites avec tant de force appartiendraient bientôt au passé, du moins dans une grande partie de l'Europe. Car la classe capitaliste, menacée par la guerre des classes et le risque d'extinction de la main-d'œuvre, et

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 414
[éd. en français : p. 291].

avec la complicité de certaines organisations de travailleurs, devait adopter un nouveau cap stratégique, augmentant son investissement dans la reproduction de la force de travail et les salaires des travailleurs hommes, renvoyant les femmes aux foyers pour qu'elles y effectuent davantage de travail ménager et modifiant par là le cap de la lutte des classes.

Même s'il était conscient de l'immense gaspillage de vie produit par le système capitaliste et convaincu que le mouvement de réforme des usines ne répondait pas à des motifs humanitaires, Marx ne s'est pas rendu compte que l'enjeu du vote des « lois de protection » était bien plus qu'une réforme du travail à l'usine. La limitation des heures de travail des femmes ouvrait la voie à une nouvelle stratégie de classe qui réassignait les femmes prolétaires au foyer, pour y produire non des marchandises mais des travailleurs.

Par cette manœuvre, le capital a pu écarter la menace d'une insurrection de la classe ouvrière et créer un nouveau type de travailleur : plus fort, plus discipliné, plus résistant, plus à même de considérer comme siens les objectifs du système – précisément le type de travailleur qui allait considérer les exigences de la production capitaliste comme « des lois de la nature allant de soi¹ ». C'est le genre de

1. *Ibid.*, p. 899 [éd. en français : p. 713].

travailleur qui a permis au capitalisme britannique et états-unien de la fin du XIX^e siècle de réaliser une mutation technologique et sociale, le passage de l'industrie légère à l'industrie lourde, du textile à l'acier, de l'exploitation fondée sur l'allongement de la journée de travail à celle fondée sur l'intensification de l'exploitation. Autrement dit, la création de la famille ouvrière et de la ménagère prolétaire à plein temps était une composante et une condition essentielles du passage de la survaleur absolue à la survaleur relative. Dans ce processus, le travail ménager a lui-même subi un processus de «subsumption réelle», devenant pour la première fois l'objet d'une initiative étatique spécifique qui le liait plus étroitement aux besoins du marché du travail et de la discipline de travail capitaliste.

Coïncidant avec l'apogée de l'expansion impériale britannique (qui a rapporté d'immenses richesses au pays, en faisant grimper la paie des travailleurs), cette innovation ne peut expliquer à elle seule la pacification de la main-d'œuvre. Mais elle a bel et bien constitué un tournant, inaugurant une stratégie qui culminerait ensuite avec le fordisme et le New Deal, par laquelle la classe capitaliste devait investir dans la reproduction des travailleurs pour acquérir une main-d'œuvre plus disciplinée et productive. Tel est le «marché» qui a tenu jusque dans les années 1970, quand l'essor du mouvement féministe et des luttes des femmes au niveau international y a mis fin.

*Le féminisme, le marxisme et la question
de la « reproduction »*

Si Marx, en tant que défenseur de « l'émancipation des femmes » par la participation à la production sociale comprise principalement comme travail industriel, a inspiré des générations de socialistes, un autre Marx a été découvert dans les années 1970 par les féministes qui, en révolte contre le travail ménager, la vie domestique et la dépendance économique, ont cherché dans son œuvre une théorie capable d'expliquer l'oppression des femmes en termes de classe. Le résultat a été une révolution théorique qui a changé tant le marxisme que le féminisme.

L'analyse, par Mariarosa Dalla Costa, du travail domestique comme clé de la production de la force de travail¹ ; l'introduction, par Selma James, de la ménagère sur un continuum avec les « sans-salaire de tous les pays² » qui ont joué un rôle central dans le processus d'accumulation du capital ; la redéfinition, par d'autres militantes du mouvement, du rapport salarial comme un outil pour la naturalisation de pans entiers de l'exploitation et pour la

1. Mariarosa Dalla Costa, « Women and the Subversion of the Community », in M. Dalla Costa et S. James, *The Power of Women and the Subversion of the Community*, Bristol, Falling Wall Press, 1975 [éd. en français : *Le*

Pouvoir des femmes et la subversion sociale, Genève, Librairie Adversaire, 1973].

2. Selma James, *Sex, Race and Class*, Bristol, Falling Wall Press, 1975.

création de nouvelles hiérarchies au sein du prolétariat : tous ces développements théoriques et les discussions qu'ils ont suscitées ont parfois été désignés comme le « débat sur le ménage », qui aurait tourné autour de la question du caractère productif ou non productif du travail ménager. Mais il s'agit d'une déformation grossière. Ce qui était redéfini par la prise de conscience du rôle central du travail non payé des femmes au sein du foyer pour la production de la main-d'œuvre, ce n'était pas seulement le travail domestique, c'était la nature même du capitalisme et la lutte contre celui-ci.

Naturellement, dans ce processus, l'examen par Marx de la « reproduction simple » a été une illumination théorique, confirmant notre soupçon que la classe capitaliste n'aurait jamais laissé survivre autant de travail domestique s'il n'avait pas vu la possibilité de l'exploiter. En trouvant chez Marx que les activités qui reproduisent la force de travail étaient essentielles à l'accumulation capitaliste, on a pu faire ressortir la dimension de classe de notre refus. Cela montrait que ce travail tellement méprisé, qui semblait toujours aller de soi, trop archaïque pour être jamais pris en compte par les socialistes, était en réalité le pilier de l'organisation capitaliste du travail. Cela résolvait la question délicate du rapport entre genre et classe, et cela nous donnait des outils pour conceptualiser non seulement la fonction de la famille, mais la

profondeur de l'antagonisme de classe qui est à la base de la société capitaliste. D'un point de vue pratique, cela confirmait que, en tant que femmes, on n'avait pas besoin de rejoindre les hommes dans les usines pour faire partie de la classe travailleuse et produire une lutte anticapitaliste. On pouvait lutter de manière autonome, en partant de notre propre travail au foyer comme « centre névralgique » de la production de la main-d'œuvre¹. Et notre lutte devait être menée d'abord contre les hommes de nos propres familles, puisque avec le salaire masculin, le mariage et l'idéologie de l'amour, le capitalisme avait donné aux hommes le pouvoir de disposer de notre travail non payé et de discipliner notre temps et notre espace. Non sans ironie donc, notre rencontre avec la théorie marxienne de la reproduction de la force de travail et notre appropriation de celle-ci, qui consacrait en un sens l'importance de Marx pour le féminisme, nous a aussi donné la preuve décisive qu'on devait renverser Marx et commencer notre analyse et notre lutte en partant précisément de cette partie de l'« usine sociale » qu'il avait exclue de son œuvre.

La découverte du rôle central du travail reproductif dans l'accumulation du capital soulevait aussi la question de ce à quoi pourrait ressembler une histoire du développement capitaliste

1. Voir Fortunati, *op. cit.*, p. 125.

racontée non pas du point de vue de la formation du prolétariat salarié mais de celui des chambres et des cuisines où la force de travail est produite jour après jour et génération après génération. La nécessité d'une perspective genrée sur l'histoire du capitalisme – au-delà de l'«histoire des femmes» ou de l'histoire du travail salarié – est ce qui m'a amenée, avec d'autres, à repenser l'analyse marxienne de l'accumulation primitive et à découvrir dans les chasses aux sorcières des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles des moments fondateurs de la dévalorisation du travail des femmes et de l'essor d'une division sexuelle du travail spécifiquement capitaliste¹. La prise de conscience simultanée que, contrairement à ce qu'avait prévu Marx, l'accumulation primitive est devenue un processus permanent, mettait également en cause l'idée marxienne d'un rapport nécessaire entre capitalisme et communisme. Cela invalidait son idée de la progression historique par stades, où le capitalisme représentait le purgatoire qu'il nous faut habiter sur la voie d'un monde de liberté, et celle du rôle libérateur de l'industrialisation.

L'essor de l'écoféminisme, qui faisait le lien entre la dévalorisation des femmes et de la reproduction

1. Voir Silvia Federici, *Caliban and the Witch – Women, the body and primitive accumulation*, New York, Autonomedia, 2004, p. 92-102 [éd. en français: *Caliban*

et la sorcière (trad. par le collectif Senonevero, revue et complétée par Julien Guazzini), Genève/Paris/Marseille, Entremonde, 2014, p. 161-181].

chez Marx et son idée que la mission historique de l'humanité était la domination de la nature, a renforcé notre position. À cet égard, les travaux de Maria Mies et d'Ariel Salleh, qui ont démontré que l'effacement des activités reproductrices chez Marx n'était pas un élément accidentel, subordonné aux tâches qu'il assignait au *Capital*, mais un élément systémique, ont été particulièrement importants. Comme le dit Salleh, tout chez Marx établit que ce qui est créé par l'homme et la technologie a une valeur supérieure : l'histoire commence avec le premier acte de production, les êtres humains se réalisent par le travail, une des mesures de leur réalisation est leur capacité à dominer la nature et à l'adapter aux besoins humains et toutes les activités de transformation concrètes sont pensées au masculin : le travail est décrit comme le père, la nature comme la mère¹, la Terre aussi est féminine – Marx l'appelle *Madame la Terre*, face à *Monsieur le Capital*. Les écoféministes ont montré qu'il y avait un lien profond entre le rejet du travail ménager, la dévalorisation de la nature et l'idéalisation de ce qui est produit par l'industrie et la technologie humaines.

Ce n'est pas ici le lieu de réfléchir aux racines de cette conception anthropocentrique. Contentons-nous de dire que l'immense erreur

1. Ariel Salleh, *Ecofeminism as Politics – Nature, Marx and the*

Postmodern, Londres, Zed Book, 1997, p. 72-76.

d'appréciation de Marx et des générations de socialistes marxistes quant aux effets libérateurs de l'industrialisation est aujourd'hui par trop évidente. Plus personne n'oserait aujourd'hui rêver – comme August Bebel dans *La Femme et le socialisme* (1879) – du jour où toute la nourriture serait produite chimiquement et où chacun se promènerait avec une petite boîte de produits chimiques qui lui fournirait son apport d'albumine, de graisse et de glucides à toute heure du jour et en toute saison. Tandis que l'industrialisation est en voie de dévorer la Terre et que des scientifiques au service du développement capitaliste s'amusent à produire de la vie hors du corps des femmes, l'idée d'étendre l'industrialisation à toutes nos activités reproductives est un cauchemar pire que celui qu'on vit actuellement avec l'industrialisation de l'agriculture.

Naturellement, dans les cercles radicaux, on a assisté à un « changement de paradigme », l'espérance en la machine comme moteur du « progrès historique » étant peu à peu remplacée par un recentrage du travail politique sur les questions, les valeurs et les rapports liés à la reproduction de nos vies et à la vie des écosystèmes où nous vivons. On dit que dans les dernières années de sa vie, Marx aussi est revenu sur son point de vue sur l'histoire et qu'en se documentant sur les communautés matrilineaires égalitaires du Nord-Est américain, il a commencé à revenir sur son

idéalisation du développement industriel capitaliste et à reconnaître le pouvoir des femmes¹.

Toutefois, loin de perdre son attrait, la conception prométhéenne du développement technologique que Marx et la tradition marxiste ont défendue est en train de faire son retour, la technologie numérique jouant pour certains le même rôle émancipateur que l'automatisation chez Marx, de sorte que le monde de la reproduction et du soin – que les féministes ont valorisé comme un terrain essentiel de transformation et de lutte – est menacé d'être à nouveau éclipsé par celle-ci. C'est pourquoi, même si Marx a consacré peu de place à la théorisation en termes de genre dans son œuvre et s'il pourrait bien avoir changé d'idées sur le sujet dans ses dernières années, il reste important de les discuter et de souligner, comme j'ai essayé de le faire dans ce chapitre, que ses silences en la matière ne sont pas des oublis mais le signe d'une limite que son travail théorique et politique n'a pas pu dépasser – ce que le nôtre doit faire.

1. Lire sur ce sujet les *Carnets ethnologiques* de Marx, examinés

aux chapitres 6 et 7 de Heather Brown, *op. cit.*

***Omnia sunt communia*¹**

*Le communisme n'est pas pour nous un état
qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité
devra se régler. Nous appelons communisme
le mouvement réel qui abolit l'état actuel.
Les conditions de ce mouvement résultent
des prémisses actuellement existantes.
Karl Marx et Friedrich Engels,
L'Idéologie allemande²*

Introduction

Quels outils, quels principes et quelles idées le marxisme peut-il apporter à la théorie et à la politique féministes de notre temps ? Peut-on concevoir aujourd'hui un rapport entre marxisme et féminisme autre que le « mariage malheureux » qu'Heidi Hartmann a décrit dans un article souvent cité de 1979³ ? Quels aspects du marxisme

1. Ce texte a été publié pour la première fois sous le titre « Marx, Feminism and the Construction of the Commons » dans Shannon Brincat (éd.), *Communism in the 21st Century. Vol. 1 The Father of Communism. Rediscovering Marx's Ideas*, Oxford/Santa Barbara, Praeger, 2014, p. 171-194 [Ndé].

2. Karl Marx et Friedrich Engels, *The German Ideology* (éd. C. J. Arthur), New York,

International Publishers, 1988, p. 56-57 [éd. en français : *L'Idéologie allemande* (traduction de Henri Auger, Gilbert Badia, Jean Baudrillard, Renée Cartelle), Paris, Éditions sociales, 1968, p. 64].

3. Heidi I. Hartmann, « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism: Towards a More Progressive Union », *Capital and Class*, 3, été 1979.

sont les plus importants pour réimaginer le féminisme et le communisme au xxi^e siècle ? Et comment le concept de communisme de Marx cadre-t-il avec le principe des communs (*the commons*), le paradigme politique qui inspire tant la pensée féministe radicale actuelle ?

En posant ces questions, j'entre dans le débat sur la construction d'alternatives au capitalisme qui a commencé sur les occupations et les places de toute la planète où, sous des formes contradictoires mais riches de nouvelles possibilités, une société de « *commoners* » est en train d'apparaître, s'efforçant de bâtir des espaces et des rapports sociaux non gouvernés par la logique du marché capitaliste.

Mais évaluer le legs de la vision marxienne du communisme au xxi^e siècle n'est pas une chose facile. À la complexité de la pensée de Marx s'ajoute le fait que dans la dernière période de sa vie, après la défaite de la Commune de Paris, Marx semble avoir abandonné certains de ses axiomes politiques, en particulier sur les conditions matérielles préalables à la construction d'une société communiste¹. On peut aussi s'accorder sur le

1. On fait référence aux lectures des cahiers ethnologiques de Marx, une série de notes que Marx a recueillies dans les dernières années de sa vie en préparation d'un ouvrage de

grande ampleur sur le sujet. Ses commentaires montrent que le livre de Lewis Henry Morgan, *Ancient Society*, « et en particulier sa description détaillée des Iroquois, a laissé

fait qu'il existe des différences importantes entre ses deux principaux ouvrages, *Le Capital* et les *Grundrisse*¹, et que Marx n'est pas un auteur dont on pourrait saisir la pensée à partir d'un ensemble

entrevoir à Marx pour la première fois les possibilités concrètes d'une société libre telle qu'elle avait en effet existé dans l'histoire», et la possibilité d'une trajectoire révolutionnaire qui ne reposerait pas sur le développement des rapports capitalistes. Rosemont soutient que Marx avait Morgan en tête quand, dans sa correspondance avec des révolutionnaires russes, il considérait la possibilité d'un processus révolutionnaire en Russie portant directement à des formes de propriété communales, sur la base de la commune paysanne russe plutôt que par sa dissolution. Voir Franklin Rosemont, «Karl Marx and the Iroquois», *Arsenal/Surrealist Subversion*, 4, 1989 [éd. en français à paraître : «Karl Marx et les Iroquois», trad. de Julien Guazzini, dans *Le Dernier Marx*, Toulouse, Les éditions de l'Asymétrie, 2019]. Sur ce sujet, voir également Kevin B. Anderson, «Marx's Late Writings on Non-Western and Precapitalist Societies and Gender», *Rethinking Marxism*, 14, 4, hiver 2002, p. 84-96; et Teodor Shanin, *Late Marx and the Russian Road: Marx and the «Peripheries» of Capitalism*, New York, Monthly Review Press, 1983, p. 29-31.

1. Antonio Negri, notamment, a soutenu qu'il fallait considérer les *Grundrisse* comme le point culminant de la pensée de Marx et que l'importance du *Capital* avait été surestimée, puisque c'est dans les *Grundrisse* que Marx a développé ses principaux concepts et sa définition la plus radicale du communisme. Voir Antonio Negri, *Marx Beyond Marx: Lessons on the Grundrisse*, Brooklyn, Autonomedia, 1991, p. 4-5, 8-9, 11-18 [éd. originale en italien, 1979; édition en français : *Marx au-delà de Marx: cahiers de travail sur les «Grundrisse»*, trad. de Roxane Silberman, Paris, Christian Bourgois, 1979, p. 24-31, 33-46]. George Caffentzis affirme au contraire qu'on trouve dans *Le Capital* un concept de capitalisme plus englobant et que dans cet ouvrage ultérieur, Marx a rejeté certaines des thèses principales des *Grundrisse*, comme celle selon laquelle le capitalisme, par l'automatisation de la production, pouvait dépasser la loi de la valeur. Voir George Caffentzis, «From the Grundrisse to Capital and Beyond: Then and Now», *Workplace: A Journal for Academic Labor*, 15, septembre 2008, p. 59-74.

Le capitalisme patriarcal

de formules, quel qu'il soit, puisque «son niveau d'analyse change continuellement avec son intention politique¹».

Cependant, deux choses sont certaines

Le langage politique que Marx nous a donné est toujours nécessaire pour penser un monde au-delà du capitalisme. Son analyse de la plus-value, de la monnaie et de la forme marchandise, et plus que tout sa méthode – donner à l'histoire et à la lutte des classes un fondement matériel et refuser de séparer l'économique du politique – sont toujours indispensables, quoique insuffisantes, pour comprendre le capitalisme contemporain. Naturellement, avec l'aggravation de la crise économique mondiale, il y a eu un regain d'intérêt pour Marx que beaucoup n'auraient pas pu imaginer dans les années 1990, quand l'opinion dominante disait sa théorie obsolète. Au lieu de quoi, au milieu des décombres du socialisme réel, de vastes débats ont émergé sur l'«accumulation primitive», les modalités de la «transition», la signification et la possibilité historiques et éthiques du communisme. Mêlée de principes féministes, anarchistes, antiracistes, queer, la théorie de Marx

1. Ariel Salleh, *Ecofeminism as Politics – Nature, Marx and the Postmodern*, Londres, Zed Book, 1997, p. 71; voir également

Bertell Ollman, *Dialectical Investigations*, New York, Routledge, 1993.

continue à influencer les indignés d'Europe, des Amériques et d'ailleurs. Un féminisme anticapitaliste ne peut donc pas ignorer Marx. De fait, comme l'a affirmé Stevi Jackson, « jusqu'au début des années 1980, les perspectives dominantes dans la théorie féministe étaient généralement marquées par le marxisme, ou formulées dans un dialogue avec lui¹ ». Cependant, il faut incontestablement donner aux catégories de Marx de nouvelles fondations et aller « au-delà de Marx² ». Et ce en raison non seulement des transformations sociales qui ont eu lieu depuis l'époque de Marx mais aussi des limites de son appréhension des rapports capitalistes – limites dont l'importance politique a été rendue apparente par les mouvements sociaux du dernier demi-siècle qui ont porté sur la scène mondiale des sujets sociaux que la théorie de Marx avait ignorés ou marginalisés.

*Le féminisme et le point de vue
de la reproduction sociale*

Les féministes ont largement contribué à ce processus, mais elles n'ont pas été les seules. Dans les années 1950 et 1960, dans le sillage de la lutte anticoloniale, des théoriciens politiques comme

1. Stevi Jackson, « Why a Materialist Feminism Is (Still) Possible », *Women's Studies International Forum*, 24, n° 3/4,

2001, p. 284.

2. Negri, *Marx beyond Marx* [éd. en français : *Marx au-delà de Marx*], *op. cit.*

Frantz Fanon¹ ont contesté un type d'analyses qui, comme celles de Marx, portaient presque exclusivement sur le travail salarié et présupposaient le rôle d'avant-garde du prolétariat métropolitain, marginalisant ainsi la place des personnes réduites en esclavage, des colonisés et des non-salariés, entre autres, dans le processus d'accumulation et la lutte anticapitaliste. Ces théoriciens politiques se sont rendu compte que l'expérience des colonies exigeait de repenser «le marxisme dans son ensemble» et que soit la théorie marxiste pouvait être recadrée de façon à inclure les expériences de 75 pour cent de la population mondiale, soit elle cesserait d'être une force de libération et deviendrait au contraire un obstacle². Car les paysans, les *peones*, le *lumpen*, qui ont fait les révolutions du xx^e siècle, ne semblaient pas avoir l'intention d'attendre une future prolétarianisation, ou «le développement des forces productives», pour exiger un nouvel ordre mondial, comme les marxistes orthodoxes et les partis de gauche le leur conseillaient.

1. Comme Frantz Fanon l'a écrit dans *Les Damnés de la terre* : «C'est pourquoi les analyses marxistes doivent être toujours légèrement distendues chaque fois qu'on aborde le problème colonial. Il n'y a pas jusqu'au concept de société précapitaliste, bien étudié par Marx, qui ne demanderait ici à être repensé» (Frantz Fanon, *The Wretched*

of the Earth, New York, Grove, 1986, p. 40 [éd. originale en français : *Les Damnés de la terre*, Paris, (Maspero, 1961) La Découverte, 2002, p. 43]).

2. Roderick Thurton, «Marxism in the Caribbean», in *Two Lectures by Roderick Thorton, A Second Memorial Pamphlet*, New York, George Cafftentzis et Silvia Federici, 2000.

Des écologistes, y compris certains écosocialistes, ont aussi reproché à Marx de défendre une conception asymétrique et instrumentale du rapport entre l'homme et la nature, en présentant les êtres humains et le travail comme les seuls agents actifs et en niant toute valeur intrinsèque et tout potentiel d'auto-organisation à la nature¹. Mais c'est avec le développement du mouvement féministe qu'une critique du marxisme plus systématique a pu être articulée, les féministes mettant sur la table non seulement les sans-salaire de tous les pays mais la vaste population des sujets sociaux (femmes, enfants, hommes parfois) dont le travail dans les champs, les cuisines, les chambres, les rues produit et reproduit jour après jour la main-d'œuvre, et avec elle un ensemble de thèmes et de luttes autour de l'organisation de la reproduction sociale que Marx et la tradition politique marxiste ont à peine abordé.

C'est en partant de cette critique que je m'intéresse au legs de la vision du communisme de Marx, et en particulier aux aspects de cette vision qui sont

1. Voir, par exemple, Joel Kovel, « On Marx and Ecology », *Capitalism, Nature, Socialism*, 22, n° 1, septembre 2011, p. 4-17 (p. 11-14). Kovel affirme que Marx est resté prisonnier d'un point de vue scientiste et productiviste en postulant « une nature passive travaillée par un homme actif » et en encourageant

le « développement tous azimuts des forces productives » (p. 13, 15). Il y a cependant un ample débat sur le sujet que je ne peux ici que mentionner en passant. Voir, par exemple, John Bellamy Foster, « Marx and the Environment », *Monthly Review*, juillet-août 1995, p. 108-123.

les plus importants pour un programme féministe et pour la « politique des communs ». Par ce terme, je fais référence aux nombreuses pratiques et perspectives adoptées par les mouvements sociaux sur toute la planète qui cherchent à renforcer la coopération sociale, à réduire le contrôle du marché et de l'État sur nos vies, à encourager le partage de la richesse et ainsi, à mettre des limites à l'accumulation du capital. Anticipant sur mes conclusions, je soutiens que la vision marxienne du communisme comme une société au-delà de la valeur d'échange, de la propriété privée et de l'argent, fondée sur des associations de producteurs libres et gouvernée par le principe « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » représente un idéal contre lequel aucune féministe anticapitaliste ne peut s'élever. Les féministes peuvent aussi adopter l'image marxienne enthousiasmante d'un monde au-delà de la division sociale du travail, même si elles feraient bien de s'assurer qu'entre la chasse le matin, la pêche l'après-midi et le débat critique après dîner, il reste du temps pour que tout le monde participe au ménage et au soin des enfants. Cependant, la politique féministe nous apprend qu'on ne peut pas accepter la conception marxienne du travail et de la lutte des classes et que, plus fondamentalement encore, on doit rejeter l'idée – présente un peu partout dans son œuvre publiée – selon laquelle le capitalisme est ou a été une étape nécessaire dans l'histoire de

l'émancipation humaine et une condition préalable à la construction d'une société communiste. Il faut l'affirmer catégoriquement, car l'idée que le développement capitaliste favorise l'autonomie et la coopération sociale des travailleurs et œuvre ainsi à sa propre dissolution s'est avérée remarquablement inamovible.

Plus que toute projection idéale d'une société post-capitaliste, ce qui compte pour la politique féministe chez Marx, c'est sa critique implacable de l'accumulation capitaliste et sa méthode, à commencer par sa lecture du développement capitaliste comme produit de l'antagonisme des rapports sociaux. En d'autres termes, comme l'ont affirmé Roman Rosdolsky¹ et Antonio Negri², entre autres, plus que le révolutionnaire visionnaire imaginant un monde de libération accomplie, le Marx qui nous importe le plus est le théoricien de la lutte des classes, qui a refusé tout programme politique qui n'était pas ancré dans les possibilités historiques réelles et qui a poursuivi tout au long de son œuvre la destruction des rapports capitalistes, voyant la réalisation du communisme dans le mouvement qui abolit

1. Roman Rosdolsky, *The Making of Marx's «Capital»*, Londres, Pluto Press, 1977 [éd. originale en allemand : 1969 ; éd. en français : *La Genèse du «Capital» chez Karl Marx*,

trad. de Jean-Marie Brohm et Catherine Colliot-Thélène, Paris, F. Maspero, 1976].

2. Negri, *Marx beyond Marx* [éd. en français : *Marx au-delà de Marx*], *op. cit.*

l'état actuel des choses. De ce point de vue, la méthode historico-matérialiste de Marx, qui pose que pour comprendre l'histoire et la société, on doit comprendre les conditions matérielles de la reproduction sociale, est cruciale pour une perspective féministe. Le fait de reconnaître que la subordination sociale est un produit de l'histoire, qui s'enracine dans une organisation spécifique du travail, a eu un effet libérateur pour les femmes. Cela a dénaturalisé la division sexuelle du travail et les identités qu'elle fonde, en présentant les catégories de genre non seulement comme des constructions sociales, mais comme des concepts dont le contenu est constamment redéfini, infiniment mobile, ouvert, toujours politiquement chargé. De fait, de nombreux débats féministes sur la validité des « femmes » comme catégorie analytique et politique seraient plus vite résolus si l'on appliquait cette méthode, puisqu'elle nous apprend qu'il est possible d'exprimer un intérêt commun sans assigner des formes de comportement et de condition sociale fixes et uniformes.

Analyser la position sociale des femmes au prisme de l'exploitation capitaliste du travail révèle aussi la continuité entre discrimination sur la base du genre et discrimination sur la base de la race, et nous permet de transcender la politique en termes de droits qui présuppose la permanence de l'ordre social existant et n'arrive pas à affronter les forces sociales antagonistes qui font obstacle

à la libération des femmes. Cependant, comme de nombreuses féministes l'ont signalé, Marx n'a pas toujours appliqué sa propre méthode avec la même rigueur, du moins pas pour la question de la reproduction et des rapports de genre. Comme l'ont montré aussi bien les théoriciennes du mouvement « *Wages for Housework* » (« Un salaire pour le travail ménager ») – Mariarosa Dalla Costa¹, Selma James², Leopoldina Fortunati³ – que des théoriciennes écoféministes comme Maria Mies⁴ et Ariel Salleh⁵, il y a une contradiction flagrante au cœur de la pensée de Marx. Bien qu'il fasse de l'exploitation du travail la clé de la production de la richesse capitaliste, il laisse non théorisés certains des rapports sociaux et des activités qui sont les plus essentiels à la production de la force de travail, comme le travail sexuel, la procréation, le soin des enfants et le travail domestique. Marx a reconnu que notre capacité de travail n'était pas un donné naturel mais un produit de l'activité

1. Mariarosa Dalla Costa, « Women and the Subversion of the Community », in M. Dalla Costa et S. James, *The Power of Women and the Subversion of the Community*, Bristol, Falling Wall Press, 1975 [éd. en français : *Le Pouvoir des femmes et la subversion sociale*, Genève, Librairie Adversaire, 1973].

2. Selma James, *Sex, Race and Class*, Bristol, Falling Wall Press, 1975.

3. Leopoldina Fortunati, *The Arcane of Reproduction. Housework, Prostitution, Labor and Capital*, Brooklyn, Autonomedia, 1995 [éd. originale en italien : *L'Arcano della Riproduzione*, Casalinghe, Prostitute, Operai e Capitale, Venise, Marsilio Editore, 1981].

4. Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*, Londres, Zed Books, 1986.

5. Ariel Salleh, *Ecofeminism as Politics*, op. cit.

sociale¹ qui prend toujours une forme historique spécifique, car «la faim est la faim, mais la faim qui se satisfait avec de la viande cuite, mangée avec fourchette et couteau, est une autre faim que celle qui avale de la chair crue à l'aide des mains, des ongles et des dents²». Pourtant, on ne trouve dans son œuvre publiée aucune analyse du travail domestique, de la famille et des rapports de genre spécifiques au capitalisme, à l'exception de quelques réflexions éparses, comme quoi la première division du travail est dans l'acte sexuel³, l'esclavage est latent dans la famille⁴, etc. Dans le livre 1 du *Capital*, le travail sexuel n'est jamais examiné même sous sa forme payée puisque les prostituées, avec les criminels et les vagabonds,

1. Comme il l'écrit, «La valeur de la force de travail, pareillement à celle de toute autre marchandise, est déterminée par le temps de travail nécessaire à la production donc à la reproduction de cet article spécifique. Dans la mesure où elle est valeur, la force de travail proprement dite ne représente qu'un quantum déterminé de travail social moyen objectivé en elle. La force de travail existe uniquement comme une disposition de l'individu vivant. Sa production présuppose donc l'existence de ce dernier. L'existence de l'individu étant donnée, la production de la force de travail consiste en sa propre reproduction de lui-même ou encore en sa conservation » (Karl

Marx, *Capital*, Vol. 1, Londres, Penguin, 1990, p. 274 [éd. en français : *Le Capital, Critique de l'économie politique, livre 1* (trad. entièrement révisée par Jean-Pierre Lefebvre), Paris, Éditions sociales, 2016, p. 167].

2. Karl Marx, *A Contribution to the Critique of Political Economy*, New York, International Publishers, 1989, p. 197 [éd. en français : *Manuscrit de 1857-1858, «Grundrisse»*, trad. sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions sociales, 1980, p. 26].

3. Marx et Engels, *The German Ideology*, p. 51 [éd. en français : p. 60].

4. *Ibid.*, p. 52 [éd. en français : p. 61].

sont même exclues de la sphère des «*paupers*» (les «pauvres assistés»)¹ et clairement associées à ce *lumpenproletariat* que Marx ravalait dans *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*², le jugeant à jamais incapable de transformer sa condition sociale. La question du travail domestique est réglée en deux notes de bas de page, l'une enregistrant sa disparition des foyers des ouvrières d'usine surmenées pendant la révolution industrielle, et l'autre constatant que la crise provoquée par la guerre civile américaine avait ramené les ouvrières anglaises du textile à leurs tâches domestiques³.

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 797 [éd. en français: p. 625].

2. Karl Marx, *The 18th of Brumaire of Louis Bonaparte*, New York, International Publishers, 1968 [éd. en français: *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte* (trad. de Marcel Ollivier revue par Gérard Cornillet), Paris, Messidor/Éditions sociales, 1984].

3. Il s'agit d'une note de bas de page dans le chapitre «La machinerie et la grande industrie», commentant le remplacement de plus en plus fréquent des ouvriers par des ouvrières suite à l'introduction des machines dans les usines, qui avaient «jet[é] les membres de la famille ouvrière sur le marché du travail» (Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 518 [éd. en français: p. 385]). Il écrit: «[c]omme certaines fonctions familiales, tels la grossesse et l'allaitement, etc.,

ne peuvent être totalement opprimées, les mères de famille confisquées par le capital sont plus ou moins obligées d'engager des remplaçants. Les travaux imposés par la consommation familiale, comme la couture, le raccommodage, etc., doivent être remplacés par l'achat de produits finis. À la diminution de la dépense de travail domestique correspond donc une augmentation de la dépense monétaire. Les coûts de production de la famille ouvrière s'accroissent donc [...]» (*ibid.*, p. 518, n. 39 [éd. en français: p. 385, n. 121]). À propos de ce passage, Leopoldina Fortunati a noté que «Marx n'a réussi à voir le travail ménager que là où le capital l'avait détruit, et il l'a vu à travers la lecture des rapports gouvernementaux qui avaient compris bien plus tôt le

La procréation est généralement traitée comme une fonction naturelle¹ et non comme une forme de travail qui, sous le capitalisme, est subsumée à la reproduction de la main-d'œuvre et donc soumise à une régulation étatique spécifique. Même quand il présente sa théorie de la «surpopulation relative²», Marx mentionne à peine l'intérêt du capital et de l'État pour la capacité reproductive des femmes, mettant la détermination d'une surpopulation sur le compte des exigences de l'innovation technologique³, même s'il affirme que l'exploitation des enfants des ouvriers ajoute une «prime» à leur production⁴.

En raison de ces omissions, de nombreuses féministes ont accusé Marx d'être réductionniste et ont vu l'intégration du féminisme au marxisme comme un processus de subordination⁵. Les

problème posé par l'usurpation du travail ménager [par le travail à l'usine]» (Fortunati, *The Arcane of Reproduction*, p. 169).

1. Marx écrit par exemple que «l'accroissement naturel de la masse des travailleurs ne sature pas les besoins d'accumulation du capital» (Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 794 [éd. en français: p. 623]). Nous soulignons.

2. *Ibid.*, p. 797 sq. [éd. en français: p. 625 sq.].

3. *Ibid.*, p. 782 [éd. en français: p. 612].

4. *Ibid.*, p. 795 [éd. en français: p. 624]. Marx ne spécifie pas,

cependant, qui détermine cette production accrue – une question pertinente si l'on pense que, toujours dans le livre 1 du *Capital*, ses descriptions des rapports maternels dans les quartiers industriels anglais indiquent un rejet des tâches maternelles assez général pour préoccuper les législateurs et les employeurs de l'époque. Voir *ibid.*, p. 521, 521n, 522 [éd. en français: p. 388, p. 388, n. 128, p. 389].

5. Hartman, «The Unhappy Marriage», *art. cit.*, p. 1.

auteures que j'ai citées, cependant, ont montré qu'on pouvait travailler avec les catégories de Marx¹ mais qu'on devait les reconstruire et modifier leur ordre architectural, de sorte que le centre de gravité ne soit plus exclusivement le travail salarié et la production de marchandises mais la production et la reproduction de la force de travail, et tout particulièrement la part de ce travail accomplie par les femmes au sein du foyer. Car ce faisant, on rend visible un nouveau terrain d'accumulation et de lutte, et la vraie mesure de la dépendance du capital à l'égard du travail non payé et la vraie durée de la journée de travail². D'ailleurs, en étendant la théorie marxienne du travail productif de sorte qu'elle intègre le travail reproductif dans ses différentes dimensions, on peut non seulement élaborer une théorie des rapports de genre sous le capitalisme mais parvenir à une compréhension nouvelle de la lutte des classes et des moyens par lesquels le capitalisme se reproduit par la création de régimes de travail

1. Une exception est Maria Mies, qui n'a cessé d'affirmer qu'il était impossible de penser les rapports de genre dans le cadre du marxisme (Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*, op. cit.).

2. Silvia Federici (avec Nicole Cox), «Counterplanning from the Kitchen», in Silvia Federici, *Revolution at Point*

Zero – Housework, Reproduction and Feminist Struggle, Oakland, PM Press, 2012, p. 28-40 [éd. en français : « La contre-offensive des cuisines », in *Point zéro, propagation de la révolution : travail ménager, reproduction sociale, combat féministe* (trad. par Damien Tissot), Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016, p. 45-64].

spécifiques et de formes distinctes de développement inégal et de sous-développement.

En plaçant la reproduction de la force de travail au centre de la production capitaliste, on met au jour un monde de rapports sociaux qui reste invisible chez Marx mais qui est essentiel pour dévoiler les mécanismes qui régulent l'exploitation du travail. Il apparaît ainsi que le travail non payé que le capital tire de la classe travailleuse est bien plus considérable que tout ce que Marx a imaginé, s'étendant à la fois au travail domestique qu'on a attendu des femmes et à l'exploitation des colonies et des périphéries du monde capitaliste. Il y a d'ailleurs une continuité entre la dévaluation de la reproduction de la force de travail au sein du foyer et la dévaluation du travail employé dans les nombreuses plantations que le capitalisme a mises en place dans les régions qu'il a colonisées, aussi bien que dans les bastions de l'industrialisation. Dans les deux cas, non seulement les formes de travail et de coercition à l'œuvre ont été naturalisées, mais elles ont été intégrées à une chaîne de montage mondiale conçue pour réduire le coût de la reproduction des travailleurs salariés. Sur cette chaîne, le travail domestique non payé imparté aux femmes comme leur destin naturel rejoint et relaye le travail de millions de *campesinas*, de petits paysans et de travailleurs informels qui font pousser et produisent pour une misère les marchandises que les travailleurs salariés consomment ou

fournissent à moindre coût les services que leur reproduction exige. D'où les hiérarchies du travail que toute une idéologie raciste et sexiste a essayé de justifier, mais qui montrent uniquement que la classe capitaliste a conservé son pouvoir par un système de gouvernement indirect, divisant efficacement la classe travailleuse, le salaire étant utilisé pour déléguer aux travailleurs hommes le pouvoir sur les non-salariés, à commencer par le contrôle et la supervision des corps et du travail des femmes. Cela signifie que le salaire est non seulement le terrain de confrontation entre le travail et le capital – le terrain sur lequel la classe travailleuse négocie la quantité et la composition du travail socialement nécessaire – mais aussi un instrument pour la création de rapports de force inégaux et de hiérarchies entre les travailleurs, et que la coopération des travailleurs dans le processus de travail ne suffit en rien à unifier la classe travailleuse. Par conséquent, la lutte des classes est un processus bien plus compliqué que Marx ne l'avait supposé. Comme l'ont découvert les féministes, elle doit souvent commencer dans la famille puisque pour lutter contre le capitalisme, les femmes ont dû lutter avec leur mari et leur père, de même que les personnes non blanches ont dû lutter contre les travailleurs blancs et le type de composition de classe particulier que le capitalisme impose par le rapport salarial. Enfin, reconnaître que le travail domestique est le travail

qui produit la main-d'œuvre nous permet de comprendre les identités de genre comme des fonctions du travail et les rapports de genre comme des rapports de production, un déplacement qui libère les femmes de la culpabilité éprouvée chaque fois qu'elles ont voulu refuser le travail domestique, et qui amplifie la portée du principe féministe selon lequel « le personnel est politique ».

Pourquoi Marx a-t-il laissé échapper cette partie du travail reproductif qui est la plus essentielle à la production de la force de travail ? Ailleurs¹, j'ai suggéré qu'on pouvait l'expliquer par les conditions de vie de la classe travailleuse anglaise à l'époque, puisque quand Marx écrivait *Le Capital*, il y avait très peu de travail ménager accompli dans la famille prolétaire (comme Marx lui-même le reconnaissait), les femmes étant employées aux côtés des hommes dans les usines de l'aube au coucher du soleil. Le travail ménager, en tant que branche de la production capitaliste, restait au-delà de l'horizon historique et politique de Marx. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, après deux décennies de révoltes de la classe ouvrière où le spectre du communisme a hanté l'Europe, que la classe capitaliste a commencé à investir dans la reproduction de la force de travail, en même temps que se transformait la forme d'accumulation, avec

1. *Ibid.*, p. 94-95 [éd. en français : p. 149].

le passage de l'industrie légère (basée sur le textile) à l'industrie lourde (basée sur le charbon et l'acier), qui exigeait une discipline de travail plus intensive et une main-d'œuvre moins émaciée. Comme je l'écrivais dans un article récent, « en termes marxien, on peut dire que le développement du travail reproductif et l'émergence consécutive de la ménagère prolétaire à plein temps ont été pour partie les produits de la transition de l'extraction de la "survaleur absolue" à celle de la "survaleur relative" comme mode d'exploitation du travail¹ ». Ils étaient le produit du passage d'un système d'exploitation fondée sur l'allongement absolu de la journée de travail et la destruction à un autre où le raccourcissement de la journée de travail était compensé par une révolution technologique intensifiant le taux d'exploitation. Mais un autre facteur était sans doute la crainte, chez les capitalistes, que la surexploitation à laquelle les ouvriers étaient soumis, du fait de la prolongation absolue de la journée de travail et de la destruction de leurs communs, menait à l'extinction de la classe ouvrière et poussait les femmes à refuser d'accomplir les travaux ménagers et de s'occuper des enfants – un thème qui revient fréquemment dans les rapports officiels commandés par le gouvernement à partir

1. Voir sur ce point Marx, *Capital*, Vol. 1, cinquième partie, chapitre 16 [éd. en français :

cinquième section, chapitre XIV, « Survaleur absolue et relative »].

des années 1840 pour évaluer les conditions de vie et l'état de santé des travailleurs des usines¹. C'est dans cette conjoncture qu'une réforme du travail augmentant l'investissement (en fonds et en travail) du capital dans la reproduction de la main-d'œuvre a été mise en place, à travers une série de lois sur les usines qui ont d'abord réduit, puis supprimé, l'emploi des femmes dans les usines, et augmenté substantiellement le salaire des hommes (il avait augmenté de 40 pour cent à la fin du siècle)². En ce sens, on peut lire la naissance de la ménagère prolétaire à temps plein – un phénomène que le fordisme a accéléré – comme une tentative de

1. *Ibid.*, p. 591, 599, 630 [éd. en français : p. 446, 453, 479-480]. Ces pages évoquent les répercussions de l'emploi des femmes dans les usines sur leur discipline et leur travail reproductif. Comme l'écrit Marx : « Si l'on fait abstraction d'un mouvement ouvrier dont la montée se fait chaque jour plus menaçante, cette limitation du travail de fabrique était dictée par la même nécessité que celle qui répandait le guano sur les champs d'Angleterre. La même cupidité aveugle qui dans un cas avait épuisé la terre avait dans l'autre atteint à sa racine la force vitale de la nation » (*ibid.*, p. 348 [éd. en français : p. 232-233]).

2. Ce n'est pas un hasard si sont promulguées simultanément en Angleterre en 1870 une nouvelle loi sur le mariage

et la loi sur l'éducation (qui introduit le droit à l'instruction primaire universelle), toutes deux marquant un nouveau niveau d'investissement dans la reproduction de la main-d'œuvre. À partir de cette époque, conjointement à l'augmentation du salaire familial, on assiste à une transformation des moyens de distribution de la nourriture et des habitudes alimentaires dans la population britannique, avec l'apparition des premières épiceries de quartier. À la même période, la machine à coudre commence à faire son entrée dans le foyer prolétaire. Voir Eric J. Hobsbawm, *Industry and Empire Vol. II, 1750 to the Present Day: The Making of Modern Society*, New York, Pantheon Books, 1968, p. 135-136, 141.

restitution aux travailleurs salariés hommes des communs qu'ils avaient perdus avec l'avènement du capitalisme, sous la forme d'un vaste réservoir de travail non payé effectué par les femmes.

Ces réformes ont marqué « la transition vers l'État moderne », en tant que planificateur de la construction de la famille prolétaire et de la reproduction de la main-d'œuvre¹. Mais ce qui sautait particulièrement aux yeux au moment où Marx écrivait *Le Capital*, c'est sans doute le fait que les travailleurs ne pouvaient pas se reproduire eux-mêmes. C'est ce qui peut expliquer en partie peut-être que le travail ménager soit presque inexistant dans son œuvre. Il est probable, cependant, que Marx ait aussi ignoré le travail domestique parce qu'il représentait le type de travail même que, pour lui, l'industrie moderne devait et allait remplacer, et il n'a pas su voir que la coexistence de différents régimes de travail resterait une composante essentielle de la production et de la discipline de travail capitalistes.

Je crois que Marx a ignoré le travail domestique parce que ce type de travail n'avait pas les caractéristiques qu'il jugeait essentielles à l'organisation capitaliste du travail, qu'il identifiait avec l'industrialisation à grande échelle – le modèle de production ultime selon lui. Accompli au sein du

1. Fortunati, *The Arcane of Reproduction*, p. 173.

foyer, organisé de manière non collective, non coopérative et maintenu à un niveau de développement technologique limité, même à l'apogée de la vie domestique, au xx^e siècle, le travail ménager a continué à être classé par les marxistes comme un vestige des formes précapitalistes de production. Comme Dolores Hayden l'a souligné dans *The Grand Domestic Revolution*, même quand ils appelaient à un travail domestique socialisé, les penseurs socialistes ne pensaient pas qu'un tel travail puisse jamais avoir du sens¹ et, comme August Bebel, ils imaginaient un temps où le travail ménager se réduirait à un minimum². Il a fallu une révolte des femmes contre le travail ménager dans les années 1960 et 1970 pour prouver que le travail domestique était du « travail socialement nécessaire³ » au sens capitaliste, que même s'il n'est pas organisé sur une base industrielle, il est extrêmement productif et que dans une très large mesure, c'est un travail qui ne peut pas être mécanisé ; car reproduire les personnes en lesquelles réside la force de travail

1. Dolores Hayden, *The Grand Domestic Revolution*, Cambridge, MIT Press, 1985, p. 6.

2. August Bebel, *Women under Socialism*, New York, Schocken Books, 1971 [éd. originale en allemand : *Die Frau und der Sozialismus*, 1879 ; 1^{re} éd. en français : *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir*, trad. d'Henri Ravé, Paris, G. Carré, 1891].

3. « Le temps de travail socialement nécessaire est le temps de travail qu'il faut pour faire apparaître une valeur d'usage quelconque dans les conditions de production normales d'une société donnée et avec le degré social moyen d'habileté et d'intensité du travail » (Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 129 [éd. en français : p. 43]).

exige toutes sortes de services tant affectifs que physiques qui sont par nature interactifs et nécessitent donc une main-d'œuvre importante. Ce constat a déstabilisé encore un peu plus le cadre théorique et politique marxien, nous amenant à repenser l'un des grands principes de la théorie de la révolution de Marx : l'hypothèse qu'avec le développement du capitalisme, toutes les formes de travail seraient industrialisées et surtout, que le capitalisme et l'industrie moderne étaient des conditions préalables pour libérer l'humanité de l'exploitation.

Machinerie, industrie moderne et reproduction

Marx supposait que le capitalisme et l'industrie moderne devaient préparer le terrain à l'avènement du communisme parce qu'il était convaincu que sans un bond dans la productivité du travail, l'humanité serait condamnée à un conflit sans fin provoqué par la pénurie, le dénuement et la lutte pour le nécessaire¹. Il voyait aussi l'industrie moderne comme l'incarnation d'une rationalité supérieure, qui s'imposait au monde par des mobiles sordides mais qui nous inculquait des attitudes à même de développer pleinement nos facultés et qui nous libérait du travail. Pour

1. Marx et Engels, *The German Ideology*, p. 56 [éd. en français : p. 64].

Marx, non seulement l'industrie moderne est le moyen de limiter le «travail socialement nécessaire» mais c'est le modèle même du travail, inculquant aux travailleurs l'uniformité, la régularité et les principes du développement technologique, nous permettant par là de nous livrer de manière interchangeable à différents types de travail¹, ce à quoi ne parviendraient jamais (nous rappelle-t-il) l'ouvrier spécialisé de la manufacture ni même l'artisan attaché à son métier.

Le capitalisme, dans ce contexte, est la main dure qui fait advenir la grande industrie, ouvrant la voie à la concentration des moyens de production et à la coopération dans le processus de travail, des évolutions que Marx jugeait essentielles à l'expansion des forces productives et à l'augmentation de la productivité du travail. Pour lui, le capitalisme est aussi le fouet qui dresse les humains aux exigences de l'autonomie que sont, par exemple, la nécessité de produire plus que ce dont on a besoin pour survivre et la faculté de coopération sociale à grande échelle². La lutte des classes joue un rôle important dans ce processus. La résistance des travailleurs à l'exploitation contraint la classe capitaliste à révolutionner la production de façon à économiser le travail dans une sorte de conditionnement mutuel, en réduisant continuellement le rôle du travail dans

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 618 [éd. en français : p. 470].

2. *Ibid.*, p. 775 [éd. en français : p. 606].

la production de richesse et en remplaçant les gens par des machines pour les tâches auxquelles ils n'ont cessé de chercher à se soustraire tout au long de l'histoire. Marx pensait qu'une fois ce processus achevé, quand l'industrie moderne aurait réduit le travail socialement nécessaire à un minimum, une nouvelle ère commencerait où nous serions enfin maîtres de notre existence et de notre environnement naturel, et où non seulement nos besoins seraient satisfaits mais nous serions libres de consacrer notre temps à des buts plus élevés.

Il n'expliquait pas comment devait se produire cette rupture sinon par une série de métaphores suggérant qu'une fois arrivées à leur plein développement, les forces productives briseraient la coquille qui les enveloppe en déclenchant une révolution sociale. Là encore, il n'explicitait pas comment nous reconnâtrions *le moment* où les forces productives seraient mûres pour la révolution, suggérant seulement que ce moment viendrait avec l'extension des rapports capitalistes à la planète entière, avec l'homogénéisation et l'universalisation des forces productives et des capacités correspondantes du prolétariat au niveau mondial¹.

1. Marx et Engels, *The German Ideology*, p. 55 et suivantes [éd. en français : p. 63 et suivantes]; Karl Marx et Friedrich Engels, *The Communist Manifesto*, Londres, Penguin Classics, 1967

[éd. en français : *Manifeste du Parti communiste* (trad. de Laura Lafargue, revue par F. Engels puis Gérard Cornillet), Paris, Messidor/Éditions sociales, 1986].

Sa vision d'un monde où les êtres humains peuvent utiliser les machines pour se libérer du besoin et du labeur et où le temps libre devient la mesure de la richesse n'en a pas moins exercé une immense attraction. Chez André Gorz, l'image d'une société post-industrielle/sans travail où les gens se consacrent à leur propre épanouissement doit beaucoup à Marx¹. En témoigne aussi la fascination du mouvement autonome italien pour le « Fragment sur les machines » dans les *Grundrisse*, le lieu où cette vision est présentée le plus franchement. Antonio Negri en particulier, dans *Marx au-delà de Marx*, y voit l'aspect le plus révolutionnaire de la théorie de Marx. Il est vrai que les pages des Cahiers VI et VII où Marx décrit un monde sur lequel la loi de la valeur a cessé de régner, la science et la technologie ayant éliminé le travail vivant du processus de production, et où les travailleurs ne font plus que surveiller les machines, manifestent une puissance

1. André Gorz, *A Farewell to the Working Class*, Londres, Pluto, 1982 [éd. originale en français : *Adieux au prolétariat – Au-delà du socialisme*, Paris, Galilée, 1980]. Voir également André Gorz, *Paths to Paradise: On the Liberation from Work*, Londres, Pluto, 1985 [éd. originale en français : *Les Chemins du paradis – L'agonie du capital*, Paris, Galilée, 1983]. Sur ce sujet, lire

également Edward Granter, *Critical Social Theory and the End of Work*, Burlington (VT), Ashgate, 2009. Granter souligne que l'idée de Gorz d'une société où le temps libre est la mesure de la richesse est une idée marxienne, et de fait Gorz fait explicitement référence à Marx en citant les *Grundrisse* (Granter, *Critical Social Theory*, p. 121).

d'anticipation stupéfiante¹. Pourtant, en tant que féministes en particulier, nous sommes bien placées aujourd'hui pour voir combien les pouvoirs qu'un système de production automatisé peut mettre à notre disposition sont illusoires. Nous pouvons voir que «le système industriel soi-disant hyper-productif» que Marx admirait tant «est en réalité un parasite pour la Terre comme elle n'en a pas connu dans toute l'histoire de l'humanité²» et que la vitesse à laquelle il la dévore actuellement projette une grande ombre sur l'avenir. En avance sur son temps, comme Salleh l'a noté³, pour reconnaître l'interaction entre l'humanité et la nature, Marx a eu l'intuition de ce processus quand il observait que l'industrialisation de l'agriculture épuise le sol autant qu'elle épuise le travailleur⁴. Mais il pensait

1. Negri, *Marx beyond Marx* [éd. en français: *Marx au-delà de Marx*], op. cit.

2. Otto Ulrich, «Technology» in Wolfgang Sachs (éd.), *The Development Dictionary: A Guide to Knowledge as Power*, Londres, Zed Books, 1993, p. 281.

3. Salleh, *Ecofeminism as Politics*, op. cit., p. 70.

4. Comme il l'explique à la fin du chapitre «La machinerie et la grande industrie» : «tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol ; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité

pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de sa fertilité. Plus un pays, comme, par exemple, les États-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme arrière-plan de son développement et plus ce processus de destruction est rapide. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du processus social de production qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur» (Marx, *Capital*, Vol. 1, p. 638 [éd. en français : p. 485-486]).

visiblement que cette tendance pouvait être inversée et qu'une fois aux mains des travailleurs, les moyens de production pourraient être remis au service d'objectifs positifs, qu'ils pourraient être employés à étendre la richesse sociale et naturelle au lieu de l'épuiser, et que la fin du capitalisme était si imminente que le tort infligé à la Terre par le processus d'industrialisation à but lucratif en serait limité.

Sur tout cela, il se trompait complètement. Les machines ne sont pas produites par des machines, par une sorte d'immaculée conception. Si on prend l'exemple de l'ordinateur, on voit que même la machine la plus ordinaire est un désastre écologique, qui exige des tonnes de sol et d'eau et une énorme quantité de travail humain pour sa production¹. Sachant qu'il s'en produit des milliards, on peut conclure que, comme les moutons dans l'Angleterre du xvi^e siècle, les machines sont aujourd'hui en train de «manger la Terre», et à un rythme tel que même si une révolution devait advenir dans un futur proche, il faudrait un travail prodigieux pour rendre cette planète à nouveau habitable². En outre, les machines exigent une infrastructure matérielle et culturelle qui affecte

1. Saral Sarkar, *Eco-Socialism or Eco-Capitalism? A Critical Analysis of Humanity's Fundamental Choices*, Londres, Zed Books, 1999, p. 126-127.

2. Qu'on pense par exemple au travail nécessaire pour surveiller et neutraliser les effets nocifs des déchets nucléaires accumulés sur toute la planète.

non seulement nos communs naturels – terres, bois, eau, mer, rivières et côtes – mais aussi notre psyché et nos rapports sociaux, modelant les subjectivités, créant de nouveaux besoins et de nouvelles habitudes, produisant des dépendances qui hypothèquent à leur tour notre avenir. C'est ce qui explique en partie pourquoi, un siècle et demi après la publication du livre 1 du *Capital*, le capitalisme ne montre pas de signe de dissolution, alors que les conditions objectives que Marx jugeait nécessaires à la révolution sociale sont plus que favorables. Ce que nous voyons au contraire, c'est un régime d'accumulation primitive permanente, rappelant les enclosures du xvi^e siècle, organisé cette fois par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale, avec une cohorte de compagnies minières et agroalimentaires qui, en Afrique, en Asie et en Amérique latine, exproprient les petits producteurs et privatisent les terres communes pour en tirer le lithium, le coltan et les diamants nécessaires à l'industrie moderne¹. Il faut aussi souligner qu'il n'est pas un seul des moyens de production développés par le

1. Voir Silvia Federici, « War Globalization and Reproduction », in Silvia Federici, *Revolution at Point Zero – Housework, Reproduction and Feminist Struggle*, Oakland, PM Press, 2012, p. 76-84 [éd. en français: « Guerre,

mondialisation, reproduction », in Silvia Federici, *Point zéro, propagation de la révolution: travail ménager, reproduction sociale, combat féministe* (trad. par Damien Tissot), Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016, p. 121-135].

capitalisme qui puisse être repris et affecté sans problème à un autre usage. De même (comme nous allons le voir) qu'on ne peut pas s'emparer de l'État, on ne peut pas s'emparer de l'industrie, de la science et de la technologie capitalistes, dans la mesure où la finalité pour laquelle elles ont été créées détermine leur constitution et leur mode de fonctionnement.

Que l'on ne puisse simplement s'approprier l'industrie et la technologie modernes et les reprogrammer à d'autres fins, c'est ce que montre très bien le développement des industries nucléaires et chimiques, qui ont empoisonné la planète et fourni à la classe capitaliste un immense arsenal, qui nous menace aujourd'hui d'anéantissement ou, tout au moins, de destruction mutuelle des classes antagonistes. Comme l'a dit Otto Ulrich, «l'accomplissement le plus remarquable de la technologie scientifiée est incontestablement l'augmentation de la puissance destructive de la machine de guerre¹». De même l'approche capitaliste rationnelle de l'agriculture, que Marx opposait aux méthodes de culture censément irrationnelles du petit producteur², a détruit l'abondance, la

1. Ullrich, «Technology»,
art. cit., p. 227.

2. Karl Marx, *Capital*, Vol. 3,
Londres, Penguin, 1991, p. 948-
949 [éd. en français: *Le Capital*,
Critique de l'économie politique,

*Livre troisième, Le procès d'ensemble
de la production capitaliste*, trad. de
C. Cohen-Solal et Gilbert Badia,
Paris, Éditions sociales, 1974,
p. 190-192].

diversité et la valeur nutritionnelle des aliments et il faudra en rejeter l'essentiel dans une société où la production sera réellement destinée aux êtres humains et non plus le but de l'humanité.

Il y a un autre élément qui nous amène à mettre en cause la conception marxienne de la fonction de la technologie dans la formation d'une société communiste, en particulier considérée d'un point de vue féministe. Un communisme fondé sur la machine repose sur une organisation du travail qui exclut les activités les plus fondamentales des êtres humains sur cette planète. Comme je l'ai déjà mentionné, le travail reproductif que l'analyse de Marx ignore est, dans une large mesure, un travail qui ne peut pas être mécanisé. En d'autres termes, la vision marxienne d'une société où le travail nécessaire peut être réduit drastiquement par l'automatisation se heurte au fait que la plus grosse partie du travail accompli sur terre est par nature éminemment relationnel et se prête difficilement à la mécanisation. Idéalement, dans une société postcapitaliste, un certain nombre de corvées ménagères seraient mécanisées et on pourrait sans doute compter sur de nouvelles formes de communication pour nous tenir compagnie, nous former et nous informer, une fois que nous serons en mesure de contrôler quel type de technologie est produit, à quelles fins et dans quelles conditions. Mais comment mécaniser l'action de donner le bain à un enfant, de

le câliner, de le consoler, de l'habiller et de lui donner à manger, de fournir des services sexuels ou d'aider les malades et les personnes âgées dépendantes? Quelle machine serait capable d'intégrer les savoir-faire et les affects nécessaires à toutes ces tâches? Il y a eu des tentatives avec les *nursebots* [robots infirmiers]¹ et les *lovebots* [robots sexuels] interactifs et il est possible qu'on assiste à la production de mères mécaniques dans le futur. Mais en supposant qu'on puisse se payer de tels appareils, il faut se demander à quel coût émotionnel on les introduirait dans nos foyers à la place du travail vivant. Mais si le travail reproductif ne peut être mécanisé que partiellement, le projet marxien qui fait reposer l'accroissement de la richesse matérielle sur l'automatisation et la réduction du travail nécessaire s'effondre; car le travail domestique, et le soin des enfants en particulier, constitue la plus grande part du travail accompli sur cette planète. Le concept même de travail socialement nécessaire perd alors beaucoup de sa force. Comment définir le travail socialement nécessaire si le premier secteur d'activité, et le plus indispensable, n'en est pas reconnu comme une part essentielle? Et quels critères, et quels principes, devront gouverner l'organisation du

1. Nancy Folbre, «Nursebots to the Rescue? Immigration, Automation, and Care»,

Globalizations, 3, n° 3, septembre 2006, p. 356.

travail de soin, du travail sexuel et de la procréation si ces activités ne sont pas considérées comme relevant du travail socialement nécessaire ?

Le scepticisme croissant quant à la possibilité de réduire significativement le travail domestique par la mécanisation est l'une des raisons qui expliquent le regain d'intérêt chez les féministes pour des formes plus collectives de reproduction et les expérimentations visant à la création de communs reproductifs, en redistribuant le travail à un nombre de sujets plus important que ne peut en offrir la famille nucléaire¹. Exemple à ce titre est « The Grand Domestic Revolution », un projet de recherche vivant toujours en cours, inspiré par le travail de Dolores Hayden, à l'initiative d'artistes, de designers et d'activistes à Utrecht (Pays-Bas), afin d'explorer les possibilités de transformer la sphère domestique aussi bien que les quartiers et les villes et de construire « de nouvelles façons de vivre et de travailler en commun ». Dans le même temps, sous la pression de la crise économique, les luttes pour défendre nos communs naturels (terres, eau, forêts) et la création d'activités de mise en commun (achats et cuisine collectifs, jardinage

1. Sur ce sujet, voir Silvia Federici, « Feminism and the politics of the Commons in an Era of Primitive Accumulation », in *Revolution at Point Zero – Housework, Reproduction and Feminist Struggle*, op. cit.,

p. 138-148 [éd. en français : « Le féminisme et la politique des biens communs en période d'accumulation primitive », in *Point zéro, propagation de la révolution*, op. cit., p. 217-232].

urbain, par exemple) se multiplient. Il est aussi significatif qu'« en dépit de la colonisation et des transferts de technologie, le plus gros des besoins quotidiens du monde continue à être satisfait par des cultivatrices du Tiers-Monde qui échappent au lien monétaire » et avec des moyens technologiques très limités, souvent en cultivant des terres publiques inusitées¹. En ces temps de programmes d'austérité génocidaires, le travail de ces cultivatrices est une question de vie ou de mort pour des millions de personnes². Pourtant, c'est précisément ce type de travail de subsistance dont Marx pensait qu'il devait être éliminé, puisqu'il considérait la rationalisation de l'agriculture – c'est-à-dire son organisation sur des bases scientifiques et à grande échelle – comme « un des grands résultats du mode capitaliste de production » et soutenait qu'il ne

1. Salleh, *Ecofeminism as Politics*, op. cit., p. 79 ; Federici, « Feminism and the politics of the Commons in an Era of Primitive Accumulation », art. cit., p. 138-148 [éd. en français : p. 217-232].

2. D'après le Fonds des Nations unies pour la population, en 2001, « près de 200 millions de citoyens » cultivaient des produits destinés à l'alimentation, permettant de « nourrir au moins en partie environ un milliard de personnes » (United Nations Population Fund, *State of the World Population 2001*, New York, Nations unies, 2001). Un rapport de

2011 du Worldwatch Institute, « Farming the Cities Feeding an Urban Future », confirme l'importance de l'agriculture urbaine de subsistance.

« Actuellement, environ 800 millions de personnes dans le monde pratiquent l'agriculture urbaine, assurant entre 15 et 20 pour cent de la production alimentaire mondiale », notait le communiqué de presse publié à sa sortie (« State of the World 2011 : Innovations that Nourish the Planet », communiqué de presse du 16 juin 2011 [il n'est plus en ligne]).

serait possible d'y parvenir que par l'expropriation du producteur direct¹.

Sur le mythe du progressisme du capitalisme

S'il faut faire la critique de la vision marxienne d'une humanité libérée du labeur et du besoin par l'industrialisation, il y a d'autres raisons de rejeter la croyance de Marx dans la nécessité et le progressisme du capitalisme. Premièrement, cette théorie sous-estime le savoir et la richesse produits par les sociétés non capitalistes et elle ignore à quel point le capitalisme a bâti son pouvoir sur leur appropriation – un point essentiel si l'on ne veut pas être hypnotisé par l'avancement du savoir sous le capitalisme et paralysé dans notre volonté d'en sortir. Il est d'ailleurs important politiquement de rappeler que des milliers d'années avant l'avènement de la mécanisation, les sociétés que le capitalisme a détruites sont parvenues à un haut niveau de développement du savoir et des technologies, puisqu'elles avaient appris à naviguer sur de vastes étendues d'eaux, découvert par la simple observation nocturne les principales constellations, inventé les cultures qui ont maintenu la vie humaine sur toute la

1. Marx, *Capital*, Vol. 3, *op. cit.*, p. 754-755 [éd. en français: t. III, p. 10].

planète¹. En témoigne l'incroyable diversité de graines et de plantes que les Amérindiens ont su développer, atteignant une maîtrise de la technologie agricole encore insurpassée, avec plus de 200 variétés de maïs et de pommes de terre inventées rien qu'en Mésio-Amérique – tout le contraire de la destruction de la diversité aux mains de l'agriculture capitaliste scientifiquement organisée à laquelle nous assistons actuellement².

Le capitalisme n'a pas inventé la coopération sociale ou les relations à grande échelle, comme Marx appelait les échanges commerciaux et culturels. Au contraire, l'avènement du capitalisme a détruit des sociétés qui avaient été liées par des rapports de propriété collective et des formes de travail coopératives autant que par de vastes réseaux commerciaux. Les systèmes de travail éminemment coopératifs étaient la norme, avant la colonisation, de l'océan Indien aux Andes. Rappelons seulement le système de l'*ayllu* en Bolivie et au Pérou et les systèmes de terres collectives africains qui ont survécu jusqu'au xxi^e siècle,

1. Clifford D. Conner, *A People's History of Science: Miners, Midwives, and « Low Mechanics »*, New York, Nation Books, 2005 [éd. en français: *Histoire populaire des sciences*, trad. d'Alexandre Freiszsmuth, Montreuil, L'Échappée, 2011].

2. Jack Weatherford, *How the*

Indians of the Americas Transformed the World, New York, Fawcette Columbine, 1988 [éd. en français: *Ce que nous devons aux Indiens d'Amérique, et comment ils ont transformé le monde*, trad. de Manuel Van Thienen, Paris, Albin Michel, 1993].

autant de contrepoints aux idées de Marx sur « l'isolement de la vie rurale » (« *the isolation of rural life*¹ »). En Europe aussi, le capitalisme a détruit une société de communs, fondée matériellement non seulement sur l'usage collectif de la terre et les rapports de travail collectifs mais aussi sur la lutte quotidienne contre le pouvoir féodal, qui a créé de nouvelles formes de vie coopératives comme celles expérimentées par les mouvements hérétiques (cathares, vaudois, etc.) que j'ai analysés dans *Caliban and the Witch*². Naturellement, pour l'emporter, le capitalisme a dû exercer des violences et des destructions considérables – l'extermination de milliers de femmes au cours de deux siècles de chasses aux sorcières notamment –, venant à bout d'une résistance qui, au xvi^e siècle, avait pris la forme des guerres paysannes. Loin d'être un vecteur de progrès, le développement du capitalisme a été la contre-révolution qui a brisé la montée des nouvelles formes de communalisme nées dans la lutte et détruit les formes qui pouvaient exister sur les domaines féodaux, fondées sur l'usage partagé des communaux.

1. Sur cette traduction [en anglais du *Communist Manifesto*: *isolation* plutôt qu'*idiocy* (Ndt)], voir Hal Draper, *The Adventures of the Communist Manifesto*, Berkeley, Center for Socialist History, 1998, paragraphe 28.

2. Silvia Federici, *Caliban and*

the Witch – Women, the body and primitive accumulation, New York, Autonomedia, 2004 [éd. en français: *Caliban et la sorcière*, trad. par le collectif Senonevero, revue et complétée par Julien Guazzini, Genève/Paris/Marseille, Entremonde, 2014].

On doit ajouter à cela qu'il faut bien plus que le développement de la grande industrie pour créer l'association et la réunion révolutionnaire de producteurs libres que Marx imaginait à la toute fin du livre 1 du *Capital*¹. Le capital et la grande industrie peuvent bien accroître la « concentration [...] des moyens de production » et la coopération dans le processus de travail du fait de la division du travail², mais la coopération qu'exige un processus révolutionnaire est qualitativement différente du facteur technique que Marx décrit comme étant (avec la science et la technologie) « la forme fondamentale du mode de production capitaliste³ ». On peut même se demander si l'on peut parler de coopération dans le cas de rapports de travail qui, n'étant pas contrôlés par les travailleurs eux-mêmes, ne suscitent pas de décisions indépendantes en dehors du moment de résistance où l'organisation capitaliste du processus de travail est brisée. On ne peut pas ignorer non plus qu'en réalité, la coopération en laquelle Marx admirait la marque de l'organisation capitaliste du travail est devenue possible historiquement par la destruction des savoir-faire et de la coopération que les travailleurs déployaient dans leur lutte⁴.

1. Marx, *Capital*, Vol. 1, *op. cit.*, p. 930n [éd. en français : p. 736, n. 252].

2. *Ibid.*, p. 927 [éd. en français : p. 608].

3. *Ibid.*, p. 454 [éd. en français : p. 331].

4. Sur ce sujet, voir Marx, *Capital*, Vol. 1, *op. cit.*, p. 563-568 [éd. en français : p. 422-427].

Deuxièmement, supposer que le développement capitaliste a toujours été inévitable, pour ne pas dire nécessaire ou désirable, à tout moment de l'histoire passée ou présente, c'est nous placer dans le camp des adversaires des luttes que les gens ont menées pour y résister. Mais peut-on dire que les hérétiques, les anabaptistes, les bêcheux (*diggers*), les marrons et tous les rebelles qui ont résisté à l'enclosure de leurs communs ou combattu pour construire un ordre social égalitaire, écrivant sur leurs étendards, à l'instar de Thomas Müntzer, *omnia sunt communia* (« Tout est commun »), étaient à contre-courant de l'histoire, du point de vue de la libération humaine ? Ce n'est pas une question en l'air. Car l'extension des rapports capitalistes, ce n'est pas seulement de l'histoire ancienne, c'est un processus en cours, qui exige toujours du feu et du sang, et qui suscite toujours une immense résistance qui freine indubitablement l'extension du travail salarié et la subsomption capitaliste de toutes les formes de production existantes sur la planète.

Dans « La lutte entre le travailleur et la machine », Marx écrit : « Le moyen de travail tue le travailleur. » Non seulement les capitalistes utilisent les machines pour se libérer de leur dépendance à l'égard de la main-d'œuvre mais la machinerie est « l'arme de guerre

la plus puissante pour écraser les soulèvements ouvriers [...]. On pourrait écrire toute une histoire des inventions, depuis 1830, qui n'ont vu le jour que comme armes de guerre du capital contre des émeutes ouvrières » (*ibid.*, p. 559, 562-563 [éd. en français : p. 418, 421-422]).

Troisièmement, postuler que le capitalisme est nécessaire et progressiste, c'est sous-estimer une chose que j'ai soulignée tout au long de ce chapitre : le développement capitaliste n'est pas, du moins pas en premier lieu, le développement des capacités humaines et en particulier de la coopération sociale, comme l'avait prévu Marx. C'est aussi le développement des rapports de force inégaux, des hiérarchies et des divisions, qui génèrent à leur tour des idéologies, des intérêts et des subjectivités qui constituent une force sociale destructrice. Naturellement, face aux campagnes néolibérales parfaitement orchestrées pour privatiser ce qu'il reste de ressources publiques et collectives, ce ne sont pas les communautés les plus industrialisées mais les plus soudées qui ont été capables de résister à la vague privatisatrice, et parfois de la refouler. Comme l'ont montré les luttes des peuples indigènes – la lutte des Quechuas et des Aymaras contre la privatisation de l'eau en Bolivie¹, les luttes des U'wa contre la destruction de leurs terres par les forages pétroliers en Colombie (parmi bien d'autres exemples) – ce n'est pas là où le développement capitaliste est à son comble mais là où les liens communautaires sont les plus forts que l'expansion capitaliste est stoppée, voire

1. Raquel Gutiérrez Aguilar,
*Los Ritmos del Pachakuti :
Levantamiento y Movilización en*

Bolivia (2000-2005), Mexico,
Sisifo Ediciones, 2009.

contrainte de reculer. De fait, tandis que la perspective d'une révolution mondiale nourrie par le développement capitaliste s'éloigne, la reconstitution de communautés dévastées par des politiques racistes et sexistes et des séries d'enclosures à répétition n'apparaît pas seulement comme une condition objective, mais bien comme une condition nécessaire du changement social.

*Du communisme aux communs :
une perspective féministe*

Aujourd'hui, s'opposer aux divisions que le capitalisme a créées sur la base de la race, du genre, de l'âge, réunir ce qu'il a séparé dans nos vies et reconstituer un intérêt collectif doivent donc être des priorités politiques pour les féministes et les autres mouvements en faveur de la justice sociale. C'est bien, en dernière analyse, l'enjeu de la politique des communs, qui, sous son expression la plus intéressante, présuppose un partage des richesses, la prise de décision collective et une révolution dans notre rapport à nous-mêmes et aux autres. Car la coopération sociale et la création de savoir que Marx attribuait au travail industriel ne peuvent se construire que par des activités auto-organisées qui « font du commun » (*commoning activities*) – jardinage urbain, banques de temps, code source ouvert (*open sourcing*) –, qui supposent, en même temps qu'elles produisent,

de la communauté. En ce sens, dans la mesure où elle vise à reproduire nos vies sous des formes qui renforcent la solidarité et pose des limites à l'accumulation du capital¹, la politique des communs traduit pour partie l'idée marxienne du communisme comme abolition de l'état actuel. On pourrait aussi soutenir qu'avec le développement des communs numériques – l'essor des mouvements pour le logiciel libre et la culture libre – nous sommes en train de nous rapprocher de cette universalisation des facultés humaines que Marx avait prévue comme une conséquence du développement des forces productives. Mais la politique des communs est un tournant radical par rapport à ce que le communisme a signifié dans la tradition marxiste et dans une bonne partie de l'œuvre de Marx, à commencer par le *Manifeste du Parti communiste*. Il y a un certain nombre de différences cruciales entre la politique des communs et le communisme qui ressortent, notamment quand on les considère d'un point de vue féministe et écologiste.

Les communs, dans le discours d'auteures féministes comme Vandana Shiva, Maria Mies, Ariel Salleh, et dans la pratique de la base militante de certaines organisations, n'attendent pas pour être réalisés le développement des forces productives

1. Massimo De Angelis, *The Beginning of History: Value*

Struggles and Global Capital, Londres, Pluto Press, 2007.

ou la mécanisation de la production, encore moins une extension mondiale des rapports capitalistes – les conditions préalables du projet communiste de Marx. Au contraire, ils luttent contre les menaces que représente pour eux le développement capitaliste et ils revalorisent les savoirs et les technologies propres à un lieu¹. Ils ne posent pas un lien nécessaire entre le développement scientifique/technologique et le développement intellectuel/moral, qui est l'une des prémisses de la conception marxienne de la richesse sociale. Ils mettent également au centre de leur projet politique la restructuration de la reproduction comme terrain crucial de transformation des rapports sociaux, subvertissant ainsi la structure de valeurs de l'organisation capitaliste du travail. Ils tentent, notamment, de rompre l'isolement qui a caractérisé le travail domestique sous le capitalisme, non pas pour le réorganiser à une échelle industrielle mais pour créer des formes de travail de soin plus coopératives.

Les communs se déclinent au pluriel, dans l'esprit du slogan zapatiste « Un non, beaucoup de ouïs » (« *Un no, muchos síes* »), qui reconnaît l'existence de différentes trajectoires historiques

1. Maria Mies et Vandana Shiva, *Ecofeminism*, Londres, ZED Books, 1986 [éd. en français: *Écoféminisme*, trad. d'Édith Rubinstein, Paris/

Montréal, L'Harmattan, 1998]; The Ecologist, *Whose Common Future? Reclaiming the Commons*, Philadelphie, Earthscan, 1993.

et culturelles et la multiplicité des retombées sociales compatibles avec l'abolition de l'exploitation. Car si l'on reconnaît que la circulation des idées et du savoir-faire technologique peut être une force historique positive, la perspective d'une universalisation des savoirs, des institutions et des comportements fait l'objet d'une opposition de plus en plus marquée, puisqu'elle apparaît non seulement comme un héritage colonial, mais aussi comme un projet qui n'est réalisable qu'au prix de la destruction des vies et des cultures locales. Surtout, les communs n'ont pas besoin de l'appui d'un État pour exister. Même s'il subsiste encore dans les cercles radicaux un certain désir d'État comme forme transitoire, supposée nécessaire pour éliminer les intérêts capitalistes trop bien établis et administrer ces éléments de la richesse commune qui exigent une planification à grande échelle (eau, électricité, services de transport, etc.), la forme État est aujourd'hui en crise, et pas seulement chez les féministes et dans les autres cercles radicaux. La popularité de la politique des communs est d'ailleurs directement liée à la crise de la forme État, rendue particulièrement évidente par l'échec du socialisme réel et l'internationalisation du capital. Comme John Holloway l'a dit avec beaucoup de force dans *Change the World without Taking Power*, s'imaginer qu'on peut utiliser l'État pour faire naître un monde plus juste, c'est lui attribuer une existence autonome,

indépendante du réseau de rapports sociaux qui le lie inextricablement à l'accumulation du capital et le contraint à reproduire le conflit social et les mécanismes d'exclusion. C'est aussi ignorer le fait que « les rapports sociaux capitalistes n'ont jamais été limités par les frontières étatiques » mais qu'ils sont constitués au niveau mondial¹. En outre, le prolétariat mondial étant divisé par des hiérarchies fondées sur la race et le genre, la « dictature du prolétariat », concrétisée dans une forme étatique, risquerait de devenir la dictature de la composante blanche et masculine de la classe travailleuse. Car il faut s'attendre à ce que ceux qui disposent de davantage de pouvoir social dirigent le processus révolutionnaire vers des objectifs susceptibles de maintenir leurs privilèges.

Après des décennies de votes et d'attentes trahies, il y a désormais un profond désir dans tous les pays, notamment chez les plus jeunes, de reconquérir le pouvoir de transformer nos vies, de reconquérir le savoir et la responsabilité que, dans un État prolétarien, nous aliénerions à une institution englobante qui en nous représentant nous remplacerait. Ce serait une catastrophe. Car

1. John Holloway, *Change the World without Taking Power: The Meaning of Revolution Today*, Londres, Pluto Press, 2002, p. 14, 95 [éd. en français: *Changer le monde sans prendre le pouvoir: le*

sens de la révolution aujourd'hui, trad. de Sylvie Bosserelle, Paris/Montréal, Syllepse/Lux, 2007, p. 32 – traduction légèrement modifiée].

au lieu de créer un nouveau monde, nous abandonnerions ce processus d'auto-transformation sans lequel aucune nouvelle société n'est possible et reconstituerions les conditions mêmes qui nous rendent aujourd'hui passifs, y compris face aux injustices institutionnelles les plus flagrantes. L'un des attrait des communs en tant que « forme embryonnaire d'une nouvelle société » est précisément qu'ils représentent un pouvoir qui vient d'en bas, et non de l'État, et qui repose sur la coopération et des formes de décision collectives, et non sur la coercition¹. En ce sens, l'esprit des communs fait écho à l'idée d'Audre Lorde, « on ne démolira jamais la maison du maître avec les outils du maître² », et je suis convaincue que si Marx était parmi nous aujourd'hui, il serait d'accord sur ce point. Car même s'il ne s'est pas beaucoup attardé sur les ravages de l'organisation du sexisme et du racisme par le capitalisme et s'il s'est peu intéressé à la transformation de la subjectivité du prolétariat,

1. John Holloway, *Crack Capitalism*, Londres, Pluto Press, 2010, p. 29 [éd. en français :

Crack capitalism : 33 thèses contre le capital, trad. de José Chatroussat, Paris, Libertalia, 2012, p. 62].

2. Audre Lorde, « The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House », in Chem'e Moraga et Gloria Anzaldua (éd.), *The Bridge That Is My Back: Writings by Radical Women*

of Color, New York, Kitchen Table, 1983, p. 98-101 [éd.

en français : « On ne démolira jamais la maison du maître avec les outils du maître », in Audre Lorde, *Sister Outsider: Essais et propos d'Audre Lorde sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, trad. de Gracia Gonik, Marième Hélie-Lucas, Hélène Pour, Genève, Mamamélis, 2003, p. 119-123].

il n'en a pas moins compris que nous avons besoin d'une révolution pour nous libérer non seulement des contraintes extérieures, mais aussi de l'intériorisation de l'idéologie et des rapports capitalistes, pour nous libérer, comme il l'écrivait, de « toute la pourriture du vieux système qui lui colle après », afin de « devenir apte[s] à fonder la société sur des bases nouvelles¹ ».

1. Marx et Engels, *The German Ideology*, *op. cit.*, p. 95 [éd. en français : p. 68].

Le capital et la gauche¹

Dans son éternel aveuglement aux dynamiques de classe, la gauche a interprété la fin d'une phase du mouvement féministe comme la fin du mouvement lui-même. Ainsi, lentement mais sûrement, elle essaye de regagner le terrain politique qu'elle avait dû abandonner pendant les années 1960. Maintenant que le terrain semble dégagé, on la voit de plus en plus volontiers tomber le masque « féministe » et donner libre cours à ses convictions les plus chères, qui, bien qu'étouffées par la puissance du mouvement, ne s'étaient jamais vraiment éteintes. La première de toutes, c'est la conviction que c'est elle, la gauche, et non nous les femmes, qui est la mieux à même

1. Ce texte écrit avec Nicole Cox a été publié dans Nicole Cox et Silvia Federici, *Counterplanning from the Kitchen*, Bristol/New York, Falling Wall Press/Wages for Housework Committee, 1975, p. 17-23. Il y accompagnait « Counterplanning from the Kitchen » qui a paru en français

sous le titre « La contre-offensive des cuisines », dans Silvia Federici, *Point zéro, propagation de la révolution : travail ménager, reproduction sociale, combat féministe* (trad. par Damien Tissot), Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016, p. 45-64 [Ndé].

de décider ce dont nous avons vraiment besoin et dans quelle direction devrait aller le mouvement féministe.

Dans les années 1960, quand les femmes quittaient les groupes gauchistes en masse, la gauche a dû se rallier à l'idée d'autonomie. (Elle avait déjà fait l'expérience douloureuse du rejet avec le mouvement noir autonome.) À contrecœur, elle a dû concéder que les femmes aussi faisaient partie de la révolution. Elle est allée jusqu'à battre sa coulpe en réalisant l'étendue de son sexisme. Mais surtout, elle a appris à parler de façon respectueuse, et même à baisser le ton. Désormais, dans un contexte qui lui apparaît comme celui d'un enterrement du féminisme, elle élève à nouveau la voix et, cette fois, pas seulement pour avoir le dernier mot mais pour juger de nos réussites et de nos défaites. Tout cela a un goût de réchauffé. Comme le dit l'un de ces « féministes » autoproclamés, « les femmes ont aussi besoin du mouvement ouvrier [...] et aucun mouvement composé exclusivement de femmes ne pourra le remplacer¹ », ce qui signifie que tout ceci était bien joli le temps que ça a duré, mais pour finir, c'est la gauche qui doit nous diriger. Et pour cela, il s'agit d'abord de rétablir la bonne ligne politique.

1. Eli Zaretsky, « Socialist Politics and the Family », *Socialist*

Revolution, vol. III, n° 19, janvier-mars 1974.

Toujours la même histoire

Cette ligne, bien entendu, n'a rien de nouveau. Une fois de plus, on nous dit que la vraie politique n'est pas une affaire de cuisine et que notre lutte pour nous libérer en tant que femmes – notre lutte pour abolir notre travail au foyer, nos rapports dans la famille, la prostitution de notre sexualité – est absolument subordonnée, ou au mieux subsidiaire, à la « vraie lutte de classe » à l'usine. Comme par hasard, la plupart des arguments employés aujourd'hui à gauche contre l'autonomie du mouvement féministe consistent à nier qu'un « salaire pour le travail ménager » (« *Wages for Housework* ») soit la stratégie féministe et donc la stratégie de la classe travailleuse dans notre lutte contre le capital. Ceux qui y ont recours voient bien qu'un salaire pour le travail ménager signifie moins de travail, moins de dépendance, moins de chantage, en un mot, plus de pouvoir pour les femmes – et ils en ont peur. Pourquoi ?

Une réponse possible est que les hommes ont peur de perdre leurs « privilèges » masculins : si les femmes ont davantage d'argent à elles, il se pourrait bien qu'un jour ils retrouvent leurs cuisines et leurs lits vides. Aussi vrai que cela puisse être, il existe une raison plus profonde, qui ne nous a échappé jusque-là que parce que des

années d'endoctrinement nous ont convaincus que la gauche était du côté de la classe travailleuse. La raison pour laquelle la gauche essaye activement de nous empêcher d'obtenir plus de pouvoir, ce n'est pas seulement que les hommes sont machistes, c'est que *la gauche s'identifie totalement au point de vue capitaliste*. La gauche, sous toutes ses variétés, ne souhaite pas détruire le capital, le surtravail que nous sommes forcés de faire, mais elle souhaite le rendre plus efficace. Sa révolution est une réorganisation de la production capitaliste qui va rationaliser notre asservissement au lieu de l'abolir. Pour cette raison, quand la classe travailleuse refuse le travail, la gauche s'inquiète aussitôt de « qui va nettoyer les rues ».

Et c'est pour cette raison qu'elle choisit toujours ses « sujets révolutionnaires » dans ces secteurs de la classe travailleuse où le travail est le plus rationalisé. Apparemment, les travailleurs qui contribuent le plus directement à l'accumulation du capital seront les mieux armés pour la mener à bien. Comme l'a dit crûment André Gorz : « Les ouvriers d'usine sont révolutionnaires parce qu'ils n'ont pas peur de perdre leur travail à cause de la révolution¹. » Autrement dit,

1. Lors d'un discours prononcé à la Telos Conference, Buffalo, automne 1970.

les ouvriers sont révolutionnaires non pas dans la mesure où ils sont contre leur exploitation mais dans la mesure où ce sont des producteurs, non pas dans la mesure où ils refusent de travailler mais dans la mesure où ils travaillent. La quantité d'énergie dépensée par la gauche à reprocher aux travailleurs leur manque de « conscience de classe », c'est-à-dire de « conscience de la production », montre bien combien la classe travailleuse elle-même est loin de ce « point de vue ». La gauche est horrifiée par le fait que les travailleurs – hommes et femmes, salariés ou pas – veuillent plus d'argent, plus de temps pour eux, plus de pouvoir, au lieu de s'intéresser aux moyens de rationaliser la production.

Dans notre cas, une chose est claire. La gauche attaque toutes les luttes qui pourraient donner aux femmes un vrai pouvoir, parce qu'en tant que travailleuses ménagères avant tout, nous ne sommes pas à la hauteur du « rôle productif » qu'elle a assigné à la « classe travailleuse ». Ce que cela signifie a été parfaitement exprimé par Wally Seccombe dans la *New Left Review* :

La transformation révolutionnaire n'est possible que parce que le prolétariat est engagé directement dans un travail socialisé et qu'il répond donc en tant que classe à la condition préalable d'un mode de production socialiste. Tant que le travail des ménagères demeure

Le capitalisme patriarcal

privatisé, elles ne sont pas capables de se figurer l'ordre nouveau ni de mener les forces productives pour briser l'ancien¹.

Secombe concède assez généreusement qu'en temps de crise capitaliste (c'est-à-dire quand le capital est déjà en train de s'effondrer, apparemment de lui-même, indépendamment de nous), « les mobilisations de ménagères » autour de revendications appropriées (des comités de surveillance des prix, par exemple) peuvent « contribuer » à la lutte révolutionnaire. « Dans de telles circonstances, il n'est pas rare que des couches objectivement arriérées soient propulsées vers l'avant. » Mais « les ménagères n'en fourniront pas pour autant la force motrice décisive de la lutte des femmes² ». Puisque à l'échelle mondiale, l'écrasante majorité des femmes travaillent d'abord et surtout comme travailleuses ménagères, cela revient de fait à exclure les femmes de tout processus révolutionnaire, ou, en d'autres termes, à accepter totalement notre exploitation.

Le « modèle chinois »

Ce n'est pas la première fois qu'après la fin d'une

1. Wally Secombe, « The Housewife and her Labour under Capitalism », *New Left Review*,

n° 83, janvier-février 1974, p. 23.
Souligné par nous.

2. *Ibid.*, p. 24.

lutte, « les révolutionnaires » nous renvoient en cuisine (avec la promesse désormais de « partager les tâches ménagères »). Si ce processus apparaît aujourd'hui moins clair, c'est uniquement parce que, en totale harmonie avec les plans du capital, les mêmes qui nous renvoient au foyer essayent aussi de nous envoyer dans les usines¹ afin de « les rejoindre » dans la lutte de classe, ou, plus exactement, de nous former à notre « futur rôle dans la production ». L'arrangement à long terme qu'ils ont pour nous est ce qu'ils appellent le modèle chinois : socialisation et rationalisation du travail ménager et autogestion, contrôle ouvrier à l'usine. Ou, en d'autres termes, un peu plus d'usine dans la famille (efficacité et productivité accrues du travail domestique) et un peu plus de famille à l'usine (plus d'intérêt individuel, de responsabilité, d'identification à son travail). Dans les deux cas, la gauche épouse des utopies entretenues de longue date par le capitalisme.

Autogestion et contrôle ouvrier expriment la tentative de voir la classe travailleuse non seulement exploitée, mais participant à la planification de sa propre exploitation. Ce n'est pas un hasard

1. Voir *Workers' Fight*, n° 79, décembre 1974-janvier 1975 : « [...] si les hommes peuvent être de la chair à usine, pourquoi pas les femmes ? [...] Si nous voulons prendre notre place dans le

monde, affecter son histoire, nous devons abandonner la sécurité de nos foyers et sortir dans les usines [...] et CONTRIBUER À Y PRENDRE LE POUVOIR ! »

si le capital utilise le mot « aliénation » presque aussi souvent que la gauche et propose les mêmes palliatifs : « valorisation du poste de travail », « participation des travailleurs », « contrôle des travailleurs », « démocratie participative ». De même que pour la rationalisation et la socialisation du travail domestique (cantines, dortoirs, etc.), le capital a souvent caressé cette possibilité car une telle rationalisation pourrait bien lui permettre d'économiser quelques centimes.

C'était le plan en Russie, où accélérer la reproduction de la force de travail, c'est-à-dire le travail domestique, afin de « libérer » les bras des femmes pour les usines était l'une des priorités après la révolution. Comme dans les rêves de la gauche, la directive qui inspirait les planificateurs socialistes était une « société de producteurs » où chaque chose serait adaptée à la production. De ce point de vue, la « Maison-Commune » [*Dom Komuna*], avec ses cuisines et ses toilettes collectives, ses réfectoires, ses dortoirs, etc., paraissait la solution parfaite pour économiser de l'argent, de l'espace, du temps et élever « la qualité et la productivité du travail¹ ». C'est seulement en raison de « l'opposition farouche des masses² » que ces

1. Anatole Kopp, *Città e Rivoluzione*, Milan, Feltrinelli, 1972, p. 147 [éd. originale en français : *Ville et Révolution : Architecture et urbanisme soviétiques*

des années vingt, Paris, Anthropos, (1967) 1969, p. 142].

2. *Ibid.*, p. 160 [éd. originale en français : p. 162].

projets ont été abandonnés. Anatole Kopp fait état d'une assemblée de femmes de Novosibirsk réclamant « ne fussent que des “cages de 5 m²” mais des cages individuelles¹ »; et en 1930, les urbanistes bolcheviks devaient reconnaître que :

Le moment du désenchantement est venu quant à cette soi-disant « [Maison-] Commune » [...] La « commune-mensonge » qui ne permet à l'ouvrier que de dormir dans son logement. La « commune-mensonge » qui réduit et l'espace vital et le confort (la queue aux lavabos, aux W.-C., aux vestiaires, à la cantine) commence à susciter l'inquiétude des masses travailleuses².

Depuis les années 1930, l'État russe a soutenu la famille nucléaire comme l'organisme le plus efficace pour discipliner les travailleurs et garantir l'approvisionnement en force de travail, et en Chine aussi, malgré un certain degré de socialisation, l'État est favorable à la famille nucléaire. Quoi qu'il en soit, l'expérience russe a démontré que *dès lors que l'objectif est la production, le travail, la socialisation du travail domestique ne peut être qu'un enrégimentement plus poussé de nos vies* – comme les exemples des écoles, des hôpitaux, des

1. *Ibid.*, p. 128 [éd. originale en français : p. 118].

2. *Ibid.*, p. 267 [éd. originale en français : p. 254].

casernes, etc. ne cessent de nous l'apprendre. Et cette socialisation n'abolit en rien la famille, elle ne fait que *l'étendre*, par exemple sous la forme des «comités politiques et culturels» qui existent au niveau de la communauté et au niveau de l'usine. D'ailleurs, puisqu'il y a l'usine, le capital a besoin de la famille, ou plus spécifiquement, la discipline de celle-là est fondée sur la discipline de celle-ci, et inversement. Personne n'est né travailleur en ce monde. C'est pourquoi, qu'elle se pare de bannières étoilées ou de faucilles et de marteaux, il y a toujours au cœur du capital la glorification de la vie familiale.

En Occident, le capital rationalise et socialise le travail ménager depuis des années. La planification de l'État sur la taille, les conditions de vie, le logement, le contrôle, l'éducation, la médication et l'endoctrinement de la famille n'a cessé de s'étendre. Et là où il n'y a pas réussi, c'est en raison de la révolte des sans-salaire de la famille : les femmes et les enfants. C'est cette révolte qui a empêché la famille d'être plus productive, et qui l'a rendue parfois contre-productive.

La gauche pleure sur cette impuissance du capitalisme à discipliner la famille depuis longtemps. Comme le camarade Gramsci l'a vu dès 1919 :

Tous ces éléments compliquent et rendent très difficile toute réglementation du fait sexuel et toute tentative de créer une nouvelle

éthique sexuelle conforme aux nouvelles méthodes de production et de travail. Par ailleurs il est nécessaire de procéder à une telle réglementation et à la création d'une nouvelle éthique. [...] La vérité est que le nouveau type d'homme que réclame la rationalisation de la production et du travail ne peut se développer tant que l'instinct sexuel n'a pas été réglementé conformément à ce type, et n'a pas été lui aussi rationalisé¹.

Aujourd'hui la gauche est plus prudente mais pas moins déterminée à nous attacher à la cuisine, que ce soit sous sa forme actuelle ou sous une forme plus rationalisée, plus productive. Elle ne veut pas abolir le travail ménager parce qu'elle ne veut pas abolir le travail d'usine. En ce qui nous concerne, elle voudrait qu'on fasse les deux. Ici toutefois, la gauche rencontre ce dilemme qui est aussi celui qui trouble aujourd'hui le capital : où les femmes peuvent-elles être les plus productives, sur la chaîne de montage ou enchaînées

1. Antonio Gramsci, « Americanism and Fordism », *Selections from the Prison Notebooks of Antonio Gramsci*, Londres, Lawrence & Wishart, 1971 [éd. en français : Antonio Gramsci, « Cahier 22 (V), 1934, Américanisme et fordisme », trad. de Claude Perrus, in *Cahiers de prison*. 5, *Cahiers* 19, 20, 21,

22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, trad. de Claude Perrus et Pierre Laroche, Paris, Gallimard, 1991, (p. 173-213) p. 186], cité dans l'« Introduction » de Wilhelm Reich & Karl Teshitz, *Selected Sex-Pol Essays 1934-37*, Londres, Socialist Reproduction, 1973, p. 33.

aux bébés ? Le capital a besoin de nous dans les usines pour remplacer les autres travailleurs qui sont trop chers mais il a aussi besoin de nous au foyer pour empêcher de potentiels trublions de traîner dans les rues. La différence apparente entre la ligne trotskiste – le travail ménager c'est la barbarie, autrement dit : toutes les femmes dans les usines – et la ligne libertaire – le travail ménager c'est le socialisme, autrement dit : aucun travail ne devrait être payé – n'est qu'une différence de tactique au sein d'une même stratégie capitaliste d'ensemble.

Les libertaires soutiennent que le travail ménager échappe à toute catégorisation socio-économique : « le travail domestique des femmes sous le capitalisme n'est ni productif ni improductif¹ » (Lisa Vogel) ; « Il nous faudra peut-être décider que le travail ménager ne relève ni de la production ni de la consommation² » (Carol Lopate) ; et « Les ménagères font et ne font pas partie de la classe travailleuse³ » (Eli Zaretsky). Ils placent le travail ménager hors du capital et ils le qualifient de « socialement nécessaire » parce qu'ils pensent que sous une forme ou une autre il sera aussi nécessaire sous le socialisme. Ainsi, Lisa Vogel affirme

1. Lisa Vogel, « The Earthly Family », *Radical America*, Vol. 7, n° 4/5, juillet-octobre 1973, p. 28.

2. Carol Lopate, « Women and

Pay for Housework », *Liberation*, vol. 18, n° 9, mai-juin 1974, p. 11.

3. Zaretsky, « Socialist Politics and the Family », *art. cit.*, p. 89.

que le travail domestique « est du travail d'abord utile, il a le pouvoir, dans les bonnes conditions, de suggérer une société future où tout travail serait d'abord utile¹ ». Une idée qu'on retrouve aussi chez Lopate avec sa vision de la famille comme ultime retraite où « nous maintenons nos âmes en vie² », et qui mène tout droit à l'assertion de Zaretsky selon laquelle « les ménagères font partie intégrante de la classe travailleuse et de son mouvement: non parce qu'elles produisent de la plus-value mais parce qu'elles accomplissent du travail socialement nécessaire³ ».

Dans ce contexte, nous ne sommes pas surprises d'apprendre par Zaretsky que « la tension entre [le féminisme et le socialisme] [...] se poursuivra bien après l'avènement du socialisme. [...] Avec l'instauration d'un régime socialiste, le conflit de classe et l'antagonisme social ne disparaissent pas mais ils apparaissent au contraire souvent sous une forme plus nette et claire⁴ ». Absolument: *si ce type de « révolution » se produit, nous serons les premières à lutter contre elle.*

Quand jour après jour la gauche propose ce que propose le capital, il serait irresponsable de ne pas dire les choses comme elles sont. L'accusation

1. Vogel, « The Earthly Family », *art. cit.*, p. 26.

2. Lopate, « Women and Pay for Housework », *art. cit.*, p. 10.

3. Zaretsky, « Socialist Politics and the Family », *art. cit.*, p. 89.

4. *Ibid.*, p. 83-84.

selon laquelle un « salaire pour le travail ménager » conduirait à l'institutionnalisation des femmes au foyer a émané de tous les bords de la gauche. Dans le même temps, la gauche se réjouit de voir institutionnalisée notre place à l'usine. Au moment où le mouvement féministe a donné le pouvoir aux femmes institutionnalisées au foyer comme à l'usine, elle s'est empressée de canaliser cette subversion dans cette autre institution capitaliste indispensable que sont les syndicats. C'est devenu la voie de l'avenir pour la gauche.

Par ce pamphlet, nous souhaitons nous distinguer enfin de la gauche par une ligne de classe. Si le couteau qui trace cette ligne est féministe, il ne divise pas les hommes et les femmes mais la technocratie et la classe travailleuse qu'elle entend diriger. Nous avons été trop timides et hésitantes pour parler aussi clairement jusque-là mais c'est que nous avons eu à subir le chantage de la gauche, qui paraît à toute critique par l'accusation d'anticommunisme (nous étions pour l'État si nous n'étions pas pour elle) de la même manière que l'État américain accusait ses rebelles de communisme et que l'État russe accusait les siens de trotskisme.

ADIEU À TOUT CELA.

New York, mai 1975

L'invention de la ménagère¹

À ce jour, beaucoup considèrent le travail domestique comme la vocation naturelle des femmes, au point qu'il est souvent qualifié de « travail de femme ». En réalité, le travail domestique tel que nous le connaissons est une construction assez récente qui date de la dernière partie du xix^e et des premières décennies du xx^e siècle, quand, sous la pression de l'insurrection de la classe ouvrière et pour répondre au besoin d'une main-d'œuvre plus productive, la classe capitaliste d'Angleterre et des États-Unis a engagé une réforme du travail qui a transformé non seulement l'usine, mais aussi la collectivité et le foyer et en premier lieu la position sociale des femmes.

Du point de vue de ses effets sur les femmes, cette réforme peut être décrite comme la création de la ménagère à temps plein, un processus complexe de manipulation des structures

1. Ce texte de 2016 a été publié pour la première fois, traduit en espagnol, dans Silvia Federici, *El patriarcado del salario. Críticas*

feministas al marxismo, Madrid, Traficantes de sueños, 2018, p. 69-80 [Ndé].

sociales qui, en quelques décennies, a sorti les femmes – et en particulier les mères – des usines, augmenté substantiellement les salaires des travailleurs hommes, suffisamment pour leur permettre d'entretenir une ménagère « inactive », et institué des formes d'éducation populaire pour inculquer aux ouvrières d'usine les compétences nécessaires au travail domestique.

Cette réforme n'était pas défendue uniquement par les gouvernements et les employeurs. Les travailleurs hommes demandaient aussi que les femmes soient exclues des usines et des autres lieux du travail salarié, soutenant que leur place était au foyer. Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, les syndicats ont commencé une campagne vigoureuse dans ce sens, convaincus que l'élimination de la concurrence des femmes et des enfants renforcerait le pouvoir de négociation des travailleurs. Comme Wally Seccombe l'a écrit dans *Weathering the Storm*, au moment de la Première Guerre mondiale, l'idée d'un « salaire familial » ou d'un « salaire de subsistance » était devenue « une revendication incontournable dans le mouvement ouvrier et un objectif fondamental dans les négociations syndicales, défendu par les partis ouvriers de l'ensemble du monde capitaliste développé ». De fait, « gagner un salaire suffisamment élevé pour entretenir sa famille était devenu un symbole de respectabilité masculine, distinguant les

couches supérieures de la classe travailleuse des travailleurs pauvres¹ ».

À cet égard, les intérêts des travailleurs hommes et des capitalistes coïncidaient. Car la crise déclenchée par les luttes de la classe travailleuse en Angleterre dans les années 1830 et 1840, la montée du chartisme et du syndicalisme, les débuts du mouvement socialiste et la crainte suscitée chez les employeurs par l'insurrection des travailleurs dans toute l'Europe en 1848, « s'étendant comme un feu de brousse sur l'ensemble du continent² », avaient convaincu les dirigeants du pays qu'une amélioration de la vie des travailleurs était nécessaire. Si la Grande-Bretagne ne voulait pas faire face à une agitation sociale durable, voire à une révolution, la vieille stratégie consistant à réduire les salaires à un minimum et à allonger la journée de travail au maximum, sans laisser de temps pour la reproduction, devait être abandonnée.

Une des grandes inquiétudes des réformateurs était aussi la désaffection de plus en plus évidente des femmes prolétaires pour la famille et la reproduction. Employées dans les usines toute la journée, touchant leur propre salaire, habituées à leur indépendance et à vivre dans un espace public avec d'autres femmes et hommes l'essentiel du temps

1. Wally Seccombe, *Weathering the Storm, Working-Class Families From the Industrial Revolution to the Fertility Decline*, Londres/

New York, Verso Press, 1993, p. 114.

2. *Ibid.*, p. 80.

où elles ne dormaient pas, les femmes prolétaires anglaises et en particulier les « filles » des usines « ne montraient pas d'intérêt pour la production de la prochaine génération de travailleurs¹ » ; elles refusaient d'assumer un rôle ménager et menaçaient la moralité bourgeoise avec leur comportement tumultueux et leurs habitudes masculines – comme fumer et boire².

Les lamentations sur le manque de compétences domestiques des ouvrières et leur propension au gaspillage – leur tendance à acheter tout ce dont elles avaient besoin, leur incapacité à cuisiner, coudre ou tenir leur foyer propre, ce qui contraignait leur mari à se réfugier au « *gin shop* », leur manque d'affection maternelle – étaient un passage obligé des rapports des réformateurs des années 1840 jusqu'au tournant du siècle³. Ainsi,

1. Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*, Londres, Zed Books, 1986, p. 105. Lire également Leopoldina Fortunati, *The Arcane of Reproduction. Housework, Prostitution, Labor and Capital*, Brooklyn, Autonomedia, 1995 (éd. originale en italien : *L'Arcano della Riproduzione*, Casalinghe, Prostitute, Operai e Capitale, Venise, Marsilio Editore, 1981), p. 171.

2. Comme « se désolait un inspecteur d'usines britannique : "Elles entrent souvent dans les débits de bière, réclament leur pinte et fument leur pipe comme

des hommes." Selon un autre observateur contemporain, le salaire a nourri chez les femmes "un esprit d'indépendance précoce qui affaiblit les liens familiaux et est très défavorable à l'essor de la vertu domestique" » (Seccombe, *Weathering the Storm*, op. cit., p. 121).

3. Voir Margaret Hewitt, *Wives and Mothers in Victorian Industry. A study of the effects of the employment of married women in Victorian Industry*, Londres, Rockliff, 1958, en particulier le chapitre VI, « The married operative as a home-maker ».

en 1867, une Commission sur l'emploi des enfants se lamentait que, «étant employées de huit heures du matin à cinq heures du soir, elles [les femmes mariées] rentrent au foyer fatiguées et lasses et refusent de faire le moindre effort supplémentaire pour rendre la maison confortable», si bien que «lorsque le mari rentre, il trouve tout inconfortable, la maison sale, aucun repas préparé, les enfants pénibles et chameilleurs, l'épouse négligée et irritée et son foyer si désagréable que bien souvent, il se rend au pub et devient un ivrogne¹».

À l'inquiétude face à la crise de la vie domestique provoquée par l'emploi féminin s'ajoutait la crainte d'une usurpation des prérogatives masculines, qui pouvait, croyait-on, miner la stabilité de la famille et déclencher des troubles sociaux. Au cours des débats parlementaires qui ont mené à la *Ten Hours Act* [Loi des dix heures] en 1847, un partisan de la limitation du temps de travail des femmes prévenait que «non seulement les ouvrières accomplissent le travail des hommes mais elles occupent aussi leurs places; elles forment divers clubs et associations et acquièrent progressivement tous ces privilèges qui sont considérés comme le lot du sexe masculin²». Une famille en morceaux ferait un pays instable, supposait-on. Les maris négligés quitteraient le

1. *Ibid.* Lire également Seccombe, *Weathering the Storm*, *op. cit.*, p. 119-120.

2. Judy Lown, *Women and*

Industrialization, Gender at Work in 19th Century England, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1990, p. 181.

foyer, passeraient leur temps libre dans les pubs, les débits de bière et de gin, y feraient de dangereuses rencontres encourageant une attitude séditeuse.

Il y avait un autre danger : les bas salaires, les longues journées de travail et les services domestiques insuffisants avaient pour effet combiné de décimer la main-d'œuvre, réduisant l'espérance de vie et produisant des êtres émaciés qui ne pouvaient faire de bons travailleurs ni de bons soldats. Comme le rapporte là encore Wally Seccombe, «la vitalité, la santé et la vigueur du prolétariat urbain ont été progressivement consumées pendant la première phase de l'industrialisation. Les travailleurs étaient exténués à un très jeune âge et leurs enfants étaient malades et fragiles. Grandissant dans un habitat sordide, ils étaient mis au travail à l'âge de huit ou dix ans et épuisés à quarante, incapables de travailler douze heures par jour, cinq jours et demi par semaine année après année¹».

Surmenés, mal nourris, vivant dans des bas quartiers surpeuplés, les ouvriers des villes industrielles du Lancashire avaient des vies rabougries et mouraient avant l'heure. À Manchester et Liverpool, dans les années 1860, ils pouvaient espérer vivre moins de trente ans². La mortalité infantile était

1. Seccombe, *Weathering the Storm*, op. cit., p. 73.

2. *Ibid.*, p. 75, 77.

également endémique et là aussi, la négligence et l'éloignement des mères étaient désignés comme la principale cause. Les inspecteurs d'usine reconnaissaient toutefois que, hors de leur foyer presque toute la journée, les ouvrières n'avaient d'autre choix que de laisser leurs petits enfants à une jeune fille ou une femme plus âgée qui les nourrissait de pain et d'eau et leur dispensait des doses abondantes de *Godfrey's Cordial*, un opiacé populaire, pour les calmer¹. Bien entendu, les femmes des usines essayaient aussi d'éviter les grossesses, recourant souvent à diverses substances pour provoquer l'avortement.

C'est sous cet angle qu'il nous faut considérer les protestations croissantes dans les classes moyennes et supérieures, vers le milieu du siècle,

1. Hewitt, *Wives and Mothers in Victorian Industry*, op. cit., p. 152. Sur l'usage du *Godfrey's Cordial*, lire l'ensemble du chapitre X, « Infants' Preservatives ». Comme le rapporte Hewitt, « pour apaiser les cris de douleurs des petits enfants, qui devaient se trouver dans un état de souffrance permanent du fait de leur singulier régime alimentaire, les nurses avaient l'habitude d'administrer du *gin and peppermint* [préparation à base de gin et de menthe poivrée] et d'autres potions, comme le *Godfrey's Cordial*, l'*Atkinson Royal Infants' Preservative* et le *Mrs. Wilkinson Sootbing Syrup*. Ainsi,

un cercle vicieux se mettait en place où on les nourrissait de pain et d'eau, puis [on leur redonnait] un peu de *cordial*, et ainsi de suite tout au long de la journée. [...] La composition de ces sirops calmants variait d'un pharmacien à l'autre mais un narcotique – opium, laudanum, morphine – figurait toujours parmi les ingrédients » (*ibid.*, p. 141). Hewitt ajoute que « les ventes de ces opiacés dans les quartiers industriels étaient considérables. À Coventry, 12 000 doses de *Godfrey* étaient administrées chaque semaines, et encore plus en proportion à Nottingham » (*ibid.*, p. 142).

contre la « scandaleuse perte de vies » imposée par le régime des usines, d'autant plus préoccupante que les conditions dans les autres « métiers » n'étaient pas vraiment meilleures. Loin d'être exceptionnelles, les conditions de vie décriées par les réformateurs dans les villes industrielles se répétaient dans les zones rurales, où les femmes travaillaient en *gangs*, embauchées comme journalières¹, ou dans les régions minières comme le Nord Lancashire, le Cheshire, la Galles du Sud, où (comme Marx l'a décrit également) des femmes et des jeunes filles dès l'âge de treize ans, voire plus jeunes encore, travaillaient dans les mines pour collecter le minerai, briser les plus gros morceaux ou même, enchaînées à des chariots, porter le charbon jusqu'aux galeries moins étroites où des chevaux pouvaient les relayer, tout cela onze heures par jour ou plus, à moitiés nues, parfois avec de l'eau jusqu'aux genoux, d'ordinaire avec des enfants également².

L'inaptitude évidente de la classe travailleuse à se reproduire et à fournir un flux régulier de travailleurs a été particulièrement problématique entre 1850 et le tournant du siècle, période qui a

1. Sur le « système des *gangs* » et les faibles niveaux de confort domestique en raison de l'emploi des femmes comme journalières, lire Ivy Pinchbeck, *Women Workers and the Industrial Revolution: 1750-1850*, New

York, F. S. Crofts & Co., 1930, p. 86-87, 106-107.

2. Ivy Pinchbeck, *op. cit.*, chapitre 11, p. 240 *sq.* Lire notamment p. 244-245, 247-248, 249.

vu, tant en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis, une transformation majeure du système de production, qui exigeait un type de travailleur plus fort et plus productif. Désignée généralement comme la « Seconde révolution industrielle¹ », elle a correspondu au passage de l'industrie légère à l'industrie lourde, c'est-à-dire du textile à l'acier, au fer et au charbon comme principaux secteurs industriels et principales sources d'accumulation du capital, rendu possible par la création d'un vaste réseau de chemin de fer et l'arrivée de la machine à vapeur.

C'est parmi les architectes de cette nouvelle révolution industrielle que, dès les années 1840, une nouvelle doctrine a commencé à s'imposer, associant une productivité et un taux d'exploitation plus importants à des salaires masculins plus élevés, un temps de travail réduit et, surtout, des meilleures conditions de vie pour la classe travailleuse auxquelles devaient pourvoir des épouses laborieuses et économes².

Des décennies après, dans ses *Principles of Economics* (1890), l'économiste anglais Alfred Marshall énonçait le nouveau credo industriel dans les termes les plus clairs. Réfléchissant aux

1. Sur la « Seconde révolution industrielle », lire Seccombe, *Weathering the Storm*, *op. cit.*, chapitre 4, « The Second Industrial Revolution: 1873-1914 » ; E. J. Hobsbawm, *Industry and Empire Vol. II*, 1750

to the Present Day: The Making of Modern Society, New York, Pantheon Books, 1968, chapitre 6, « Industrialization: the Second Phase 1840-95 ».

2. Hobsbawm, *Industry and Empire Vol. II*, *op. cit.*, p. 101 sq.

conditions qui garantissent « la santé et la vigueur physique, mentale et morale » des travailleurs, qui constituent, dit-il, « la base de l'aptitude au travail, [...] dont dépend la production de la richesse matérielle¹ », il concluait qu'un facteur déterminant était « une ménagère habile qui [avec] six shillings à dépenser par semaine, fera plus pour la santé et la vigueur de sa famille qu'une ménagère inhabile avec vingt² ». Il ajoutait : « la grande mortalité des enfants dans les classes pauvres est due en grande partie au manque de soin et de jugement dans la préparation de leur nourriture et ceux qui n'en meurent pas en gardent souvent une constitution affaiblie³ ». Marshall soulignait également que c'était la mère qui avait « l'influence principale, et de beaucoup la plus puissante⁴ » pour la détermination de l'« *habileté générale* » au travail, définie de la manière suivante : « Être capable de penser à plusieurs choses à la fois, tenir

1. Alfred Marshall, *Principles of Economics. An introductory volume*, Londres, Macmillan and Co., [1890] 1938, p. 193 [éd. en français : *Principes d'économie politique* (traduction de F. Sauvaire-Jourdan), Paris, V. Giard et E. Brière, 1906, p. 363].

2. *Ibid.*, p. 195 [éd. en français : p. 367].

3. *Ibid.*, p. 195-196 [éd. en français : p. 367].

4. Comme il l'écrit : « L'habileté générale dépend beaucoup des circonstances qui entourent

l'enfance et la jeunesse. Parmi elles, l'influence principale, et de beaucoup la plus puissante, c'est celle de la mère » (*ibid.*, p. 207 [éd. en français : p. 384]). Pour cette raison, Marshall était opposé au travail salarié des femmes. Il notait que la mortalité infantile est généralement plus élevée « lorsque les mères négligent leurs devoirs de famille pour gagner des salaires » (*ibid.*, p. 198 [éd. en français : p. 371]).

chaque chose prête pour le moment où on en aura besoin, agir avec promptitude et se montrer plein de ressource lorsque quelque chose va mal, se plier rapidement aux modifications de détail à apporter dans un travail, être régulier et exact, avoir toujours une réserve d'énergie toute prête à l'occasion, voilà les qualités qui font un grand peuple industriel. Elles ne sont pas spéciales à un métier, mais sont nécessaires dans tous [...]¹. »

Il n'est donc pas surprenant qu'à partir des années 1840, les rapports aient commencé à se succéder pour recommander de réduire le temps de travail des femmes, notamment des femmes mariées, à l'usine, afin qu'elles soient en mesure d'accomplir leurs tâches domestiques, et pour conseiller aux employeurs de s'abstenir de recruter des femmes enceintes. Derrière la création de la ménagère prolétaire et l'extension à celle-ci d'un genre de vie de famille autrefois réservé à la classe moyenne, il y avait la nécessité d'un nouveau type de travailleur, plus sain, plus robuste, plus productif et surtout plus discipliné et « domestiqué ».

D'où l'expulsion progressive des femmes et des enfants des usines, l'introduction du salaire familial, l'instruction des femmes aux vertus de la vie domestique, un nouveau régime reproductif en somme, et un nouveau « contrat social », qui, au

1. *Ibid.*, p. 206-207 [éd. en français : p. 383].

moment de la Première Guerre mondiale, était devenu la norme dans tous les pays industriels, à son apogée aux États-Unis dans la décennie qui a précédé la guerre, avec la montée du fordisme, au moment de ce qu'on a appelé l'«Ère progressiste»¹. En vertu de ce contrat, l'investissement dans la reproduction de la classe travailleuse devait se traduire par une productivité accrue, la ménagère étant chargée de s'assurer que le salaire était bien dépensé, que le travailleur était bien soigné, assez pour être consommé par une autre journée de travail, et que les enfants étaient convenablement éduqués pour leur futur destin de travailleurs.

En Angleterre, ce processus a commencé avec le vote, en 1842, de la *Mine Act* [Loi sur les mines], qui interdisait le travail dans les mines à toutes les femmes et aux garçons de moins de 10 ans, suivi, en 1847, par celui de la *Ten Hours Act* [Loi des dix heures], pour laquelle les travailleurs, notamment dans le Lancashire, luttaient depuis 1833. Outre la promulgation de lois limitant le temps de travail des femmes et des enfants, d'autres réformes ont été mises en place, qui contribuaient à la construction

1. Sur ce sujet, lire, entre autres, Mariarosa Dalla Costa, *Family, Welfare and the State Between Progressivism and the New Deal*, New York, Common Notions, 2015 [éd. originale en italien : *Famiglia, welfare e stato tra Progressivismo e New Deal*,

Rome, Franco Angeli Editore, 1997] et Nancy Folbre, « The Unproductive Housewife: Her Evolution in Nineteenth-Century Economic Thought », *Signs*, vol. 16, n° 3, printemps 1991, p. 463-483.

de la famille prolétaire et du rôle des femmes comme travailleuses domestiques non payées au foyer. Les salaires des travailleurs hommes ont été substantiellement augmentés, de 40 pour cent entre 1862 et 1875, et ils ont encore grimpé rapidement après cette date, si bien qu'en 1900, un travailleur gagnait un tiers de plus qu'en 1875¹. En 1870, un système d'éducation nationale a été mis en place, qui est devenu obligatoire en 1891. Peu après, «des cours de sciences domestiques et des travaux pratiques dans les matières domestiques ont été introduits dans les écoles élémentaires publiques²».

Des réformes sanitaires comme la mise en place d'«égouts, [d'un service de] distribution des eaux [et de] nettoyage des rues» ont été introduites, permettant d'enrayer les épidémies récurrentes³. Un marché de la consommation a commencé à apparaître pour les travailleurs avec l'apparition de la boutique, qui offrait des aliments mais aussi des vêtements et des chaussures⁴. À partir des années 1860, des associations se sont formées au nom de la «protection de l'enfance» afin de convaincre le gouvernement d'intervenir contre le «*baby farming*⁵». Des projets ont été proposés

1. Hobsbawm, *Industry and Empire Vol. II, op. cit.*, p. 133.

« À partir du début des années 1870, le syndicalisme a été officiellement reconnu et accepté » (*ibid.*, p. 128).

2. *Ibid.*, p. 79.

3. *Ibid.*, p. 131.

4. *Ibid.*, p. 136.

5. Le *baby farming*, « élevage de bébés », désignait une forme non réglementée d'adoption dans la deuxième moitié du XIX^e siècle en Grande-Bretagne,

pour punir les femmes coupables de négligences et obliger les nurses qu'elles employaient pendant qu'elles étaient au travail à déclarer leur activité et à se soumettre à des inspections. Il y a eu aussi des tentatives de créer des crèches pour les mères encore employées. Ainsi, en 1850, la première crèche a été fondée dans le Lancashire sous le patronage des maires de Manchester et de Salford. Mais ces initiatives ont échoué en raison de la résistance des ouvrières, qui considéraient qu'elles prenaient le gagne-pain des femmes plus âgées, qui ne pouvaient plus travailler à l'usine et dont la survie dépendait de ce qu'elles pouvaient gagner en s'occupant des enfants des autres femmes¹.

Surtout, la création de la famille prolétaire et d'une main-d'œuvre plus productive et en meilleure santé exigeait l'institution d'une séparation nette entre la ménagère et la prostituée, car les réformateurs reconnaissaient qu'il ne serait pas facile de convaincre les femmes de rester au foyer et de travailler gratuitement quand leurs sœurs

où des nourrissons étaient pris en charge par des particuliers, définitivement ou pour une période déterminée, contre rémunération. Quand cette prise en charge était définitive et le paiement forfaitaire, les *baby farmers* avaient intérêt à ce que les enfants meurent au plus vite,

ce qui les amenait souvent à les négliger, et parfois à les tuer. Plusieurs femmes ont été pendues pour cette raison entre les années 1860 et le début du ^{xx}e siècle après des procès retentissants [Ndt].

1. Hewitt, *Wives and Mother in Victorian Industry*, op. cit., p. 166.

et amies gagnaient plus et travaillaient moins en vendant leur corps dans les rues.

Là aussi, le grand nombre de prostituées dans la classe travailleuse était imputé non seulement aux bas salaires et à la promiscuité de l'habitat mais au manque d'éducation au travail ménager, qui (comme le soutenait un article du *Times* en 1857) aurait au moins facilité l'exportation de jeunes filles prolétaires comme domestiques dans les colonies¹. « Apprenons-leur l'art de la ménagère » était un remède proposé aux problèmes posés par la prostitution. À la même époque, de nouvelles réglementations pour contrôler le travail sexuel et le rendre plus dégradant ont été mises en place, comme la déclaration obligatoire des pensions où la prostitution était pratiquée, des visites médicales imposées aux prostituées par les *Contagious Diseases Acts* [Lois sur les maladies contagieuses] de 1864, 1866 et 1869, et la détention dans des hôpitaux pour une durée pouvant aller jusqu'à six mois de celles chez qui on diagnostiquait une maladie².

Séparer la bonne ménagère, laborieuse et économe, de la prostituée dépensière était une condition essentielle à la constitution de la famille telle qu'elle a émergé au tournant du siècle. Il fallait séparer la « bonne » de la « mauvaise » femme,

1. Cité dans William Acton, *Prostitution*, New York/Washington, Frederick A.

Praeger, [Londres, 1857] 1969, p. 210-211.

2. *Ibid.*, p. 232, note 1.

l'épouse de la « putain », pour faire accepter le travail domestique non rémunéré.

Comme le disait William Acton, médecin et défenseur de la réforme :

Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de considérer les effets produits sur les femmes mariées lorsqu'elles s'habituent [...] à voir leurs compagnes vicieuses et dissolues paraissant joyeusement, menant une vie « de première », comme elles disent – acceptant toutes les attentions des hommes, abreuvées d'alcool à volonté, assises aux meilleures places, habillées bien au-dessus de leur condition, avec quantité d'argent à dépenser et ne se refusant aucun plaisir ni distraction, délestées de tout lien domestique et sans enfant à charge. [...] Cette supériorité réelle d'une vie de débauche ne pouvait échapper à l'esprit vif de ce sexe¹.

Avec la séparation entre ménagères et filles des usines, et surtout entre ménagères et prostituées, une nouvelle division sexuelle du travail a émergé, caractérisée non seulement par la séparation des lieux où les femmes travaillaient mais aussi par les rapports sociaux qui sous-tendaient leurs tâches respectives. La respectabilité est devenue le dédommagement du travail non rémunéré et

1. *Ibid.*, p. 54-55.

de la dépendance à l'égard des hommes. C'est le « marché » qui à bien des égards a tenu jusqu'aux années 1960/1970, quand une nouvelle génération de femmes a commencé à le refuser. Mais l'opposition au nouveau régime s'est apparemment développée très tôt, parallèlement aux efforts des réformateurs.

Il semble que de nombreuses prolétaires aient résisté à l'idée d'être contraintes de travailler au foyer. Comme le rapporte Hewitt, dans le Nord de l'Angleterre, on a observé que de nombreuses femmes allaient travailler même quand elles n'en avaient pas le besoin parce qu'elles y avaient pris « un goût prononcé », préférant « l'usine pleine de monde au foyer tranquille par haine du travail ménager solitaire¹ ».

Alors que la charge de la survie de la famille passait entre les mains des travailleurs hommes, une nouvelle source de conflits entre les hommes et les femmes a surgi avec la question de l'affectation et de la gestion du salaire. Le jour de paie était donc un jour de grande tension, les épouses attendant anxieusement le retour de leur mari, essayant souvent de l'intercepter avant qu'il ne passe au pub y boire le salaire, envoyant parfois leur fils le chercher, et l'affaire se réglait souvent par un affrontement physique².

1. Hewitt, *Wives and Mother in Victorian Industry*, op. cit., p. 191.

2. Seccombe, *Weathering the Storm*, op. cit., p. 146-154.

Le capitalisme patriarcal

À ce titre aussi, au cours de cette grande transformation, les intérêts des travailleurs et des travailleuses ont commencé à diverger. Car tandis que les syndicats saluaient le nouveau régime domestique qui, dès la Première Guerre mondiale, s'était imposé sur tout le territoire industriel, les femmes avaient entamé une trajectoire qui les privait de leur indépendance à l'égard des hommes et les séparait toujours davantage les unes des autres, les contraignant à travailler dans l'espace clos et isolé du foyer, sans disposer d'argent à elles et sans compter leurs heures de travail.

Origines et développement du travail sexuel aux États-Unis et en Grande-Bretagne¹

Dès le commencement de la société capitaliste, le travail sexuel a accompli deux fonctions fondamentales dans le contexte de la production et de la division du travail capitalistes. D'une part, il a garanti la procréation de nouveaux travailleurs, d'autre part, il a constitué un aspect essentiel de leur reproduction quotidienne, le soulagement sexuel étant, du moins pour les hommes, une soupape de sûreté pour les tensions accumulées pendant la journée de travail, d'autant plus indispensable que le sexe est resté longtemps un des rares plaisirs qui leur était concédé. Le concept même de « prolétariat » évoquait une classe qui se reproduisait abondamment, non seulement parce qu'un enfant en plus était un ouvrier d'usine² en plus et une paie en plus, mais parce que le sexe était le seul plaisir des pauvres. Malgré son importance,

1. Ce texte de 1975 est publié ici pour la première fois [Ndé].

2. Le concept d'« usine » est ici employé au sens large pour désigner différentes formes de processus de travail nécessaires à l'accumulation du capital. Cela

comprend à la fois le travail d'usine à proprement parler et l'industrie artisanale ou familiale encore très répandue au début du XIX^e siècle et le travail dans les mines.

l'activité sexuelle de la classe travailleuse est restée assez peu réglementée par l'État pendant la première phase de l'industrialisation. Pendant cette phase, qui s'est prolongée jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, la classe capitaliste se souciait davantage de la quantité que de la qualité de la force de travail produite. Que les travailleurs anglais, hommes et femmes, mourussent à 35 ans en moyenne importait peu aux propriétaires d'usines britanniques tant que toutes ces années étaient consacrées à l'usine, du lever au coucher du soleil, de l'enfance jusqu'à la mort, et tant que la nouvelle force de travail était procrée en abondance pour remplacer celle qui était continuellement éliminée¹. On attendait uniquement des travailleurs anglais, hommes et femmes, qu'ils produisent un prolétariat abondant et on s'inquiétait peu de leur « conduite morale ». Il était d'ailleurs attendu que la promiscuité sexuelle soit la norme dans les dortoirs des bas quartiers où, à Glasgow comme à New York, les travailleurs passaient les quelques heures hors de l'usine dont ils disposaient. Il était également attendu que les travailleuses anglaises et américaines concilient le travail à l'usine et la prostitution, qui a explosé dans ces pays au début du processus d'industrialisation².

1. Il est significatif, par exemple, qu'aux États-Unis, tout au long du XIX^e siècle, l'âge de consentement sexuel des filles ait

été fixé à 10 ans dans la plupart des États.

2. On s'accorde généralement à reconnaître que les faibles

C'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle que les choses ont commencé à changer, avec la restructuration de la production, sous la pression de la lutte de la classe travailleuse, qui exigeait désormais un nouveau type de travailleur et, par conséquent, un changement dans le processus de sa reproduction. C'est le passage de l'industrie légère à l'industrie lourde, du bâti mécanique à la machine à vapeur, de la production du textile à celle du charbon et de l'acier qui a créé le besoin d'un travailleur moins émacié, moins vulnérable aux maladies, plus à même de suivre le rythme de travail intense qu'exigeait le passage à l'industrie lourde. C'est dans ce contexte que la classe capitaliste, généralement indifférente aux taux

rémunérations des femmes et la promiscuité entre les hommes et les femmes dans les bas quartiers ont été les principales causes de cette « explosion » de la prostitution pendant la première phase du processus d'industrialisation. Comme l'écrivait William Acton dans son célèbre essai sur la prostitution, « de nombreuses femmes [...] viennent grossir les rangs de la prostitution parce qu'elles se trouvent, par leur position, particulièrement exposées à la tentation. Les femmes à qui s'applique cette remarque sont principalement actrices, modistes, vendeuses, domestiques, employées dans les usines

ou travaillant dans les *gangs* agricoles. [...] Il est déplorable, mais néanmoins vrai, que la faiblesse de la rémunération accordée aux travailleuses dans divers métiers est une importante cause de prostitution » (William Acton, *Prostitution*, New York/ Washington, Frederick A. Praeger, [Londres, 1870] 1969, p. 129-130). Naturellement, longtemps, dans la famille bourgeoise, la conduite « immorale » des femmes était punie comme une forme de déclassement. « Se comporter comme une de ces femmes » signifiait se comporter comme les femmes prolétaires, les femmes des « classes inférieures ».

de mortalité élevés des travailleurs industriels, a élaboré une nouvelle stratégie reproductive, en augmentant la rémunération des hommes et en renvoyant les femmes prolétaires au foyer, tout en intensifiant le travail à l'usine, que le travailleur rémunéré mieux reproduit serait désormais capable d'accomplir.

Ainsi, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'introduction du taylorisme et d'une nouvelle discipline du processus de travail s'est accompagnée d'une réforme de la famille prolétaire centrée sur la construction d'un nouveau rôle domestique pour la femme qui devait faire d'elle le garant de la production d'une main-d'œuvre plus qualifiée¹. Cela supposait d'inciter les femmes non seulement à procréer pour garnir les rangs de la main-d'œuvre, mais à garantir la reproduction quotidienne des travailleurs, en fournissant les services physiques, affectifs et sexuels nécessaires à la restauration de leur capacité de travail.

Comme je l'ai dit, la réorganisation du travail qui s'est opérée en Angleterre entre 1850 et 1880 était dictée par la nécessité de garantir une main-d'œuvre en meilleure santé, plus disciplinée et plus productive, et surtout de briser la montée en puissance du mouvement ouvrier. Mais un autre motif

1. Sur ce sujet, voir le chapitre précédent : « L'invention de la ménagère ».

était la prise de conscience que le recrutement des femmes dans les usines avait détruit leur consentement et leur aptitude au travail reproductif dans des proportions telles que si l'on n'y portait pas remède, la reproduction de la classe travailleuse anglaise serait sérieusement compromise. Il suffit de lire les rapports rédigés régulièrement par les inspecteurs d'usines nommés par le gouvernement britannique entre 1840 et 1880 sur la conduite des ouvrières pour comprendre que l'enjeu de la transformation du régime reproductif qu'ils défendaient dépassait la simple inquiétude pour la santé et l'aptitude au combat de la classe travailleuse masculine.

Indisciplinées, indifférentes au travail ménager, à la famille et à la morale, déterminées à prendre du bon temps dans les quelques heures où elles n'avaient pas à travailler, prêtes à quitter le foyer pour la rue, le bar, où elles buvaient et fumaient comme des hommes, étrangères à leurs enfants, les ouvrières mariées ou célibataires étaient, dans l'imagination bourgeoise, une menace pour la production d'une main-d'œuvre solide et elles devaient être domestiquées. C'est dans ce contexte que la «domestication» de la famille prolétaire et la création de la ménagère prolétaire à temps plein sont devenues une politique publique, inaugurant également une nouvelle forme d'accumulation du capital.

Comme s'ils prenaient soudain conscience de la réalité de la vie ouvrière, une kyrielle de

réformateurs se sont mis à fulminer dans les années 1850 contre les journées interminables que les femmes passaient hors du foyer. Avec les «lois de protection», ils commencèrent par interdire les postes de nuit aux femmes avant d'évincer les femmes mariées des usines, afin qu'elles puissent être instruites dans leur rôle d'«anges du foyer», maîtrisant les arts de la patience et de la subordination, d'autant que le travail auquel elles étaient destinées ne serait pas payé.

L'idéalisation de la «vertu féminine», réservée jusqu'au tournant du siècle aux femmes des classes moyennes et supérieures, s'est alors étendue aux femmes prolétaires pour dissimuler le travail non payé attendu d'elles. Naturellement, on assiste au cours de cette période à une nouvelle campagne idéologique pour promouvoir dans la classe travailleuse les idéaux de la *maternité* et de l'*amour*, entendus comme une faculté d'abnégation totale. Fantine, la mère prostituée des *Misérables* qui vend ses cheveux et deux dents pour nourrir sa fille était l'incarnation de cet idéal. L'«amour conjugal» et l'«instinct maternel» sont omniprésents dans le discours des réformateurs victoriens, tout comme les récriminations sur les effets pernicieux du travail à l'usine sur la moralité et le rôle reproductif des femmes.

La réglementation du travail ménager n'était pas possible sans la réglementation du travail sexuel. Comme pour le travail ménager, la politique

sexuelle du capital et de l'État pendant cette phase a consisté à étendre à la femme prolétaire les principes qui réglementaient déjà la conduite sexuelle des femmes dans la famille bourgeoise. En premier lieu la négation de la sexualité féminine comme source de plaisir et de gain financier pour les femmes. Une prémisses essentielle de la transformation de l'ouvrière-prostituée – travailleuse payée dans les deux cas – en mère-épouse non payée prête à sacrifier ses propres intérêts et désirs au bien-être de sa famille résidait dans la « purification » du rôle maternel de tout élément érotique.

Cela signifiait que la mère-épouse ne devait goûter qu'au plaisir de « l'amour », conçu comme un sentiment libre de tout désir sexuel et non rémunéré. Au sein du travail sexuel lui-même, la division du travail entre le « sexe pour la procréation » et le « sexe pour le plaisir », et l'association de ce dernier, dans le cas des femmes, à des traits antisociaux, se sont accentuées. Aux États-Unis comme en Angleterre, une nouvelle réglementation de la prostitution a été introduite avec l'objectif de séparer les « honnêtes femmes » des « prostituées » – une distinction que le recrutement des femmes dans les usines avait brouillée. William Acton, l'un des défenseurs de la réforme en Angleterre, notait combien la présence constante des prostituées dans les lieux publics était pernicieuse. Ses explications en disent long :

Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de considérer les effets produits sur les femmes mariées lorsqu'elles s'habituent lors de ces réunions à voir leurs compagnes vicieuses et dissolues paradant joyeusement, menant une vie «de première», comme elles disent – acceptant toutes les attentions des hommes, abreuvées d'alcool à volonté, assises aux meilleures places, habillées bien au-dessus de leur condition, avec quantité d'argent à dépenser et ne se refusant aucun plaisir ni distraction, délestées de tout lien domestique et sans enfant à charge. [...] Cette supériorité réelle d'une vie de débauche ne pouvait échapper à l'esprit vif de ce sexe¹.

L'initiative d'Acton s'expliquait aussi par une autre crainte : la propagation des maladies vénériennes, la syphilis en particulier, au sein du prolétariat. Acton encore :

Le lecteur qui est un parent consciencieux ne peut que me soutenir ; car si les mesures sanitaires que je préconise étaient en vigueur, n'envisagerait-il pas le passage de ses garçons de l'enfance à l'âge d'homme avec une inquiétude considérablement diminuée ?

1. Acton, *Prostitution*, *op. cit.*, p. 54-55.

L'homme d'État et l'économiste politique sont déjà avec moi, car les armées et les marines ne sont-elles pas invalidées – la main-d'œuvre n'est-elle pas affaiblie – la population même n'est-elle pas dégénérée par les maux contre lesquels je propose que nous combattons¹ ?

Réglementer la prostitution signifiait soumettre les travailleuses du sexe à un contrôle médical, suivant le modèle adopté en France dès la première moitié du XIX^e siècle.

Avec cette réglementation, qui faisait de l'État, par l'intermédiaire de la police et de la profession médicale, le superviseur direct du travail sexuel, nous assistons à *l'institutionnalisation de la prostituée et de la mère comme des figures et des fonctions féminines qui s'excluent mutuellement, c'est-à-dire à l'institutionnalisation d'une maternité sans plaisir et d'un « plaisir » sans maternité*. La politique sociale commençait à requérir que la prostituée ne devienne pas mère². Sa maternité devait être

1. *Ibid.*, p. 27.

2. Mais ce n'était pas une chose facile. Ainsi, Acton regrettait que « les prostituées, contrairement à ce qu'on croit souvent, ne meurent pas à la tâche. [...] Au contraire, pour la plupart, elles deviennent, tôt ou tard, le

corps terni et l'esprit corrompu, épouses et mères, tandis que chez certaines catégories de gens, le sentiment moral est si dépravé que la femme qui vit en louant sa personne est admise sur un pied d'égalité ou presque dans les échanges sociaux.

cachée, séparée de son lieu de travail. Dans la littérature de l'époque, l'enfant de la prostituée vit à la campagne, confié aux soins d'une famille charitable. Au contraire, on s'attendait à ce que la mère, l'épouse, l'«honnête femme» ne considère le sexe que comme un service domestique, un devoir conjugal auquel elle ne pouvait se soustraire, mais qui ne lui donnerait pas de plaisir. La seule sexualité concédée à la mère était la sexualité rendue propre par le mariage et la procréation, rendue propre, autrement dit, par d'interminables heures de travail non payé, consommée sans grande joie, et toujours accompagnée de la crainte d'une fécondation. D'où l'image classique, transmise jusqu'à nous par les romans du xix^e siècle, de la femme subissant les avances de son mari, soucieuse de ne pas contredire l'aura de sainteté dont la société voulait lui ceindre la tête.

Mais la stricte division entre travail sexuel et soins maternels n'a été possible qu'au prix d'un grand déploiement de violence psychologique et physique de la part du capital. Le destin de la mère célibataire, de la femme «séduite et abandonnée», qui, avec l'exaltation des sacrifices maternels, remplit les pages de la littérature du xix^e siècle, n'a

Il est clair, dès lors, que même si l'on qualifie ces femmes d'exclues ou de parias, elles ont un pouvoir de nuisance considérable à tous les niveaux de la communauté.

Le préjudice moral infligé à la société par la prostitution est incalculable ; le préjudice physique est au moins aussi grand » (*ibid.*, p. 84-85).

cessé de rappeler aux femmes que tout valait mieux que de « perdre son honneur » et d'être considérée comme une « traînée ». Mais le fouet qui a le plus servi pour maintenir les femmes en place est la condition dans laquelle la prostituée, au niveau prolétarien, a été contrainte de vivre, tandis qu'elle était toujours plus isolée des autres femmes et soumise à un contrôle étatique constant.

Mais malgré la criminalisation de la prostitution, les efforts pour créer une famille prolétaire respectable sont longtemps restés vains. Car seule une petite partie du prolétariat masculin pouvait disposer d'un salaire suffisant pour que sa famille survive uniquement de son travail à lui et le travail sexuel restait pour les femmes prolétaires la source de revenu la plus accessible, et elles y étaient souvent contraintes par l'instabilité des relations entre les sexes, qui les laissait souvent seules avec les enfants à leur charge. Il est stupéfiant de découvrir dans les années 1970 qu'avant la Première Guerre mondiale en Italie, la plupart des enfants de prolétaires portaient sur leur acte de naissance la mention « père inconnu ». Les employeurs profitaient de la pauvreté des femmes pour les contraindre à la prostitution, qu'elles pratiquaient ainsi pour garder leur emploi si elles en avaient un ou pour empêcher que leurs maris ne soient licenciés. Un exemple remarquable est celui des propriétaires d'une mine de Virginie-Occidentale qui, jusque dans les années 1920, contraignaient les femmes

de mineurs à se prostituer pour rembourser la dette que la famille avait contractée à la boutique de la compagnie, ou pour que leur mari conservent leur poste. Généralement, dans ce genre de situations, l'épouse était invitée à monter à l'étage de la boutique «pour jeter un œil au nouvel arrivage de chaussures de femmes». Les aînées avaient beau mettre en garde les nouvelles, il était difficile de résister à la pression et cette pratique s'est poursuivie pendant des années, jamais reconnue, jamais évoquée par les hommes, jamais discutée lors des négociations syndicales¹.

Quant aux «honnêtes» femmes prolétaires, elles ont toujours su que la ligne de partage entre le mariage et la prostitution, entre la putain et la femme respectable, était très fine. Que le mariage ait signifié pour les femmes être «une domestique le jour et une putain la nuit», c'est ce que les femmes prolétaires ont toujours su, puisque chaque fois qu'elles voulaient abandonner le lit conjugal elles étaient confrontées à leur pauvreté. Malgré cela, la construction de la sexualité féminine comme service, et sa négation comme plaisir, a longtemps entretenu l'idée que la sexualité féminine était un péché qui ne pouvait s'expier que par le mariage et la procréation, et cela a produit une

1. Voir Wess Harris (éd.), *Truth Be Told. Perspectives on The Great West Virginia Mine War, 1890 to Present*,

Gay (Virginie-Occidentale), Appalachian Community Services, 2015, p. 25-53.

situation où *chaque femme était considérée comme une prostituée potentielle* qui devait être contrôlée constamment. En conséquence de quoi, des générations de femmes, avant l'essor du mouvement féministe, ont vécu leur sexualité comme une chose honteuse et ont dû prouver qu'elles n'étaient pas des prostituées. Dans le même temps, la prostitution, tout en faisant l'objet d'une condamnation sociale et d'un contrôle de l'État, a été reconnue comme une composante nécessaire de la reproduction de la force de travail, précisément parce qu'on supposait que l'épouse ne pouvait pas satisfaire les besoins sexuels de son mari.

C'est ce qui explique pourquoi *le travail sexuel a été le premier aspect du travail domestique à être socialisé*. Le bordel public, la « *casa chiusa* », « maison close » ou « maison de femmes », typique de la première phase de la planification capitaliste du travail sexuel, *a institutionnalisé la femme comme amante collective, travaillant directement ou indirectement au service de l'État, mari ou souteneur collectif*. Outre qu'elle permettait de ghettoïser des femmes qui étaient payées pour accomplir ce que des millions d'autres faisaient gratuitement, la socialisation du travail sexuel répondait à des critères de productivité. La *taylorisation* du coût qui caractérise le bordel a considérablement accru la productivité du travail sexuel. Le sexe bon marché, facile d'accès, garanti par l'État, était la solution idéale pour un travailleur qui, après une journée à l'usine ou au

Le capitalisme patriarcal

bureau, n'avait pas le temps ni l'énergie de partir en quête d'aventures amoureuses ou de s'engager sur la voie de rapports réciproques.

La lutte contre le travail sexuel

Le développement de la famille nucléaire et de la sexualité conjugale a aussi marqué le début d'une nouvelle phase de la lutte des femmes contre le travail domestique et sexuel. Une preuve de cette lutte est la progression du divorce, au tournant du siècle, surtout aux États-Unis et en Angleterre et dans la classe moyenne, où le modèle de la famille nucléaire a commencé par s'imposer. Comme le souligne O'Neil,

Jusqu'au XIX^e siècle, le divorce était un événement assez rare dans le monde occidental, à partir de là, sa fréquence augmente à une telle vitesse qu'à la fin du siècle, la dissolution légale du mariage était reconnue comme l'un des phénomènes sociaux majeurs¹.

Et plus loin :

Si l'on considère la famille victorienne comme une nouvelle institution, [...] on

1. William O'Neill, *Divorce in the Progressive Era*, New Haven, Yale

University Press, 1967, p. 1.

peut comprendre pourquoi le divorce est devenu une composante nécessaire du système familial. Quand la famille devient le centre de l'organisation sociale, son intimité devient étouffante, ses contraintes insupportables et ses attentes trop grandes pour être réalisées¹.

O'Neill et ses contemporains étaient parfaitement conscients que derrière la crise familiale et la ruée vers le divorce, il y avait la rébellion des femmes. Aux États-Unis, la plupart des demandes de divorce venaient d'elles. Le divorce n'était pas la seule manière dont elles exprimaient leur refus de la discipline familiale. À la même période, aux États-Unis comme en Angleterre, le taux de fertilité a commencé à chuter. Entre 1850 et 1900, la famille américaine a perdu un membre. Dans le même temps, un mouvement féministe s'est développé dans les deux pays, sous l'inspiration du mouvement abolitionniste, qui prenait pour cible «l'esclavage domestique».

«La faute des femmes? », le titre d'un symposium sur le divorce, publié par la *North American Review* en 1889, est un exemple typique des attaques lancées contre les femmes pendant cette période. Les femmes étaient accusées d'être avides, égoïstes ou d'attendre trop du mariage, de ne pas

1. *Ibid.*, p. 6.

avoir le sens des responsabilités et de faire passer leur petit intérêt personnel devant le bien-être de tous. Même quand elles ne divorçaient pas, les femmes menaient une lutte quotidienne contre le travail domestique et sexuel, qui prenait souvent la forme de la maladie et de la déssexualisation. Dès 1854, Mary Nichols, une médecin et défenseuse de la réforme familiale américaine, écrivait que :

Neuf enfants sur dix ne sont pas désirés par la mère. [...] Un très grand nombre de femmes civilisées n'ont ni la passion de la sexualité, ni la passion maternelle. Toutes les femmes veulent de l'amour et du soutien. Elles ne veulent pas faire des enfants ou être des catins pour cet amour ou ce soutien. Dans le mariage sous sa forme actuelle, l'instinct contre la maternité et contre la soumission à l'étreinte amoureuse est presque aussi général que l'amour pour les enfants une fois qu'ils sont nés. L'effacement de l'instinct maternel et sexuel chez la femme est une donnée psychologique terrible¹.

Les femmes ont utilisé l'excuse de la faiblesse, de la fragilité et de la maladie soudaine (migraine,

1. Citée dans Nancy F. Cott (éd.), *Roots of Bitterness. Documents of the Social History of American Women*,

New York, E. P. Dutton Inc., 1972, p. 286.

évanouissement, hystérie) pour échapper au devoir conjugal et au risque de grossesse non désirée. Qu'il ne se soit pas agi à proprement parler de «maladies», mais de *formes de résistance au travail domestique et sexuel*, c'est ce que montrent non seulement l'omniprésence de ce phénomène, mais les plaintes des maris et les sermons des médecins. Une médecin américaine, R. B. Gleason, décrivait ainsi cette dialectique de la maladie et du refus, du point de vue de la femme puis de l'homme dans une famille de la classe moyenne au tournant du siècle.

La femme dit :

Je n'aurais jamais dû me marier car ma vie est une longue agonie. Je pourrais bien l'endurer seule, mais me dire que d'année en année je deviens la mère de ceux qui vont partager et perpétuer cette détresse que j'endure me rend si malheureuse que j'en suis presque folle¹.

La médecin dit :

Le futur mari peut bien prendre soin de protéger la belle mais fragile de son choix ; il peut [...] continuer à chérir tendrement l'épouse de sa jeunesse alors qu'elle a constamment

1. Citée dans *ibid.*, p. 274.

mal et qu'elle vieillit prématurément, mais il n'a plus de compagne – personne pour doubler les joies de sa vie ou alléger ses labeurs. Certaines femmes malades deviennent égoïstes et oublient que, dans une telle association, d'autres souffrent quand elles souffrent. Un mari fidèle ne vit plus qu'à moitié s'il a une femme malade¹.

Le mari dit :

Ira-t-elle bien un jour² ?

Quand elles ne tombaient pas malades, les femmes devenaient frigides, ou, comme le disait Mary Nichols, elles « hérit[ai]ent d'un état apathique qui ne les incit[ai]ent pas à l'union matérielle³ ».

Dans le contexte d'une discipline sexuelle qui niait aux femmes, en particulier dans la classe moyenne, le contrôle de leur sexualité, la frigidité et la prolifération des douleurs physiques étaient des formes efficaces de refus qui pouvaient passer pour une extension du principe de chasteté, autrement dit pour un excès de vertu, permettant aux femmes de retourner la situation à leur avantage et de se présenter comme les véritables défenseuses de la moralité sexuelle. De cette manière, les femmes

1. Citée dans *ibid.*, p. 274.

3. Citée dans *ibid.*, p. 286.

2. Citée dans *ibid.*, p. 275.

de la classe moyenne victorienne ont souvent pu refuser leurs devoirs sexuels plus facilement que leurs petites-filles. Car après des décennies de refus du travail sexuel par les femmes, psychologues, sociologues et autres « experts » ont fini par découvrir le truc et ils sont désormais moins disposés à lâcher l'affaire. Aujourd'hui, toute une campagne est même montée pour culpabiliser la « femme frigide », notamment en l'accusant de ne pas être libérée.

L'essor des sciences sociales au ^{xix}^e siècle doit être relié pour partie à la crise de la famille et au refus de la famille par les femmes. La psychanalyse est née comme la science du contrôle sexuel, chargée de fournir des stratégies pour la réforme des rapports familiaux. Aux États-Unis comme en Angleterre, des projets de réforme de la sexualité émergent dans la première décennie du ^{xx}^e siècle. Des livres, des brochures, des pamphlets, des essais, des traités étaient consacrés à la famille et au « problème du divorce », révélant non seulement la profondeur de la crise mais la prise de conscience croissante qu'une nouvelle éthique familiale et sexuelle serait bientôt nécessaire. Ainsi, tandis que (aux États-Unis) les cercles plus conservateurs fondaient la League for the Protection of the Family (Ligue pour la protection de la famille) et que des militantes féministes défendaient les unions libres et soutenaient que pour que le système fonctionne, « il

serait nécessaire que toutes les mères reçoivent de droit une subvention de l'État¹ », des sociologues et des psychologues entraient dans la discussion en proposant de résoudre le problème scientifiquement. C'est à Freud qu'il reviendrait de systématiser le nouveau code sexuel, ce qui explique pourquoi son œuvre est devenue si populaire dans les deux pays.

Freud et la réforme du travail sexuel

De l'extérieur, la théorie de Freud semble porter sur la sexualité en général mais sa vraie cible était la sexualité féminine. L'œuvre de Freud était une réponse au refus du travail domestique, de la procréation et du travail sexuel. Comme ses écrits le montrent bien, il avait parfaitement conscience que la « crise familiale » découlait du fait que les femmes ne voulaient pas ou ne pouvaient pas faire leur travail. Il s'inquiétait aussi de la progression de l'impuissance masculine qui avait atteint de telles proportions qu'il la désignait lui-même comme un des principaux phénomènes sociaux de son temps. Il l'imputait au « transfert d'exigences féminines à la vie sexuée de l'homme et [à] la prohibition de tout commerce sexuel, à l'exception de celui qui est conjugal et monogame ». « La morale sexuelle

1. O'Neill, *Divorce in the Progressive Era*, op. cit., p. 104.

culturelle – écrivait-il – paralys[e], par sa glorification de la monogamie, le facteur de la sélection virile, le seul dont l'influence permette d'obtenir une amélioration de la constitution [...]¹. »

Non seulement la lutte des femmes contre le travail sexuel compromettait le rôle d'amants domestiques des hommes et produisait des mâles insatisfaits, mais elle mettait en péril leur rôle (sans doute plus important à l'époque) de procréateurs.

Je ne sais – écrivait Freud – si le type de la femme anesthésique se rencontre aussi en dehors de l'éducation culturelle [...]. Quoiqu'il en soit [...], ces femmes qui conçoivent sans plaisir se montrent par la suite peu disposées à enfanter, ce qu'elles font le plus souvent dans la douleur. C'est ainsi que la préparation au mariage fait échouer les buts mêmes du mariage [...]².

La stratégie de Freud était de (ré)intégrer la sexualité à la journée de travail et à la discipline

1. Sigmund Freud, « "Civilized" Sexual Morality and Modern Nervousness (1908) », in Sigmund Freud, *Sexuality and the Psychology of Love*, New York, Collier Books, 1972, p. 11 [éd. en français : Sigmund Freud, « La morale sexuelle "culturelle" et la

nervosité moderne », in *Œuvres complètes – psychanalyse – vol. VIII : 1906-1908*, trad. sous la direction de Pierre Cotet et Jean Laplanche, Paris, PUF, 2007, p. 195-219 (p. 197-198)].
2. *Ibid.*, p. 25 [éd. en français : p. 213].

domestiques de façon à reconstruire sur des bases plus solides, grâce à une vie sexuelle plus libre et plus satisfaisante, les rôles féminins traditionnels d'épouse et de mère. En d'autres termes, avec Freud, *la sexualité est mise au service de la consolidation du travail ménager*, elle est transformée en une composante du travail, qui deviendra bientôt un devoir. La proposition de Freud est : une sexualité plus libre pour une vie familiale plus saine, pour une famille où la femme peut s'identifier avec sa fonction d'épouse, au lieu de devenir hystérique, névrosée et de s'envelopper dans un voile de frigidité après les premiers mois de mariage et, peut-être, d'être tentée de transgresser par des expériences «dégénérées» comme le lesbianisme.

À partir de Freud, la libération sexuelle pour les femmes a été synonyme d'intensification du travail domestique. Le modèle d'épouse et de mère cultivé par la profession de psychologue n'était plus celui de la mère procréatrice d'une abondante progéniture mais celui de l'épouse amante qui devait garantir à son mari qui rentrait éreinté de sa journée de travail des niveaux de plaisir supérieurs à la simple pénétration d'un corps passif ou résistant.

Aux États-Unis, la réintégration de la sexualité dans le travail ménager a commencé à toucher la famille prolétaire avec le développement de la vie domestique pendant l'Ère progressiste et elle

s'est accélérée avec la réorganisation fordiste du travail et des salaires. Cela allait avec la chaîne de montage, la journée à cinq dollars et l'accélération du travail, qui exigeait que les hommes se reposent la nuit au lieu de traîner dans les saloons, afin d'être frais et retapés le matin pour une nouvelle dure journée de travail. La discipline sévère et l'accélération du travail que le taylorisme et le fordisme ont introduites dans l'usine américaine exigeait une nouvelle hygiène, un nouveau régime sexuel et donc, la reconversion de la sexualité et de la vie familiale. En d'autres termes, pour que les travailleurs puissent supporter l'enrégimentement à l'usine, le salaire devait acheter une sexualité plus substantielle que celle que leur offraient les rencontres de hasard dans les saloons. Rendre le foyer plus agréable, par la réorganisation du travail sexuel au foyer, était également vital en période d'augmentation des salaires, qui risquaient autrement d'être dépensés à faire la fête.

Cette évolution était encore dictée par des considérations politiques. L'effort pour *ramener les hommes au foyer et les détourner du saloon* (qui s'est intensifié après la Première Guerre mondiale) s'expliquait aussi par le fait que le saloon était un lieu de discussion et d'organisation politique, et pas seulement un lieu de prostitution.

Pour la ménagère, cette réorganisation signifiait qu'elle devait continuer à faire des enfants mais qu'elle devait aussi s'inquiéter que ses hanches

ne deviennent pas trop larges (ainsi a commencé le calvaire des régimes). Elle devait continuer à faire la vaisselle et à récurer le sol, mais avec les ongles vernis et un tablier à volants, et elle devait continuer à trimer du lever au coucher du soleil mais elle devait aussi se bichonner pour célébrer comme il se doit le retour de son mari. À ce stade, dire « non » au lit est devenu plus difficile. Les nouveaux canons véhiculés par les livres de psychologie et les magazines féminins commençaient d'ailleurs à souligner que l'union sexuelle était essentielle au bon fonctionnement d'un mariage.

À partir des années 1950, on assiste également à un changement dans la fonction de la prostitution. Au cours du siècle, l'homme américain moyen a de moins en moins recouru à la prostitution pour satisfaire ses besoins sexuels, au point que, selon le Rapport Kinsey publié en 1953, seul 1 pour cent des rapports sexuels des hommes américains impliquaient à cette époque des prostituées. Mais ce qui a sauvé la famille, plus que tout le reste, c'est le fait que les femmes aient un accès limité à un salaire propre. Cependant, le très grand nombre de divorces pendant l'après-guerre (en Angleterre comme aux États-Unis) suggère que tout n'allait pas si bien dans la famille. Plus on demandait aux femmes et à la famille, plus le refus des femmes progressait, un refus qui ne pouvait pas encore être un refus du mariage, pour des raisons économiques

évidentes, mais qui était plutôt *une revendication de plus grande mobilité au sein du mariage* – autrement dit, la revendication de la possibilité de passer d'un mari à l'autre (comme on passe d'un employeur à l'autre) et l'exigence de meilleures conditions de travail ménager. Pendant cette période, la lutte pour le deuxième emploi (et pour les aides sociales) est devenue étroitement liée à la lutte contre la famille, l'usine ou le bureau représentant souvent pour les femmes la seule alternative au travail ménager non payé, à l'isolement au sein de la famille et à la soumission aux désirs de leurs maris. Naturellement, les hommes ont longtemps considéré le deuxième emploi des femmes comme l'antichambre de la prostitution. Jusqu'à l'explosion de la lutte pour l'aide sociale, avoir un emploi à l'extérieur était souvent la seule façon pour les femmes de sortir du foyer, de rencontrer des gens, d'échapper à un mariage insupportable.

Dès le début des années 1950, le Rapport Kinsey (1953) sonnait l'alarme, montrant la réticence des femmes à se consacrer au travail sexuel à un niveau adéquat. On y découvrait que beaucoup d'Américaines étaient frigides, qu'elles ne prenaient pas part à leur travail sexuel mais se contentaient de faire semblant. On découvrait aussi que la moitié des hommes américains avaient ou souhaitaient avoir des rapports homosexuels. Une enquête sur le mariage dans le prolétariat américain menée quelques années plus tard est arrivée aux mêmes

conclusions. Là aussi, on y constatait qu'un quart des femmes mariées faisaient l'amour comme un pur devoir conjugal et une proportion considérable d'entre elles n'en tiraient aucun plaisir¹. C'est à ce stade qu'aux États-Unis le capital a lancé une campagne massive sur le front sexuel, déterminé à vaincre par les armes de la théorie et de la pratique l'apathie persistante de tant de femmes à l'égard de la sexualité. Le grand thème de cette campagne était la quête de l'orgasme féminin, considéré de plus en plus souvent comme la mesure ultime de la perfection d'une union conjugale. Dans les années 1960, l'orgasme féminin est devenu le leitmotiv de toute une série d'études psychologiques qui a abouti à la découverte soi-disant historique de Masters et Johnson, selon laquelle non seulement l'orgasme féminin existe, mais il peut même être multiple.

Les expériences de Masters et Johnson ont fixé des quotas très élevés pour la productivité du travail sexuel. Non seulement les femmes pouvaient faire l'amour et atteindre l'orgasme, mais *elles le devaient*. Si nous n'y arrivions pas, nous n'étions pas des vraies femmes, pire, nous n'étions pas «libérées». Ce message nous était délivré dans les années 1960 sur les écrans de cinéma, dans les pages des magazines féminins et des manuels

1. Mirra Komarovsky, *Blue-Collar Marriage*, New York, Vintage Books, 1967, p. 83.

qui nous montraient les positions nous permettant de parvenir à une copulation satisfaisante. Il était aussi prêché par les psychanalystes qui avaient décrété qu'un rapport sexuel « complet » était la condition de l'équilibre social et psychologique. Dans les années 1970, les « sexothérapies » et les « sex-shops » ont commencé à fleurir et la vie familiale a connu une recomposition remarquable avec la légitimation des rapports pré-nuptiaux et extraconjugaux, le « mariage libre », la sexualité de groupe et la reconnaissance de l'auto-érotisme. Dans le même temps, au cas où, l'innovation technologique a produit le vibromasseur pour ces femmes que même la dernière mise à jour du *Kamasutra* n'arrivait pas à mettre au travail.

Qu'est-ce que cela a signifié pour les femmes ?

Disons-le tout net. *Pour les femmes d'aujourd'hui pas moins que pour nos mères et grand-mères, libération sexuelle ne peut signifier autre chose que libération du « sexe », et non intensification du travail sexuel.*

« Se libérer du sexe » signifie se libérer des conditions dans lesquelles nous sommes forcées de vivre notre sexualité, qui transforme cette activité en un travail ardu, plein d'inconnu et d'accidents, en particulier le risque de tomber enceinte, puisque même les contraceptifs les plus récents présentent un danger considérable pour la santé. Tant que ces conditions demeurent, tout

« progrès » ne peut qu'apporter plus de travail et d'inquiétudes. Sans aucun doute, c'est un grand avantage de ne pas être lynchées par nos pères, nos frères et nos maris s'il est découvert que nous ne sommes pas vierges ou que nous ne sommes pas « fidèles » et que nous « faisons des bêtises » – même si le nombre de femmes tuées par leurs compagnons parce qu'elles souhaitent les quitter ne cesse d'augmenter. Mais la sexualité continue à être pour nous une source d'angoisse, car la « libération sexuelle » a été transformée en un devoir que nous devons accepter si nous ne voulons pas être accusées d'être attardées. Ainsi, quand nos grand-mères, après une dure journée de travail, pouvaient s'endormir en paix avec l'excuse d'une migraine, nous, leurs petites-filles libérées, nous nous culpabilisons si nous refusons d'avoir un rapport sexuel ou d'y participer activement ou même si nous n'y prenons pas de plaisir.

Jouir, avoir un orgasme, est devenu un tel impératif catégorique qu'il nous est difficile d'admettre qu'« il ne se passe rien », et aux questions insistantes des hommes, nous répondons par un mensonge, ou nous nous forçons à faire encore un effort, au point que nos lits en deviennent de véritables salles de sport.

Mais la principale différence est que nos mères et grand-mères considéraient les services sexuels dans une logique d'échange : vous couchiez avec l'homme que vous aviez épousé, c'est-à-dire

Origines et développement du travail sexuel

l'homme qui vous promettait une certaine sécurité financière. Aujourd'hui, en revanche, nous travaillons gratuitement, au lit comme en cuisine, non seulement parce que le travail sexuel n'est jamais payé, mais parce que de plus en plus souvent, nous fournissons des services sexuels sans rien attendre en retour. Le symbole de la femme libérée est d'ailleurs la femme toujours disponible mais qui ne demande plus rien en retour.

Bibliographie

- William Acton, *Prostitution*, New York/Washington, Frederick A. Praeger, [Londres, 1857] 1969.
- Kevin B. Anderson, «Marx's Late Writings on Non-Western and Precapitalist Societies and Gender», *Rethinking Marxism*, 14, 4, hiver 2002, p. 84-96.
- August Bebel, *Women under Socialism*, New York, Schocken Books, 1971 [éd. originale en allemand: *Die Frau und der Sozialismus*, 1879; 1^{re} éd. en français: *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir*, trad. d'Henri Ravé, Paris, G. Carré, 1891].
- Gisela Bock et Barbara Duden, «Labor of love – Love as labor: On the genesis of housework in capitalism», in Edith Hoshino Altbach (éd.), *From Feminism to Liberation*, Cambridge (Mass.), Schenkman Publishing Company, Inc., 1980, p. 153-192.
- Heather A. Brown, *Marx On Gender and the Family, A Critical Study*, Leiden/Boston, Brill, 2012.

- George Caffentzis, «From the Grundrisse to Capital and Beyond: Then and Now», *Workplace: A Journal for Academic Labor*, 15, septembre 2008, p. 59-74.
- Harry Cleaver, *Reading Capital Politically*, Leeds, Anti/Theses, 2000.
- Clifford D. Conner, *A People's History of Science: Miners, Midwives, and «Low Mechanics»*, New York, Nation Books, 2005 [éd. en français: *Histoire populaire des sciences*, trad. d'Alexandre Freiszmuth, Montreuil, L'Échappée, 2011].
- Nancy F. Cott (éd.), *Roots of Bitterness. Documents of the Social History of American Women*, New York, E. P. Dutton Inc., 1972.
- Mariarosa Dalla Costa, «Women and the Subversion of the Community», in M. Dalla Costa et S. James, *The Power of Women and the Subversion of the Community*, Bristol, Falling Wall Press, 1975 [édition en français: *Le Pouvoir des femmes et la subversion sociale*, Genève, Librairie Adversaire, 1973].
- Mariarosa Dalla Costa, *Family, Welfare and the State Between Progressivism and the New Deal*, New York, Common Notions, 2015 [éd. originale en italien: *Famiglia, welfare e stato tra Progressivismo e New Deal*, Rome, Franco Angeli Editore, 1997].
- Massimo De Angelis, *The Beginning of History: Value Struggles and Global Capital*, Londres, Pluto Press, 2007.

- Hal Draper, *The Adventures of the Communist Manifesto*, Berkeley, Center for Socialist History, 1998.
- The Ecologist, *Whose Common Future? Reclaiming the Commons*, Philadelphie, Earthscan, 1993.
- Frantz Fanon, *The Wretched of the Earth*, New York, Grove, 1986, p. 40 [éd. originale en français: *Les Damnés de la terre*, Paris, (Maspero, 1961) La Découverte, 2002].
- Silvia Federici, *Caliban and the Witch – Women, the body and primitive accumulation*, New York, Autonomedia, 2004 [éd. en français: *Caliban et la sorcière*, trad. par le collectif Senonevero, revue et complétée par Julien Guazzini, Genève/Paris/Marseille, Entremonde, 2014].
- Silvia Federici, *Revolution at Point Zero – Housework, Reproduction and Feminist Struggle*, Oakland, PM Press, 2012 [éd. en français: *Point zéro, propagation de la révolution: travail ménager, reproduction sociale, combat féministe* (trad. par Damien Tissot), Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016].
- Nancy Folbre, «The Unproductive Housewife: Her Evolution in Nineteenth-Century Economic Thought», *Signs*, vol. 16, n° 3, printemps 1991, p. 463-483.
- Nancy Folbre, «Nursebots to the Rescue? Immigration, Automation, and Care», *Globalizations*, 3, n° 3, septembre 2006.

- Leopoldina Fortunati, *The Arcane of Reproduction. Housework, Prostitution, Labor and Capital*, Brooklyn, Autonomedia, 1995 [éd. originale en italien: *L'Arcano della Reproduzione. Casalinghe, Prostitute, Operai e Capitale*, Venise, Marsilio Editore, 1981].
- John Bellamy Foster, «Marx and the Environment», *Monthly Review*, juillet-août 1995, p. 108-123.
- Sigmund Freud, «“Civilized” Sexual Morality and Modern Nervousness (1908)», in Sigmund Freud, *Sexuality and the Psychology of Love*, New York, Collier Books, 1972 [éd. en français: Sigmund Freud, «La morale sexuelle “culturelle” et la nervosité moderne», in *Œuvres complètes – psychanalyse – vol. VIII: 1906-1908*, trad. sous la direction de Pierre Cotet et Jean Laplanche, Paris, PUF, 2007, p. 195-219].
- Martha E. Gimenez, «Capitalism and the Oppression of Women: Marx Revisited», *Science and Society*, 69 (1), 2005, 11-32.
- André Gorz, *A Farewell to the Working Class*, Londres, Pluto, 1982 [éd. originale en français: *Adieux au prolétariat – Au-delà du socialisme*, Paris, Galilée, 1980].
- André Gorz, *Paths to Paradise: On the Liberation from Work*, Londres, Pluto, 1985 [éd. originale en français: *Les Chemins du Paradis – L'agonie du Capital*, Paris, Galilée, 1983].

- Antonio Gramsci, «Americanism and Fordism», *Selections from the Prison Notebooks of Antonio Gramsci*, Londres, Lawrence & Wishart, 1971 [éd. en français: Antonio Gramsci, «Cahier 22 (V), 1934, Américanisme et fordisme», trad. de Claude Perrus, in *Cahiers de prison. 5, Cahiers 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29*, trad. de Claude Perrus et Pierre Laroche, Paris, Gallimard, 1991, (p. 173-213)].
- Edward Granter, *Critical Social Theory and the End of Work*, Burlington (VT), Ashgate, 2009.
- Raquel Gutiérrez Aguilar, *Los Ritmos del Pachakuti: Levantamiento y Movilización en Bolivia (2000-2005)*, Mexico, Sisifo Ediciones, 2009.
- Wess Harris (éd.), *Truth Be Told. Perspectives on The Great West Virginia Mine War, 1890 to Present*, Gay (Virginie-Occidentale), Appalachian Community Services, 2015.
- Heidi I. Hartmann, «The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism: Towards a More Progressive Union», *Capital and Class*, 3, été 1979.
- Dolores Hayden, *The Grand Domestic Revolution*, Cambridge, MIT Press, 1985.
- Max Henninger, «Poverty, Labour, Development: Toward a Critique of Marx's Conceptualizations», in Marcel van der Linden et Karl Heinz Roth (éd.), *Beyond*

Le capitalisme patriarcal

- Marx, *Theorising the Global Labour Relations of the Twenty-First Century*, Leiden/Boston, Brill, 2014, p. 281-304.
- Margaret Hewitt, *Wives and Mothers in Victorian Industry. A study of the effects of the employment of married women in Victorian Industry*, Londres, Rockliff, 1958.
- Eric J. Hobsbawm, *Industry and Empire Vol. II, 1750 to the Present Day: The Making of Modern Society*, New York, Pantheon Books, 1968.
- John Holloway, *Change the World without Taking Power: The Meaning of Revolution Today*, Londres, Pluto Press, 2002 [éd. en français: *Changer le monde sans prendre le pouvoir: le sens de la révolution aujourd'hui*, trad. de Sylvie Bosserelle, Paris/Montréal, Syllepse/Lux, 2007].
- John Holloway, *Crack Capitalism*, Londres, Pluto Press, 2010 [éd. en français: *Crack capitalism: 33 thèses contre le capital*, trad. de José Chatroussat, Paris, Libertalia, 2012].
- Nancy Holmstrom, «A Marxist Theory of Women's Nature», in Nancy Holmstrom (éd.), 2002, p. 360-376.
- Nancy Holmstrom (éd.), *The Socialist Feminist Project. A Contemporary reader in Theory and Politics*, New York, Monthly Review, 2002.
- Stevi Jackson, «Why a Materialist Feminism Is (Still) Possible», *Women's Studies International Forum*, 24, n° 3/4, 2001.

Selma James, *Sex, Race and Class*, Bristol, Falling Wall Press, 1975.

Mirra Komarovsky, *Blue-Collar Marriage*, New York, Vintage Books, 1967.

Anatole Kopp, *Città e Rivoluzione*, Milan, Feltrinelli, 1972 [éd. originale en français : *Ville et Révolution : Architecture et urbanisme soviétiques des années vingt*, Paris, Anthropos, (1967) 1969].

Joel Kovel, « On Marx and Ecology », *Capitalism, Nature, Socialism*, 22, n° 1, septembre 2011, p. 4-17.

Carol Lopate, « Women and Pay for Housework », *Liberation*, vol. 18, n° 9, mai-juin 1974.

Audre Lorde, « The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House », in Chem'e Moraga et Gloria Anzaldua (éd.), *The Bridge That Is My Back : Writings by Radical Women of Color*, New York, Kitchen Table, 1983, p. 98-101 [éd. en français : « On ne démolira jamais la maison du maître avec les outils du maître », in Audre Lorde, *Sister Outsider : Essais et propos d'Audre Lorde sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, trad. de Gracia Gonik, Marième Hélie-Lucas, Hélène Pour, Genève, Mamamélis, 2003, p. 119-123].

Alfred Marshall, *Principles of Economics. An introductory volume*, Londres, Macmillan

Le capitalisme patriarcal

and Co., [1890] 1938 [édition en français : *Principes d'économie politique* (traduction de F. Sauvaire-Jourdan), Paris, V. Giard et E. Brière, 1906].

Karl Marx, *The 18th of Brumaire of Louis Bonaparte*, New York, International Publishers, 1968 [éd. en français : *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte* (trad. de Marcel Ollivier revue par Gérard Cornillet), Paris, Messidor/Éditions sociales, 1984].

Karl Marx, *Theories of Surplus Value*, Part 1, Moscou, Éditions du Progrès, 1969 [édition en français : *Théories sur la plus-value*, 1 (traduction sous la responsabilité de Gilbert Badia), Paris, Éditions sociales, 1974].

Karl Marx, *A Contribution to the Critique of Political Economy*, New York, International Publishers, 1989 [éd. en français : *Manuscrit de 1857-1858*, «Grundrisse», trad. sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions sociales, 1980].

Karl Marx, *Capital*, Vol. 1, Londres, Penguin, 1990 [éd. en français : *Le Capital, Critique de l'économie politique, livre 1* (trad. entièrement révisée par Jean-Pierre Lefebvre), Paris, Éditions sociales, 2016; ou, pour la partie publiée en appendice, «Results of the Immediate Process of Production» : *Le Chapitre VI, manuscrits de 1863-1867, Le Capital, livre 1*, trad. de Gérard Cornillet,

- Laurent Prost et Lucien Sève, Paris, Éditions sociales, 2010].
- Karl Marx, *Capital*, Vol. 3, Londres, Penguin, 1991 [éd. en français: *Le Capital, Critique de l'économie politique, Livre troisième, Le procès d'ensemble de la production capitaliste*, trad. de C. Cohen-Solal et Gilbert Badia, Paris, Éditions sociales, 1974].
- Karl Marx et Friedrich Engels, *The Communist Manifesto*, Londres, Penguin Classics, 1967 [éd. en français: *Manifeste du Parti communiste* (trad. de Laura Lafargue, revue par F. Engels puis Gérard Cornillet), Paris, Messidor/Éditions sociales, 1986].
- Karl Marx et Friedrich Engels, *The German Ideology* (éd. C. J. Arthur), New York, International Publishers, 1988 [édition en français: *L'Idéologie allemande* (traduction de Henri Auger, Gilbert Badia, Jean Baudrillard, Renée Cartelle), Paris, Éditions sociales, 1968].
- Maria Mies, *Patriarchy and Accumulation on a World Scale*, Londres, Zed Books, 1986.
- Maria Mies et Vandana Shiva, *Ecofeminism*, Londres, ZED Books, 1986 [éd. en français: *Écoféminisme*, trad. de l'anglais par Edith Rubinstein, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1998].
- Shahrazad Mojab (éd.), *Marxism and Feminism*, Londres, Zed Books, 2015.

Le capitalisme patriarcal

- Antonio Negri, *Marx Beyond Marx: Lessons on the Grundrisse*, Brooklyn, Autonomedia, 1991 [éd. originale en italien, 1979; édition en français: *Marx au-delà de Marx: cahiers de travail sur les « Grundrisse »*, trad. de Roxane Silberman, Paris, Christian Bourgois, 1979].
- Bertell Ollman, *Dialectical Investigations*, New York, Routledge, 1993.
- William O'Neill, *Divorce in the Progressive Era*, New Haven, Yale University Press, 1967.
- Ivy Pinchbeck, *Women Workers and the Industrial Revolution: 1750-1850*, New York, F. S. Crofts & Co., 1930.
- Roman Rosdolsky, *The Making of Marx's « Capital »*, Londres, Pluto Press, 1977 [éd. originale en allemand: 1969; éd. en français: *La Genèse du « Capital » chez Karl Marx*, trad. de Jean-Marie Brohm et Catherine Colliot-Thélène, Paris, F. Maspero, 1976].
- Franklin Rosemont, « Karl Marx and the Iroquois », *Arsenal/Surrealist Subversion*, 4, 1989 [éd. en français à paraître: « Karl Marx et les Iroquois », trad. de Julien Guazzini, dans *Le Dernier Marx*, Toulouse, Les éditions de l'Asymétrie, 2019].
- Ariel Salleh, *Ecofeminism as Politics – Nature, Marx and the Postmodern*, Londres, Zed Book, 1997.

- Saral Sarkar, *Eco-Socialism or Eco-Capitalism? A Critical Analysis of Humanity's Fundamental Choices*, Londres, Zed Books, 1999.
- Wally Seccombe, «The Housewife and her Labour under Capitalism», *New Left Review*, n° 83, janvier-février 1974.
- Wally Seccombe, *Weathering the Storm. Working Class Families From the Industrial Revolution to the Fertility Decline*, Londres, Verso, 1993.
- Teodor Shanin, *Late Marx and the Russian Road: Marx and the «Peripheries» of Capitalism*, New York, Monthly Review Press, 1983.
- Roderick Thurton, «Marxism in the Caribbean», in *Two Lectures by Roderick Thorton, A Second Memorial Pamphlet*, New York, George Caffentzis et Silvia Federici, 2000.
- Otto Ulrich, «Technology», in Wolfgang Sachs (éd.), *The Development Dictionary: A Guide to Knowledge as Power*, Londres, Zed Books, 1993.
- United Nations Population Fund, *State of the World Population 2001*, New York, Nations unies, 2001.
- Lisa Vogel, «The Earthly Family», *Radical America*, Vol. 7, n° 4/5, juillet-octobre 1973.
- Joan Wallach Scott, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988.

Le capitalisme patriarcal

Jack Weatherford, *How the Indians of the Americas Transformed the World*, New York, Fawcette Columbine, 1988 [éd. en français : *Ce que nous devons aux Indiens d'Amérique, et comment ils ont transformé le monde*, trad. de Manuel Van Thienen, Paris, Albin Michel, 1993].

Eli Zaretsky, « Socialist Politics and the Family », *Socialist Revolution*, vol. III, n° 19, janvier-mars 1974.

Chez le même éditeur

Giorgio Agamben, Alain Badiou, Daniel Bensaid, Wendy Brown, Jean-Luc Nancy, Jacques Rancière, Kristin Ross, Slavoj Žižek, *Démocratie, dans quel état ?*

Tariq Ali, *Obama s'en va-t-en guerre.*

Zahra Ali (dir.), *Féminismes islamiques.*

Grey Anderson, *La guerre civile en France, 1958-1962. Du coup d'État gaulliste à la fin de l'OAS.*

Sophie Auoullé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon, Erik Porge, *Manifeste pour la psychanalyse.*

Bernard Aspe, *L'instant d'après. Projectiles pour une politique à l'état naissant.*

Éric Aunoble, *La Révolution russe, une histoire française. Lectures et représentations depuis 1917.*

Alain Badiou, *Petit panthéon portatif.*

Alain Badiou, *L'aventure de la philosophie française.*

Alain Badiou, *Petrograd, Shanghai. Les deux révolutions du XX^e siècle.*

Alain Badiou & Eric Hazan, *L'antisémitisme partout. Aujourd'hui en France.*

Alain Badiou, Pierre Bourdieu, Judith Butler, Georges Didi-Huberman, Sadri Khiari, Jacques Rancière, *Qu'est-ce qu'un peuple ?*

Jean-Christophe Bailly, Jean-Marie Gleize, Christophe Hanna, Hugues Jallon, Manuel Joseph, Jacques-Henri Michot, Yves Pagès, Véronique Pittolo, Nathalie Quintane, « *Toi aussi, tu as des armes.* » *Poésie & politique.*

Moustapha Barghouti, *Rester sur la montagne. Entretiens sur la Palestine avec Eric Hazan.*

Omar Barghouti, *Boycott, désinvestissement, sanctions. BDS contre l'apartheid et l'occupation de la Palestine.*

Marc Belissa & Yannick Bosc, *Le Directoire. La république sans la démocratie.*

Mathieu Bellahsen, *La santé mentale. Vers un bonheur sous contrôle.*

Walter Benjamin, *Essais sur Brecht.*

Walter Benjamin, *Baudelaire.* Édition établie par Giorgio Agamben, Barbara Chitussi et Clemens-Carl Härle.

Daniel Bensaid, *Les dépossédés. Karl Marx, les voleurs de bois et le droit des pauvres.*

Daniel Bensaid, *Tout est encore possible.* Entretiens avec Fred Hilgemann.

Marc Bernard, *Faire front. Les journées ouvrières des 9 et 12 février 1934.* Introduction de Laurent Lévy.

Jacques Bidet, *Foucault avec Marx.*

Bertrand Binoche, « *Écrasez l'infâme !* » *Philosopher à l'âge des Lumières.*

Ian H. Birchall, *Sartre et l'extrême gauche française. Cinquante ans de relations tumultueuses.*

Auguste Blanqui,
Maintenant, il faut des armes.
Textes présentés par Dominique Le Nuz.

Félix Boggio Éwangé-Épée &
Stella Magliani-Belkacem, *Les féministes blanches et l'empire.*

Bruno Bosteels, *Alain Badiou, une trajectoire polémique.*

Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire.*

Alain Brossat,
Pour en finir avec la prison.

Philippe Buonarroti, *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf.*
Présentation de Sabrina Berkane.

Pilar Calveiro,
Pouvoir et disparition. Les camps de concentration en Argentine.

Laurent Cauwet,
La domestication de l'art. Politique et mécénat.

Grégoire Chamayou, *Les chasses à l'homme.*

Grégoire Chamayou, *Théorie du drone.*

Grégoire Chamayou, *La société ingouvernable. Une généalogie du libéralisme autoritaire.*

Louis Chevalier, *Montmartre du plaisir et du crime.* Préface d'Eric Hazan.

Ismahane Chouder, Malika La-trèche, Pierre Tevanian,
Les filles voilées parlent.

George Ciccariello-Maher, *La révolution au Venezuela. Une histoire populaire.*

Cimade, *Votre voisin n'a pas de papiers. Paroles d'étrangers.*

Comité invisible, *À nos amis.*

Comité invisible, *L'insurrection qui vient.*

Comité invisible, *Maintenant.*

Angela Davis, *Une lutte sans trêve.*
Textes réunis par Frank Barat.

Joseph Déjacque, *À bas les chefs! Écrits libertaires.* Présenté par Thomas Bouchet.

Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?*

Alain Deneault, *Offshore. Paradis fiscaux et souveraineté criminelle.*

Raymond Depardon,
Images politiques.

Raymond Depardon
Le désert, allers et retours.
Propos recueillis par Eric Hazan

Yann Diener, *On agite un enfant. L'État, les psychothérapeutes et les psychotropes.*

Cédric Durand (coord.), *En finir avec l'Europe.*

Dominique Eddé, *Edward Said, le roman de sa pensée*

Éric Fassin, Carine Fouteau, Serge Guichard, Aurélie Windels, *Roms & riverains. Une politique municipale de la race.*

Jean-Pierre Faye, Michèle Cohen-Halimi, *L'histoire cachée du nihilisme. Jacobi, Dostoïevski, Heidegger, Nietzsche.*

Norman G. Finkelstein,
L'industrie de l'holocauste.
Réflexions sur l'exploitation
de la souffrance des Juifs.

Joëlle Fontaine, *De la résistance à*
la guerre civile en Grèce.
1941-1946.

Charles Fourier,
Vers une enfance majeure.
Textes présentés par René
Schérer.

Françoise Fromonot, *La comédie*
des Halles. Décor et mise en scène.

Isabelle Garo, *L'idéologie ou la*
pensée embarquée.

Gabriel Gauny, *Le philosophe*
plébéien. Textes rassemblés et
présentés par Jacques Rancière.

Antonio Gramsci, *Guerre de*
mouvement et guerre de position.
Textes choisis et présentés par
Razmig Keucheyan.

Christophe Granger, *La*
destruction de l'université française.

Daniel Guérin, *Autobiographie de*
jeunesse. D'une dissidence sexuelle
au socialisme.

Chris Harman, *La révolution*
allemande 1918-1923

Amira Hass,
Boire la mer à Gaza,
chroniques 1993-1996.

Eric Hazan,
Chronique de la guerre civile.

Eric Hazan,
Notes sur l'occupation.
Naplouse, Kalkilyia, Hébron.

Eric Hazan, *Paris sous tension.*

Eric Hazan, *Une histoire de la*
Révolution française.

Eric Hazan & Eyal Sivan,
Un État commun. Entre le
Jourdain et la mer.

Eric Hazan & Kamo, *Premières*
mesures révolutionnaires.

Eric Hazan, *La dynamique de la*
révolte. Sur des insurrections passées
et d'autres à venir.

Eric Hazan, *Pour aboutir à un livre.*
Entretiens avec Ernest Moret.

Eric Hazan, *À travers les lignes.*
Textes politiques.

Eric Hazan, *Balzac, Paris.*

Henri Heine, *Lutèce. Lettres sur la*
vie politique, artistique et sociale de
la France. Présentation de Patri-
cia Baudoin.

Hongsheng Jiang, *La Commune de*
Shanghai et la Commune de Paris.

Victor Hugo, *Histoire d'un crime.*
Préface de Jean-Marc Hovasse,
notes et notice de Guy Rosa.

Sadri Khiari, *La contre-révolution*
coloniale en France. De de Gaulle
à Sarkozy.

Stathis Kouvelakis, *Philosophie et*
révolution. De Kant à Marx.

Georges Labica, *Robespierre.*
Une politique de la philosophie.
Préface de Thierry Labica.

Yitzhak Laor, *Le nouveau*
philosémitisme européen
et le « camp de la paix » en Israël.

Henri Lefebvre, *La proclamation*
de la Commune. 26 mars 1871.

Lénine, *L'État et la révolution.*

Mathieu Léonard, *L'émancipation des travailleurs. Une histoire de la Première Internationale*.

Gideon Levy, *Gaza. Articles pour Haaretz, 2006-2009*.

Laurent Lévy, « *La gauche* », *les Noirs et les Arabes*.

Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza*.

Frédéric Lordon, *Imperium. Structures et affects des corps politiques*.

Herbert R. Lottman, *La chute de Paris, 14 juin 1940*.

Pierre Macherey, *De Canguilhem à Foucault. La force des normes*.

Pierre Macherey, *La parole universitaire*.

Gilles Magniont & Yann Fastier, *Avec la langue. Chroniques du « Matricule des anges »*.

Andreas Malm, *L'anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*.

Karl Marx, *Sur la question juive*.

Présenté par Daniel Bensaïd.

Karl Marx & Friedrich Engels, *Inventer l'inconnu. Textes et correspondance autour de la Commune*. Précédé de « Politique de Marx » par Daniel Bensaïd.

Albert Mathiez, *La réaction thermidorienne*. Présentation de Yannick Bosc et Florence Gauthier.

Louis Ménard, *Prologue d'une révolution (fév.-juin 1848)*. Présenté par Maurizio Gribaudi.

Jean-Yves Mollier, *Une autre histoire de l'édition française*.

Elfriede Müller & Alexander Ruoff, *Le polar français. Crime et histoire*.

Alain Naze, *Manifeste contre la normalisation gay*.

Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*.

Dolf Oehler, *Juin 1848, le spleen contre l'oubli. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen, Marx*.

Ilan Pappé, *La guerre de 1948 en Palestine. Aux origines du conflit israélo-arabe*.

François Pardigon, *Épisodes des journées de juin 1848*.

Karine Parrot, *Carte blanche. L'État contre les étrangers*.

Nathalie Quintane, *Les années 10*.

Nathalie Quintane, *Ultra-Proust. Une lecture de Proust, Baudelaire, Nerval*.

Alexander Rabinowitch, *Les bolcheviks prennent le pouvoir. La révolution de 1917 à Petrograd*.

Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*.

Jacques Rancière, *Le destin des images*.

Jacques Rancière, *La haine de la démocratie*.

Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé*.

Jacques Rancière, *Moments politiques. Interventions 1977-2009*.

Jacques Rancière,
Les écarts du cinéma.

Jacques Rancière,
La leçon d'Althusser.

Jacques Rancière, *Le fil perdu.*
Essais sur la fiction moderne.

Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ? Conversation avec Eric bazan.*

Jacques Rancière, *Les temps modernes. Art, temps, politique.*

Textes rassemblés par J. Rancière
& A. Faure, *La parole ouvrière 1830-1851.*

Amnon Raz-Krakotzkin,
Exil et souveraineté. Judaïsme, sionisme et pensée binationale.

Tanya Reinhart,
Détruire la Palestine, ou comment terminer la guerre de 1948.

Tanya Reinhart,
L'héritage de Sharon. Détruire la Palestine, suite.

Mathieu Rigouste, *La domination policière. Une violence industrielle.*

Robespierre,
Pour le bonheur et pour la liberté. Discours choisis.

Kristin Ross, *L'imaginaire de la Commune.*

Julie Roux, *Inévitablement (après l'école).*

Christian Ruby, *L'interruption. Jacques Rancière et le politique.*

Alain Rustenholz, *De la banlieue rouge au Grand Paris. D'Ivry à Clichy et de Saint-Ouen à Charenton.*

Gilles Sainati & Ulrich Schalchli,
La décadence sécuritaire.

Julien Salingue, *La Palestine des ONG. Entre résistance et collaboration.*

Thierry Schaffauser, *Les luttes des putes.*

André Schiffrin,
L'édition sans éditeurs.

André Schiffrin,
Le contrôle de la parole. L'édition sans éditeurs, suite.

André Schiffrin,
L'argent et les mots.

Ivan Segré, *Judaïsme et révolution.*

Ivan Segré, *Le manteau de Spinoza. Pour une éthique hors la Loi.*

Ella Shohat, *Le sionisme du point de vue de ses victimes juives. Les juifs orientaux en Israël.*

Eyal Sivan & Armelle Laborie,
Un boycott légitime. Pour le BDS universitaire et culturel d'Israël.

Jean Stern, *Les patrons de la presse nationale. Tous mauvais.*

Marcello Tarì, *Autonomie ! Italie, les années 1970.*

N'gugi wa Thiong'o,
Décoloniser l'esprit.

E.P. Thompson,
Temps, discipline du travail et capitalisme industriel.

Tiqqun, *Théorie du Bloom.*

Tiqqun, *Contributions à la guerre en cours.*

Tiqqun, *Tout a failli, vive le communisme !*

Alberto Toscano,
Le fanatisme. Modes d'emploi.

Enzo Traverso,
*La violence nazie,
une généalogie européenne.*

Enzo Traverso,
*Le passé : modes d'emploi.
Histoire, mémoire, politique.*

Françoise Vergès, *Un féminisme
décolonial.*

Louis-René Villermé,
*La mortalité dans les divers
quartiers de Paris.*

Sophie Wahnich,
*La liberté ou la mort.
Essai sur la Terreur et le terrorisme.*

Michel Warschawski (dir.),
La révolution sioniste est morte.

*Voix israéliennes contre l'occupation,
1967-2007.*

Michel Warschawski,
*Programmer le désastre.
La politique israélienne à l'œuvre.*

Eyal Weizman,
*À travers les murs. L'architecture
de la nouvelle guerre urbaine.*

Slavoj Žižek, Mao. *De la pratique
et de la contradiction.*

Collectif, *Contre l'arbitraire du
pouvoir. 12 propositions.*

Collectif,
Le livre : que faire ?

Cet ouvrage a été reproduit et achevé
d'imprimer par l'Imprimerie Floch à Mayenne
en mars 2019.

Numéro d'impression : XXXXXXXXX

Dépôt légal : 2^e trimestre 2019.

Imprimé en France.